N° 473 — Tome CXXVI 1er Mars 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

JEAN ALAZARD, HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BATAULT, MAURICE BOISSARD, JEAN BOUCHOT, FRANCIS CARCO, G. CHENNEVIÈRE, JULES CHOPIN, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, FÉLIX GAIFFE, A.-FERDINAND HEROLD, CHARLES-HENRY HIRSCH, DOCTEUR J. JULLIEN, PAUL MORISSE, A. PIERRE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 473. — 1er MARS 1918

Félix Gaiffe.....	*L'Ame de la Pologne d'après son Théâtre*.....	5
G. Chennevière.....	*Le Chant de Midi*, poème.....	35
A.-Ferdinand Herold.....	*L'Espagne en 1917*.....	46
Docteur J.-Jullien.....	*La Guerre et les Progrès de la Chirurgie*.....	57
Georges Batault.....	*L'Affaire Bolo*, notes et impressions d'audience.....	64
Francis Carco.....	*Les Malheurs de Fernande*, roman (I-IX).....	73

REVUE DE LA QUINZAINE

Edmond Barthèlemy.....	*Histoire*.....	97
Carl Siger.....	*Questions coloniales*.....	102
Charles-Henry Hirsch....	*Les Revues*.....	107
Maurice Boissard.....	*Théâtre*.....	114
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	116
Francisco Contreras.....	*Lettres hispano-américaines*.....	122
Divers.....	*Ouvrages sur la guerre actuelle*.....	128
Divers.....	*A l'Etranger* :	
	Allemagne (Henri Albert).....	139
	Autriche-Hongrie (Jules Chopin)...	144
	Balkans (A. Pierre).....	149
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré).....	153
	Italie (Jean Alazard).....	160
	Suisse (Louis Dumur).....	169
	A travers la Presse (Paul Morisse).	176
Jean Bouchot.....	*Variétés* : *Chiffons de papier et Expressions diplomatiques*.....	180
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	183
—	*Échos*.....	185

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard Saint-Germain

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

JAMES W. GERARD
Ancien Ambassadeur des Etats-Unis à Berlin

Mémoires de l'Ambassadeur Gerard. (Mes quatre années en Allemagne)..... 10 fr.

G. CLEMENCEAU

La France devant l'Allemagne (nouvelle édition).. 6 fr.

ANDRÉ LEBON
Ancien Ministre du Commerce et des Colonies
Président de la Fedération des Industriels et des Commerçants français

Problèmes économiques nés de la Guerre.... 4.50

LÉON GUILLET
Professeur au Conservatoire national des Arts et Métiers
et à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures

L'Enseignement technique supérieur à l'après-guerre.
Préface de M. H. Henry Le CHATELIER, de l'Institut..... 4.50

LÉON ROSENTHAL
Secrétaire général de l'Ecole supérieure d'Art public

Villes et Villages français après la guerre. Aménagement. Embellissement. Extension. Restauration. Avec une préface de M. Louis BONNIER, Inspecteur général des Services techniques d'Architecture et d'Esthétique du département de la Seine..... 4.50

N. JORGA
Professeur d'Histoire à l'Université de Bucarest
Membre de l'Académie roumaine

Histoire des relations entre la France et les Roumains. Préface de M. Charles Bémont, directeur de la *Revue historique*..... 4.50

RAMSAY MUIR
Professeur d'Histoire moderne à l'Université de Manchester

Nationalisme et Internationalisme, traduit de l'anglais par Henry de VARIGNY..... 4.50

* * *

Lettres d'un vieil Américain à un Français, traduites par J.-L. DUPLAN. Préface de LYSIS..... 4.50

* * *

Souvenirs de guerre d'un sous-officier allemand (1914-1915-1916), publiés avec une préface par Louis-Paul ALAUX..... 4.50

GABRIEL-TRISTAN FRANCONI

Un tel de l'armée française, roman..... 4.50

RAOUL ALLIER

Les Allemands à Saint-Dié. Préface du Général de LACROIX..... 4.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Lacles..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

DERNIÈRES PUBLICATIONS

REMY DE GOURMONT

endant la Guerre, Lettres pour l'Argentine, avec une Préface par JEAN DE GOURMONT. Vol. in-18 ..... 3.50

ettres à l'Amazone, avec un frontispice et la reproduction en fac-simile d'une lettre de l'auteur. Vol. in-18 ..... 3.50

PAUL FORT

nthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis. — IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. 3.50

LÉON BLOY

éditations d'un Solitaire en 1916. Vol. in-18 ..... 3.50

GEORGES DUHAMEL

ie des Martyrs 1914-1916, volume n-18 ..... 3.50

EMILE VERHAEREN

hoix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18 ..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illusion héroïque de Tito Bassi, oman. Vol. in-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

es Ailes rouges de la Guerre, èmes. Vol. in-18 ..... 3.50

FRANCIS JAMMES

e Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, 26

PARIS VI^e^

Par décision du Syndicat des Éditeurs du 11 février 1918, tous les volumes à 3 fr. 50 sont majorés temporairement de 30 0/0 à partir du 1^er^ mars.

Tous les autres ouvrages du catalogue, à l'exception de la revue, sont également majorés temporairement de 30 o/o.

TABLEAU DES PRIX
ET DES MAJORATIONS

Le volume marqué	est majoré de	et se vend
0 fr. 75	0 fr. 25	1 fr. »
1 fr. »	0 fr. 30	1 fr. 30
1 fr. 50	0 fr. 45	1 fr. 95
2 fr. »	0 fr. 60	2 fr. 60
2 fr. 50	0 fr. 75	3 fr. 25
3 fr. »	0 fr. 90	3 fr. 90
3 fr. 50	1 fr. 05	4 fr. 55
5 fr. »	1 fr. 50	6 fr. 50
7 fr. »	2 fr. 10	9 fr. 10
7 fr. 50	2 fr. 25	9 fr. 75
10 fr. »	3 fr. »	13 fr. »

L'AME DE LA POLOGNE

D'APRÈS SON THÉATRE

—

La littérature dramatique polonaise est à peu près complètement inconnue en France, sauf de quelques spécialistes. Le grand public parisien, que l'on accuse volontiers d'un snobisme trop complaisant à l'égard des productions étrangères, ignore que la Pologne possède un théâtre très abondant, très varié, très vivant, et tout animé d'un esprit national d'autant plus intense que la patrie polonaise, morcelée et déchirée, était, hier encore, officiellement disparue du nombre des nationalités reconnues.

Ce phénomène si singulier et si émouvant, nous n'avons daigné l'apercevoir qu'au moment où Mickiewicz, glorieux exilé, était égalé à Gœthe et à Byron dans un retentissant article de George Sand, publié par la *Revue des Deux Mondes*. Depuis le milieu du siècle dernier, depuis les « Grands Jours du Collège de France », où une jeunesse ardente acclamait la trinité Michelet, Quinet, Mickiewicz, il semble que nous ayons presque totalement oublié l'existence du théâtre polonais. Nous n'avons guère applaudi que les adaptations dramatiques des romans de Sienkiewicz, œuvres de seconde main, adroites et séduisantes, sans doute, mais qui n'étaient point sous leur forme primitive des œuvres de théâtre, et qui ne présentent pas la profonde originalité technique et personnelle des drames de Slowacki, Krasinski et Wyspianski. Pour un Français qui veut connaître les chefs-d'œuvre du théâtre polonais au XIX^e^ siècle, il n'y a d'autres ressources qu'un petit nombre de traductions, publiées à tirage très limité, quelques articles de

revues, épars et incomplets, de rares études critiques, trop souvent superficielles, qui ne donnent qu'une faible idée d'un mouvement intellectuel profondément original et souvent admirable.

Il n'entre pas dans mon dessein de signaler ici, même sommairement, ce qui rapproche le théâtre polonais de la production dramatique européenne. On ne saurait s'étonner que les scènes de Varsovie, de Cracovie et de Lwow aient accueilli des traductions ou des imitations de Molière, de Shakespeare, et de Gœthe, d'Ibsen, de Rostand et de Sudermann; le fait le plus curieux, en cet ordre d'idées, c'est le néant presque absolu de l'influence russe. Mais là n'est pas l'intérêt: constater ce qui, dans l'art dramatique polonais, ressemble à autre chose, peut révéler quelques faits curieux, réserver quelques surprises piquantes, chatouiller quelques amours-propres nationaux. Un Français ne sera sans doute pas fâché d'apprendre que Kochanowski, l'auteur de la première tragédie polonaise régulière, était un disciple et un admirateur fervent de Ronsard; que pendant tout le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, notre théâtre classique a été passionnément étudié, traduit, imité en Pologne; que Boguslawski, le régénérateur des théâtres de Varsovie, en calqua le règlement sur le décret de Moscou; que le comte Alexandre Fredro, le « Molière polonais » a servi dans les armées napoléoniennes et s'est entièrement formé à l'école de nos dramaturges; quand nous voyons Stanislas Wyspianski, le plus grand et le plus original des auteurs dramatiques polonais contemporains, se délasser de ses tragédies modernes et fantastiques, si touffues, si lyriques, si purement nationales, par une traduction du *Cid* et de *Zaïre*; quand nous apprenons que l'*Aiglon* a obtenu 80 représentations triomphales en une seule saison, à Varsovie, ou qu'en septembre 1916, sous la botte prussienne, la même ville acclame le *Petit Gafé*, nous nous sentons rapprochés par une sympathie bien naturelle de ces Polonais que nous connaissons mal et qui nous comprennent assez bien pour avoir été justement surnommés les Français du Nord; mais nous ne savons encore presque rien de leur âme; nous n'avons rien saisi de l'expression littéraire par quoi cette âme, ardente et libre, fière et mystique, s'épanche dans un élan d'une spontanéité et d'une richesse prodigieuses.

L'évolution du théâtre polonais suit, avec une fidélité frappante, l'histoire même de la nation : du XVI^e^ siècle au XX^e^ se succèdent une floraison pleine de promesses, mais fort brève, une longue période de léthargie, puis un réveil splendide et pathétique, où la douleur arrache au génie des cris sublimes et déchirants. Après les Mystères qui, là comme dans le théâtre grec et dans le nôtre, assignent à l'art dramatique une origine religieuse et populaire, l'humaniste Jean Kochanowski fait représenter en 1578 son *Renvoi des Ambassadeurs grecs*, tragédie harmonieuse, brève et pure, tout imprégnée d'hellénisme, tandis que Barika, dans son *Paysan devenu roi*, s'inspire des traditions et du langage populaire, et que Szymonowicz tente une conciliation entre l'inspiration nationale et familière et l'harmonie châtiée d'une forme inspirée de l'antique. Il semble que sur cette triple pierre d'attente va s'élever un beau monument, un et complexe, eurythmique et vivant. Mais à la décadence politique, à l'intrusion des influences étrangères correspond un pareil abaissement du théâtre: pendant près de deux siècles, la Pologne se voit réduite aux tragédies de collège composées en latin par les Jésuites. Avec la prédominance de l'influence française sous Stanislas-Auguste coïncide la renaissance d'un théâtre en langue nationale, fortement inspiré du nôtre, et qu'illustrent, à défaut de tragédies vraiment originales, les comédies de Boguslawski, de Zablocki et de Niemcewicz.

Mais c'est après les criminels partages du « Peuple divisé » que s'épanouit la plus originale et la plus émouvante flore dramatique qu'ait produite le sol polonais. Si la gaieté animée de Fredro, l'agréable facilité de Korzeniowski, la belle humeur et le savoureux accent de terroir de Blizinski attestent l'indestructible aptitude de la nation persécutée à se montrer joyeuse et spirituelle dans les pires épreuves, c'est chez les grands émigrés romantiques qu'il faut chercher la vraie et profonde expression dramatique de l'âme polonaise. Mickiewicz laisse dans les *Aïeux* (*Dziady*) une esquisse incomplète et parfois obscure, mais tout illuminée d'éclairs de génie et retrace, dans son Cours de Littérature, l'image splendide et prophétique de ce que sera le drame slave; Krasinski, dans la *Comédie infernale* (*Nieboska Komedia*) et *Iridion*, confie à la forme dialoguée des aspirations qu'on a longtemps crues uto-

piques et nébuleuses, et dont la transformation sociale du dernier demi-siècle a montré la lumineuse et clairvoyante générosité ; Slovacki, enfin, évoluant d'un drame romantique, pathétique et vigoureux, fortement inspiré de Calderon, de Shakespeare, de Schiller et de Byron, jusqu'à une tragédie nationale et mystique d'une profonde originalité, donne à certaines scènes, à certains actes, parfois même à des pièces entières, ce relief scénique, cette science de l'effet théâtral, ce parfait accord de la forme et du sentiment qui sont la marque du chef-d'œuvre. Tandis qu'à sa suite, Norwid reste, pendant un demi-siècle, ignoré ou méconnu, la littérature dramatique s'abaisse à une production courante et quasi commerciale, où le dernier article à succès de Paris, de Vienne, de Berlin est démarqué avec une adresse impersonnelle ; c'est que la Pologne démembrée semble, de force et parfois de bon gré, résignée à la perte définitive de sa personnalité nationale : écrasée sous la pesante tyrannie germanisatrice, ballottée entre les alternatives d'arbitraire despotique et bouffon et de laisser-faire inexplicable par où se distinguait hier encore la bureaucratie russe, ou mollement endormie par la veule complaisance de l'administration autrichienne, l'âme de la Pologne semble plus loin que jamais de reconquérir son harmonieuse unité. Mais peu d'années avant la guerre, un mouvement généreux cherche à réconcilier ces classes sociales que séparent les intérêts matériels, les traditions politiques et les sanglants souvenirs de 1846 et à réunir, en un bloc solidement cimenté, les tronçons épars d'un peuple que son respect de l'indépendance individuelle et le machiavélisme de ses oppresseurs semblait avoir pour jamais condamné à l'émiettement. Le mouvement politique et social a sa répercussion dans le domaine artistique. La création d'un art inspiré des traditions populaires et s'adressant au peuple tout entier, déjà prophétisé et codifié par ce méconnu génial que fut Cyprien Norwid, déjà réalisé en musique dès la période romantique par Chopin, est étendue théoriquement et pratiquement à tous les autres arts par un groupe d'esthéticiens passionnés. La bourgeoisie cracovienne a sanctionné de ses applaudissements les tentatives du peintre Wladimir Tetmaier et du poète dramatique Lucien Rydel ; mais c'est à l'influence impérieuse et profondément originale de Stanislas Witkiewicz que remonte le premier mérite de

cette féconde évolution. Tandis que M. Zenore Przemycki, malgré les résistances de la critique traditionnelle, impose à l'admiration du public les théories esthétiques et les drames nationaux de Norwid découvert après 30 ans d'injuste oubli, tandis qu'il aide Witkiewicz à faire triompher le style de Zakopane, inspiré de la vieille architecture polonaise, voici qu'apparaît un talent d'une inspiration si vaste et si puissante qu'il ne paraît pas prématuré de prononcer dès maintenant le mot de *génie* : voici que Stanislas Wyspianski, dans un moule tragique, d'une solidité et d'une ampleur qui font penser à Eschyle et à Shakespeare, coule le métal ardent et fulgurant dont sont faits les désespoirs, les angoisses, les pressentiments tragiques de la nation-martyre ; l'œuvre issue de ce colossal enfantement est d'un lyrisme si noble et si musical, d'une énergie si dominatrice, d'une délicatesse si nuancée que le public polonais tout entier en subit l'inéluctable emprise ; mais il ose à peine sonder le gouffre de désespérance qu'elle recouvre de sa splendeur et la critique aime mieux édulcorer la pensée de l'auteur que d'en découvrir et d'en savourer toute la navrante et irrésistible amertume.

C'est donc chez les trois grands romantiques — ceux mêmes à qui M. Gabriel Sarrazin a consacré un livre enthousiaste et pénétrant — et chez Wyspianski que nous chercherons l'expression caractéristique du sentiment national polonais.

Il ne s'agit point de biffer d'un trait ou de considérer comme négligeables d'autres dramaturges fort intéressants ; nier le rôle de Boguslawski dans la formation du théâtre polonais moderne, contester la valeur littéraire et scénique des comédies de Frédro serait profondément injuste ; plus près de nous, une personnalité aussi curieuse que celle de Przybysewski, en qui l'on retrouve du Strindberg, du Bataille et de l'Ibsen avec un lyrisme très original et nettement slave, mériterait à elle seule une étude complète. Mais dans l'œuvre de ces hommes, la part la plus importante appartient à la littérature européenne, elle est soumise à ces courants internationaux qui, à certaines dates, entraînent dans un même sens la production intellectuelle de cinq ou six peuples différents : le cachet ethnique n'en est assurément pas absent, mais il ne s'y imprime que superficiellement ; le fond appartient à un ordre d'idées plus général et plus cosmopolite.

Au contraire, les dramaturges de l'émigration et leurs héritiers puisent continuellement leur inspiration aux sources nationales. La Pologne possède un théâtre polonais. On n'en saurait dire autant de tous les pays, du nôtre en particulier. Toute notre tragédie classique emprunte ses sujets aux légendes antiques ; le drame romantique est tout imprégné du génie allemand et anglais ; notre comédie s'est à peu près exclusivement vouée à la peinture d'un milieu aristocratique et raffiné, où les caractères primordiaux de la race sont altérés et obnubilés. De quels ouvrages composerions-nous un théâtre national ? Quand nous aurions, à la liste piteuse et interminable des grossiers mélodrames patriotiques, ajouté *Tancrède*, le *Siège de Calais* de Debelloy, la *Partie de chasse de Henri IV* de Collé, les *Templiers* de Raynouard avec l'estimable et ronronnante *Fille de Roland*, aurions-nous l'équivalent d'un seul acte des drames historiques de Shakespeare ? Les plus belles légendes de notre moyen-âge, les plus merveilleuses histoires de l'épopée révolutionnaire et impériale ont-elles inspiré un seul chef-d'œuvre authentique ? Qui pourrait citer un drame français sur Jeanne d'Arc, qui dépasse l'honnête médiocrité ? Et si Napoléon n'avait fourni prétexte à tant de platitudes suivant la formule de l'Ambigu, jugerions-nous aussi favorablement le patriotisme boursouflé et le lyrisme tarabiscoté de l'*Aiglon* ? Il semble que cet admirable thème de la Patrie, dont le théâtre grec est animé et soulevé jusqu'au sublime, n'ait apporté à nos dramaturges que la stérilité et la mort.

Il en va tout autrement pour les grands poètes polonais. Le professeur Lustoslawki faisait, il y a quelques années, les déclarations suivantes à son confrère français M. Paul Desjardins : « Si l'on vous demandait quel est le sujet de la littérature française ou allemande, vous seriez bien embarrassé pour répondre ; en effet, il n'y a pas un sujet, mais cent mille sujets. Mais pour la littérature polonaise, il n'y a pas à hésiter : partout et toujours, le sujet de notre littérature, c'est la liberté. » Cette unité d'inspiration, cette prédominance de l'esprit national, n'est pas moins frappante dans le théâtre que dans les autres genres.

Dans les *Aïeux* comme dans *Kordjan*, Mickiewicz et Slovacki, après une première partie consacrée aux souffrances

sentimentales de leurs héros, frères de Werther et de Manfred, ne tardent pas à élargir leur horizon ; et ce sont les souffrances combien plus poignantes de la patrie polonaise qui deviennent le véritable sujet de leur drame : les scènes les plus pathétiques — celle de la prison dans les *Dziady*, l'assemblée des conjurés et l'entretien du Tsar Nicolas avec le grand-duc Constantin, dans *Kordjan* — sont vivifiées par le souffle patriotique le plus véhément. Si l'on excepte *Beatrice Cenci*, et *Marie Stuart*, pas un drame de Slovacki dont la Pologne ne forme le centre, le cœur et la raison d'être : les sujets de *Balladyna* et de *Lilla Weneda* sont empruntés aux anciennes poésies populaires ou aux traditions les plus reculées de la Pologne ; *Mazeppa* retrace la vie féodale du XVII^e^ siècle ; ses derniers ouvrages, ceux de la période mystique, gravitent autour de la *Confédération de Bar*, ce dernier sursaut de l'indépendance polonaise. C'est dans une Pologne future, enfantée par une imagination prophétique, que Krasinski situe l'action de sa *Comédie infernale*. Dans *Krakus, prince inconnu*, et dans *Wanda*, ce sont encore les origines légendaires de la Pologne que traite Norwid avec une interprétation très libre d'ailleurs des mythes nationaux. Quant à Wyspianski, son œuvre entière, qu'il s'agisse des drames antiques, des évocations historiques ou des tableaux contemporains, est consacrée à peindre sous forme de symbole ou de souvenirs, par l'observation directe du réel ou la vision inspirée de l'avenir, le sort tragique de la patrie démembrée et impuissante à retrouver dans les traditions du passé les éléments de sa reconstitution.

§

Ainsi s'est élaborée cette réalisation du théâtre polonais telle que la définissait et la prédisait Mickiewicz dans son cours du Collège de France, en étendant le programme qu'il traçait à tout le théâtre slave. Sa théorie dut paraître alors bien aventureuse ; elle a encore de quoi effaroucher aujourd'hui ceux qui se font de la littérature dramatique un idéal exclusivement fondé sur nos œuvres classiques du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle et sur la production courante du Boulevard.

Ses prophéties se sont pourtant beaucoup mieux vérifiées en cette matière que sur le terrain politique, et parmi tant de thèses nuageuses et incertaines exposées dans les « Slaves »,

sa vision de l'art dramatique est peut-être la seule qui se soit trouvée généralement confirmée par les faits.

Pour Mickiewicz, le théâtre, qui représente la forme la plus achevée et la plus complète de la poésie et marque presque toujours la fin d'une époque, a été, dans la civilisation chrétienne, ébauché avec les « Mystères » perfectionné, en Angleterre et en Espagne, et devra trouver son expression la plus parfaite dans les littératures slaves : notre art dramatique du XVII^e siècle, quelle que soit sa valeur esthétique, ne représente à ses yeux qu'un accident dans cette évolution, une floraison aristocratique et païenne, exquise d'ailleurs, étrangère à l'art populaire et chrétien dont il retrace l'histoire et pressent les destinées. Il ne se dissimule nullement quelles difficultés devront rencontrer la réalisation du drame slave tel qu'il le rêve dans toute sa richesse et sa complexité; «un drame, dit-il, qui puisse réunir tous les éléments de la poésie nationale ; car nulle part ces éléments ne m'ont paru aussi nombreux et différents... Un tel drame doit faire vibrer toutes les cordes différentes pour être reconnu comme drame national par toutes les classes de la société. Il doit être lyrique et parcourir toute l'échelle poétique, de la chanson populaire jusqu'à l'épopée. Il doit aussi nous transporter dans le monde surnaturel. » Ainsi ce drame national sera populaire, chrétien, surnaturel, tous caractères qui le différencient profondément de notre théâtre mondain, païen et positif et qu'un rapide examen nous fera retrouver aisément chez tous les grands poètes polonais. On conçoit à quel point le mot *théâtre* peut évoquer des idées et des sentiments différents chez un Parisien habitué des répétitions générales et chez un Polonais vraiment imbu de l'esprit national. Chez l'un, c'est le passe-temps digestif et aphrodisiaque, destiné à occuper agréablement la période consécutive aux plaisirs du repas et préparatoire à ceux de la nuit; pour l'autre, c'est l'expression la plus complète, la plus esthétique et la plus saisissante des aspirations nationales, le signe de ralliement donné par un art très haut et très noble à tous les membres épars et douloureux de la patrie démembrée.

C'est bien en effet à tous les Polonais et non point à une élite restreinte que le théâtre s'adresse. Profondément imprégné des traditions populaires, c'est du peuple entier qu'il prétend être entendu et compris. Dans nulle autre littérature

peut-être, le souffle populaire n'a plus puissamment ni plus constamment animé la scène nationale. Chez les artistes les plus complexes et les plus raffinés persiste le souvenir de l'antique Szopka, avec ses personnages traditionnels et sa naïve stylisation. C'est avec un enthousiasme lyrique que Mickiewicz invoque, comme une muse radieuse et féconde, l'inspiration du chant populaire, « arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux »... « O chant populaire, s'écrie-t-il, tu veilles en sentinelle sur les souvenirs de l'Eglise nationale, avec les ailes et la voix de l'Archange... La flamme dévorera les peintures de l'histoire, les trésors seront pillés par les brigands porte-glaive, le chant échappera tout entier; il parcourt la foule des hommes et, s'il est des âmes viles qui ne sachent pas le nourrir de regrets, l'abreuver d'espérance, il fuit aux montagnes, s'attache aux ruines et de là il redit les anciens temps. Tel un rossignol s'envole d'un toit envahi par le feu, il se pose un moment sur le toit quand le toit croule, il fuit aux forêts et de dessous les décombres et les tombeaux sa gorge sonore jette aux voyageurs un chant de deuil. »

C'est à l'une des traditions les plus anciennes et les plus originales de la Lithuanie qu'il emprunte le sujet des *Aïeux*, comme Slovacki puisera dans une naïve et terrible légende le sujet de sa *Balladyna*. Norwid applique dans ses drames ses propres théories esthétiques et emprunte aux légendes populaires le sujet d'œuvres où la hautaine originalité de la forme n'exclut pas la noble simplicité du fond. Le *Cercle enchanté* de Rydel entremêle tout un faisceau de contes pittoresques et émouvants; l'ouvrage tout entier est un hommage à la muse anonyme et charmante du folklore. Quant à Wyspianski, la hauteur de sa philosophie, la hardiesse de sa fantaisie, la savante rythmique de son lyrisme se joignent à une compréhension aiguë et une traduction souple et fidèle de la vie et du langage populaire. Des drames comme *les Juges* et *la Malédiction* en apprennent plus sur les mœurs rurales polonaises, que d'abondants traités ethnographiques; toute la partie des *Noces* où n'intervient pas le monde fantastique, présente une opposition adroitement ménagée entre le caquetage frivole et mondain des invités et la savoureuse gaucherie des hôtes villageois. Aucune des œuvres du grand dramaturge n'est pleinement compréhensible, si l'on n'est au courant des traditions

séculaires de la Pologne, qui, fidèlement léguées de génération en génération, embellies sans cesse par les trouvailles de l'Art, font partie intégrante du matériel poétique au même titre que les vocables et les mètres.

Partout, dans le drame polonais, la foule, avec ses croyances, ses espoirs et ses regrets, figure au premier plan, non point anonyme et amorphe, mais variée et mouvante, riche d'individualités originales autant que de sentiments collectifs, plus passionnants encore pour le poète et le public que ceux des protagonistes. C'est que ce public, c'est la foule même que le poète a transportée sur la scène, la foule tout entière, bourgeois et paysans, intellectuels ou gens de moindre culture, pour qui le verbe poétique est un aliment nécessaire et avidement reçu.

Il convient d'observer que cette foule est dans son ensemble beaucoup plus accessible que la foule française aux impressions de l'art et à la beauté poétique, très éloignée de la parfaite indifférence que manifestent chez nous les classes laborieuses pour les œuvres d'une esthétique un peu relevée.

La littérature des chefs-d'œuvre, déclare M. Lutoslawski, toute la littérature polonaise est accessible au peuple ; le paysan italien ne lit pas Dante ; l'ouvrier anglais ne lit pas Shakespeare. — (Ajoutons que l'ouvrier et le paysan français ne lisent pas davantage Corneille et Victor Hugo). — Chez nous, tout le monde lit Mickiewicz. Les paysans au marché s'entendent fort bien avec des allusions à Mickiewicz. Pourquoi? Parce que l'amour de la liberté, qui est le thème de Mickiewicz, est intelligible au peuple inculte.

On en pourrait dire autant de Sienkiewicz, dont le talent, moins haut et d'accès plus aisé, a joui, durant ce dernier quart de siècle, d'une rare influence sur les milieux populaires; alors que, dans les pays occidentaux, la formule de l'art partant du peuple pour retourner au peuple n'a été qu'une exception, un bluff, ou une tentative avortée, elle a reçu, en Pologne, et au théâtre plus qu'ailleurs, une complète et glorieuse application.

§

Pour qui connaît, même superficiellement, les trois grands poètes romantiques, il apparaît avec évidence que leur théâtre ne peut être qu'idéaliste et chrétien ; non certes que le don de l'observation réaliste leur manque, ou qu'ils ignorent les con-

ceptions positivistes ou matérialistes de la philosophie moderne. Mais ils envisagent délibérément la vie humaine du point de vue de l'idéal; ou plutôt l'élément chrétien fait si bien partie intégrante de leur intuition poétique qu'il semble impossible de se les représenter animés d'une autre inspiration; assurément le christianisme de Mickiewicz n'est pas toujours pleinement d'accord avec la doctrine la plus orthodoxe et son héros doit faire quelque violence au dogme catholique pour y introduire, malgré la résistance du clergé, le culte des morts tel que le pratiquent les anciennes traditions lithuaniennes. Mais quelle foi ardente et sincère, quelle enthousiaste ferveur! Sans vouloir porter un jugement sur la partie mystique de l'œuvre, on ne saurait refuser aux *Aïeux* une profonde pitié humaine, un sens ému de la solidarité entre les vivants et les morts, une héroïque croyance à la supériorité de la vertu martyre sur le crime triomphant, qui sont la substance même du christianisme primitif. C'est de ce christianisme qu'est directement issue la doctrine messianiste déjà nettement exprimée par le Conrad des *Dziady* et par celui du *Conrad Wallenrod* développée dans toute son ampleur et toutes les splendeurs d'une éloquence enflammée par l'auteur de la *Comédie Infernale*. Pour Krasinski les malheurs même de la Pologne, le douloureux calvaire qu'elle a subi lui créent une situation moralement privilégiée parmi les autres nations : il est plus beau d'endurer les plus atroces crucifiements que de s'endormir béatement dans les délices d'une civilisation raffinée et corrompue.

Cette théorie de la Pologne Christ des nations qui nous paraît bien singulière aujourd'hui et que l'on comprend mieux si l'on se pénètre de ce mysticisme ardent, profond et total qui inspire tout le Cours de Mickiewicz au Collège de France, cette théorie toute romantique, dont la portée pratique a pu être néfaste, mais dont on ne saurait méconnaître l'impressionnante grandeur, n'a jamais été exprimée avec plus de relief et de magnificence que par le Poète anonyme. Dans une lettre très caractéristique du 1er décembre 1831, il déplore l'abaissement moral des classes aristocratiques dans toutes les nations occidentales; seul le peuple a conservé ou acquis quelque grandeur, mais c'est une grandeur toute païenne; la Pologne elle, dans les malheurs et les persécutions, est vrai-

ment grande au point de vue chrétien. « Il faut, dit-il, que tout s'écroule en ruine, que tout devienne cimetière et alors seulement j'espère en une régénération. » Dieu corrige la Pologne par la douleur; une fois épuré par la souffrance, le peuple polonais aura seul la force de marcher parmi les vieilles nations décrépites. C'est là l'idée dominante qui donne à la *Comédie Infernale* toute sa signification. Lorsque Pancrace, qui symbolise les revendications populaires, a définitivement vaincu, après une lutte atroce, le comte Henri représentant de l'aristocratie dégénérée, sa victoire se trouve aussitôt compromise et anéantie dans ses résultats, parce que dans son âpre lutte pour les avantages matériels il a résolument négligé toute foi, tout esprit religieux, tout idéal; la défaite réelle que recouvre cette fallacieuse victoire lui apparaît sous l'aspect visible de la croix immobile et triomphante : « Trois clous, trois étoiles resplendissent sur ses côtés, ses bras sont pareils à deux éclairs », et Pancrace, écrasé par ce fulgurant symbole, cette terrifiante apparition, s'écrie en succombant : « Tu as vaincu, Galiléen. »

On ne saurait s'attendre à retrouver chez Wyspianski l'expression du même christianisme mystique; un demi-siècle de douloureuse expérience avait trop bien montré tout ce que la théorie du messianisme renfermait de hautes, mais dangereuses illusions. Comme Norwid, dont le sens aigu des réalités uni au plus orthodoxe des catholicismes avait prophétiquement démêlé ce que renfermait de vain, de trouble et d'inquiétant la splendeur de ce mysticisme, l'auteur des *Noces*, bien loin de chercher dans le martyre volontaire et conscient de la Pologne la source de sa régénération, ne cesse de dénoncer l'impuissance lamentable et irrémissible à laquelle l'attitude des grands romantiques polonais condamnait leur pays. Mais les tristes constatations que Wyspianski se voit, comme une impulsion fatale, forcé de révéler, ces constatations que la critique polonaise, aveugle ou partiale, a voulu tantôt détourner de leur véritable sens et interpréter comme un héritage et une continuation de Mickiewicz et Krasinski, tantôt incriminer comme une attaque intolérable à la foi catholique, doivent au contraire nous apparaître comme la manifestation de l'esprit chrétien le plus pur et le plus droit; comme l'a fort bien démontré

M. Adam de Lada, « la douloureuse lucidité de Wyspianski peut le dresser contre un jésuitisme prêt à toutes les compromissions et à toutes les renonciations nationales, mais ne lui ôte rien de son christianisme foncier (1) ».

Né dans la catholique et traditionnelle Cracovie, « ce Bruges slave, ce grand cimetière du passé », Wyspianski a vécu son enfance aux pieds de la cathédrale du Wawel et de l'église de la Skallka, sa vie et sa mort ont été celles d'un catholique; alors même qu'il lance l'anathème contre les erreurs néfastes d'autres chrétiens fervents comme Mickiewicz, il parle au nom d'un fatalisme où la conception antique s'enrichit de tout ce que la parole du Christ est venue apporter à l'humanité.

Si, dans la *Délivrance*, Conrad expulse de la cathédrale le génie puissant et néfaste qui dans sa pensée représente l'inspiration de Mickiewicz, c'est en prononçant la formule même dont celui-ci, dans les *Aïeux*, s'est servi pour chasser les spectres évoqués; la réconciliation entre le paganisme et le christianisme qui domine et termine la tragédie d'*Akropolis* ne saurait être interprétée comme l'expression d'une pensée anti-chrétienne, mais comme le plus généreux effort de synthèse idéaliste, et seul un bigotisme étroit peut se scandaliser de la scène finale qui réunit Apollon et le Christ dans une commune apothéose. Partout, dans son œuvre puissante et complexe, souffle l'esprit qui élève et qui vivifie; lui-même l'a défini le « Théâtre de l'Ame »; elle semble toute entière dominée par la devise *et verbum caro factum est*, qui se trouve rappelée dans tous ses drames chrétiens; cet indéfectible idéalisme, si éloigné de notre théâtre occidental où triomphe la passion sensuelle, l'ironie desséchante et le matérialisme païen, s'exprime déjà sous une forme saisissante dans un de ses premiers ouvrages, l'opéra de *Daniel*, qui pourrait servir d'épigraphe à son théâtre tout entier.

Je ne suis pas seulement la fantaisie,
Je ne suis pas seulement la poésie,
Je ne suis pas seulement l'âme.
Mais derrière moi viendra la puissance
Conçue de ma parole,
La puissance qui brisera les chaînes
Et ressuscitera mon pays.

(1) Préface de la traduction de *Protésilas et Laodamie*. *Revue Bleue* du 28 septembre 1912.

De cette croyance en la toute puissance de l'esprit, en la supériorité de l'idéal, à l'introduction du surnaturel dans le drame, il n'y a qu'un pas, bien facile à franchir pour l'imagination slave, ardente et rêveuse, passionnément attirée par l'inconnu et l'irréel :

Chaque fois que je me heurte à la réalité, écrit Slovacki dans la préface de *Lilla Veneda*, mes ailes retombent et je suis triste comme si j'allais mourir, ou furieux...

Ce besoin de s'élever vers le supra-réel, il le partage avec tous les grands poètes polonais ; c'est là peut-être le caractère le plus original de leur théâtre, celui qui risque le plus de déconcerter un public occidental. Car il faut bien se garder de voir dans l'introduction du surnaturel, dont Mickiewicz faisait un des éléments essentiels du drame, une simple machine poétique, une fiction agréable, propre à obtenir des effets scèniques ou lyriques particulièrement séduisants. Non, il s'agit là de transposer sur le théâtre un état d'esprit général chez les Slaves qui fait partie de leurs sentiments ethniques les plus profondément enracinés et constitue l'élément vital de leur poésie. C'est ce qu'avait fort bien vu, dès 1839, George Sand, lorsqu'elle écrivait, à propos des *Aïeux* :

Le monde fantastique n'est pas en dehors, ni au-dessus, ni au-dessous ; il est au fond de tout, il meut tout, il est l'âme de toute réalité, il habite dans tous les faits ; chaque personnage, chaque groupe le porte en soi et le manifeste à sa manière.

Aussi le drame des *Aïeux* n'est-il compréhensible que si l'on se fait pour un instant une âme semblable à celle de Mickiewicz, si l'on admet sans surprise, sans effroi et sans sourire, comme un fait naturel et indiscutable, la pénétration continuelle du réel par le supra-terrestre et par l'infra-terrestre, mieux encore le nivellement et l'identification de ces trois plans que nos conceptions nous ont accoutumés à voir distincts et superposés. Mickiewicz revendique bien haut le droit d'élargir notre notion courante de la « réalité » :

Rien n'est aussi relatif, aussi changeant que ce que nous appelons la *réalité*, c'est-à-dire le monde visible, ce qui fuit, ce qui passe, ce qui doit arriver, ce qui n'a pas de présent. C'est l'âme seule qui saisit les rapports du monde visible, c'est l'âme qui les fixe, qui leur donne aussi une certaine réalité. C'est l'âme qui crée des idées, des institutions, des ouvrages, les seules choses réelles, les seules

choses qui passent dans l'âme et qui constituent la tradition vivante de l'espèce humaine. Ainsi, tout ouvrage qui fait vibrer les cordes de notre âme, qui nous communique la vie et qui ressuscite en nous une vie antérieure est un ouvrage réel (1).

Et il prend aussitôt comme exemple la *Comédie Infernale* dont la scène se passe dans l'avenir et représente une Pologne future et problématique.

L'analyse de son propre drame eût été plus typique encore. On imagine volontiers l'effarement d'un critique du genre de Sarcey devant cet ouvrage singulier où des scènes d'évocation et d'exorcisme alternent avec les descriptions les plus précises de la révolution polonaise, où la vision extatique et mystique de l'abbé Pierre succède aux conversations, toutes réelles et prises sur le vif, des malheureux prisonniers, où le personnage le plus complètement positif et terre à terre,— le sénateur,— se livre à toutes les bassesses dans la réalité et en reçoit la puuition dans un rêve qui atteint au paroxysme de l'horrible. Et qu'aurait-il pensé du personnage principal, ce Gustave devenu Konrad qui meurt et ressuscite, sans que l'on sache si cette mort et cette résurrection doivent être prises à la lettre ou ne sont que le symbole de la régénération par la douleur ? Pourtant tout cela vit pour Mickiewicz,et aussi pour le public slave animé du même esprit, imprégné de la même foi, et même pour le lecteur français qui veut bien ne pas se cantonner dans les partis pris étroits et les routines de la critique rationaliste. Assurément Slovacki nous embarrasse moins : *Faust* et *Manfred* nous ont préparés au fantastique plus artificiel et conventionnel de *Kordjan;* et celui de *Balladyna* nous apparaît tout shakespearien. Si les derniers drames mystiques nous arrêtent davantage, le cadre historique où ils se déroulent présente un recul suffisant dans le temps et dans l'espace pour que le merveilleux nous y choque peu.

Pourtant si nous voulons comprendre ce qu'est dans son essence le drame slave, nous devrons de toute nécessité nous assimiler cette théorie de Mickiewicz d'où ressort l'équivalence et l'identification de ce que nous avons coutume d'appeler le surnaturel et le réel ; cette théorie est bien au fond celle de tous les grands poètes inspirés, mais son application est exceptionnelle dans le théâtre moderne ; pourtant les récentes ten-

(1) *Les Slaves*, huitième leçon.

tatives de Paul Claudel et de Francis Jammes nous permettront de la mieux comprendre. Le Merveilleux, « partie intégrante de chaque composition ayant quelque vie » (1), déterminant et commandant les faits réels, comme chez Homère tout se fait d'abord dans le ciel avant que l'homme exécute la pensée divine, tel est le principe sur lequel repose la poétique dramatique de Mickiewicz et aussi celle de Wyspianski qui en a fourni une application plus hardie encore, plus large et d'une toute autre portée esthétique. L'œuvre du poète cracovien est en effet très abondante et ses drames ont été composés en vue de la scène avec un sens très profond des vertus plastiques et rythmiques qu'exigeait cette destination et du degré de vraisemblance réclamé par le public. L'union continuelle du surnaturel et du réel qui règne dans tout le théâtre de Wyspianski n'en est donc que plus frappante. Pour en faire saisir toute l'importance, il faudrait en montrer l'application dans toutes les parties de son œuvre si variée et si complexe. Il faudrait relever la singulière prédilection que manifestent les drames antiques — *le Retour d'Ulysse*, *Protésilas et Laodamie* — pour l'idée de la mort et la thèse qui s'y trouve déjà clairement exprimée, de l'illusion néfaste du mirage trompeur présenté aux vivants par les morts ; il faudrait suivre l'évolution du même thème dans les drames légendaires et historiques où revivent les douleurs et les gloires de la Pologne, depuis le sacrifice héroïque de Wanda jusqu'aux sombres journées révolutionnaires de 1831 ; et tout cela ne peut trouver place que dans une étude complète et détaillée sur Wyspianski et son œuvre ; du moins pouvons-nous en donner une impression assez nette d'après un des trois drames contemporains et prophétiques — *les Noces*, *la Délivrance*, *Akropolis* — où l'alliance du fantastique et de la réalité courante, la pénétration du monde des vivants par le monde des morts, sont plus saisissantes qu'ailleurs, puisque la scène se passe dans le milieu le mieux connu des spectateurs, parmi les hommes et les choses qu'ils vont retrouver à la sortie du théâtre. C'est là en effet une des singularités les plus marquantes des *Noces* — le plus grand succès scénique de Wyspianski — dont la première représentation à Cracovie prit l'aspect d'un véritable événement national. Qu'on s'imagine, en effet, l'émotion du public polonais en voyant le rideau se lever sur une

(1) *Les Slaves*, seizième leçon.

maison de paysan fidèlement reproduite dans ses moindres détails, en voyant évoluer dans ce cadre intime et pittoresque tout le cortège d'une noce de campagne, revêtu des chatoyants costumes nationaux, en reconnaissant parmi les citadins qui sont venus se mêler à la fête nuptiale des contemporains connus, aisés à discerner sous les désignations transparentes, et dont plusieurs étaient présents dans la salle, en retrouvant enfin, dans la personne du marié lui-même, un poète connu et aimé — Lucien Rydel — dont la récente union avec une jeune paysanne avait défrayé toutes les conversations. Pendant un acte entier le dialogue se poursuit entre ces différents personnages; dialogue simplifié, stylisé et rythmé nettement, à la manière des antiques Szopkas, mais profondément et minutieusement réel quant à son fond : traditions naïves, méfiances ancestrales, routines touchantes et bizarres chez les paysans ; légèreté superficielle, intellectualité dédaigneuse, menus flirts, curiosité mondaine chez les citadins ; et, sur un rythme obstiné de cracowiak, les deux groupes se pénètrent sans se fondre, se frôlent ou se heurtent sans se comprendre, tandis que de chacun d'eux émergent quelques types plus nettement accusés, ici le poète et le journaliste, là le maire, le curé, le cabaretier et sa fille, dont le relief se détache en pleine lumière sur la foule mouvante des comparses. Mais ce n'est là que le premier acte, la partie réaliste du drame, peinture précise et poétique, railleuse et sympathique, tendre et désabusée de la Pologne autrichienne au seuil du XX^e^ siècle.

Ceci n'est à vrai dire que le prologue de l'action proprement dite ; et celle-ci va faire intervenir en pleine vie contemporaine le monde fantastique. La transition est singulière ; à la fin de l'acte, le marié, dans l'exubérance de sa joie, et sans doute aussi sous l'influence d'abondantes libations, apercevant dans le jardin, par la fenêtre entr'ouverte, un mannequin de paille — le hohol (1) — qui protège un rosier de la gelée, s'avise de l'inviter à venir sur le coup de minuit boire avec les invités et prendre sa part de l'allégresse générale. Et, quand le rideau se relève, le hohol, qui s'est animé, vient répondre au défi, et, à la surprise effrayée des enfants de la maison, il pénètre d'un pas lent et saccadé dans la grand'salle ; son arrivée ouvre le

(1) *Hohol*, paillon, mannequin, bonhomme de paille, mot polonais qui n'a pas d'équivalent exact en français.

défilé de tout un cortège de revenants, accourus de toutes les régions de l'au-delà, qui apparaissent successivement, chacun conversant avec celui des personnages réels qui semble le mieux fait pour le comprendre : c'est d'abord l'ancien fiancé de Marychia, l'une des jeunes femmes invitées à la noce, qui lui rappelle mélancoliquement leurs amours défuntes ; puis les personnages historiques, le fou du roi Sigismond, qui symbolise le ralliement aux puissances persécutrices ; le Chevalier Noir, héros de Grünevald ; l'Hetman, un des traîtres qui amenèrent les derniers partages de la Pologne ; Szela, qui dirigea la Jacquerie de 1846 ; enfin Wernyhora, l'agitateur mystique du XVIII[e] siècle, le prophète inspiré qui remet au maître de la maison le cor d'or destiné à sonner le ralliement des énergies polonaises et à porter dans toutes les campagnes le signal de la résurrection nationale.

Le dernier acte nous fait assister au désolant avortement de cette tentative de résurrection, à la faillite des promesses faites par les esprits du passé aux hommes d'aujourd'hui. C'est d'abord la réaction toute superficielle opérée par ces apparitions fantastiques sur un monde à qui son incurable légèreté, sa frivolité inconsciente, son inertie satisfaite interdisent toute action durable et forte. Cependant la dernière intervention, celle de Wernyhora, a plus profondément remué cette foule qui, à défaut d'énergie, possède du moins une vive curiosité ; le bruit s'est répandu que le cor magique va rassembler tous les patriotes polonais dans un commun effort ; et, durant quelques scènes, règne une attente fiévreuse puissamment rendue par le lyrisme du poète et qui semble comme la transposition, sous une forme collective, de l'impatience d'Iseult, au deuxième acte du drame wagnérien. Mais on apprend que le jeune homme à qui l'on avait confié la mission d'appeler au rendez-vous toutes les populations voisines a, dans sa course à travers la campagne, perdu le cor d'or, le cor miraculeux qui devait sonner le réveil de la Pologne ; alors, au milieu de la prostration générale où cette pitoyable déception a plongé la foule anxieuse, voici que reparaît la première des évocations fantastiques, le « hohol » de paille, qui, sur un violon improvisé, « fait entendre une musique nuptiale, basse, sautillante, bien polonaise, paresseuse jusqu'à l'évanouissement » ; et l'air mélodieux, issu du sol polonais, bercé par la douleur et la vo-

lupté, entraîne dans une danse lente, sereine et silencieuse ces couples naguère immobiles, et comme envoûtés dans la vaine attente d'un sursaut d'énergie dont ils ne sont plus capables (1).

L'analyse sommaire de cette œuvre puissante et complexe permet de juger avec quel art savant et harmonieux, avec quel tact littéraire, quelle adresse savante Wyspianski a su mêler intimement et expliquer l'un par l'autre le monde réel et surnaturel : mélange si profond et si complexe, qu'un lecteur moins habitué que le public polonais à l'interprétation mystique de la vie courante songe à peine à s'en étonner. Les mêmes caractères se retrouveraient dans les deux autres pièces prophétiques de Wyspianski, *la Délivrance* et *Akropolis*, dont une étude détaillée ne serait pas moins curieuse ; la première, taillée sensiblement sur le même patron que les *Noces*, offre, avec une représentation réaliste du monde théâtral qui rappelle *Hamlet* et l'*Illusion comique*, la même opposition entre l'esprit du passé et l'esprit du présent, représentée cette fois par Mickiewicz et Wyspianski lui-même, sous les noms du Génie et de Konrad, et la même conclusion désespérante où Konrad, bafoué par les histrions et les philistins qu'il avait cru conquérir à sa noble cause, se débat dans une tragique impuissance, poursuivi par les Erinnyes, écrasé par les portes de fer du théâtre qu'il essaie en vain de forcer pour porter son généreux rêve dans la vie réelle ; l'autre pièce, toute différente, non moins polonaise et plus fantastique encore, anime d'une vie surnaturelle les personnages qui figurent dans les deux tapisseries flamandes surmontant le cercueil d'argent de Saint-Stanislas dans la cathédrale de Wawel ; l'une représente la guerre de Troie, l'autre l'histoire de Jacob et l'œuvre se termine dans un hymne triomphal qui célèbre la réconciliation du Christ sauveur et d'Apollon, — conclusion plus sereine et qui laisse sans doute espérer d'un christianisme régénéré par le sentiment de la beauté et l'amour de la lumière la renaissance de l'âme moderne, et avant tout de l'âme polonaise.

J'ai employé pour caractériser ces trois œuvres maîtresses le terme de « drames prophétiques ». Il pourrait être étendu à un grand nombre d'autres ouvrages. Mickiewicz, traçant

(1) *Les Noces*, traduction d'A. de Ladaet G. Lenormand, Paris, 1917.

l'image idéale du drame polonais tel qu'il le concevait, voyait là un de ses traits essentiels :

Ce n'est pas seulement, disait-il, une composition nationale ; il introduit aussi le chœur des esprits inférieurs, une véritable fête des morts, et finit par une prophétie.

L'esprit prophétique anime en effet le génie de Krasinski comme celui de Mickiewicz ; son souffle passe dans les drames de Wispianski comme dans ceux de Slovacki ; l'inquiétude de l'au-delà, le désir anxieux de deviner le sort réservé au peuple martyr, la croyance à l'intuition de l'Avenir chez les élus du génie, tout cela semble prédestiner les dramaturges polonais à devenir autant de Tirésias ou plutôt de Cassandre : car leurs prédictions sont aussi lamentables et rencontrent aussi peu de confiance que les sombres paroles proférées par la fille de Priam.

M. Gabriel Sarrazin a vu singulièrement juste, quand il a défini ainsi le rôle de Krasinski :

Il surgissait donc comme un tragique avertisseur qui se dresse devant l'homme aux jours de son orgueil, à l'heure où il se croit soulevé par le souffle de l'esprit, où il s'imagine qu'il a secoué sa fange originelle et qu'il va désormais planer dans l'azur comme un dieu. Rôle de Cassandre au reste : personne n'ajoutera créance aux prédictions du prophète de malheur et il gémira dans le désert (1).

« Aucune de leurs prédictions ne se réalisait, est-il dit dans le *Casimir le Grand* de Wyspianski, mais la nation demeurait suspendue à leurs lèvres. » Quiconque est assez pénétré de l'esprit slave pour attacher quelque importance aux coïncidences d'apparence fortuite qui créent des correspondances mystérieuses et des filiations fatales ou providentielles, sera frappé de constater que le personnage de Cassandre figure dans le premier drame régulier de la littérature polonaise — *le Renvoi des Ambassadeurs Grecs* — et qu'on la retrouve comme protagoniste dans *Akropolis* et dans la prodigieuse *Achilléide* de Wyspianski ; dans *Lilla Veneda* de Slovacki, la prophétesse Rosa Veneda excitant les guerriers de son père à un combat dont elle ne pressent que trop l'issue fatale, sans cesse oppressée par la vision lugubre et inéluctable de l'écrasement final auquel son peuple est voué, n'est-

(1) *Trois poètes romantiques polonais*, pp. 282-283.

elle pas la sœur slave de l'héroïne troyenne? Un autre personnage que nous avons vu apparaître dans *les Noces*, l'agitateur inspiré Wernyhora, dont les prédictions ont donné lieu à toute une littérature, avait déjà figuré au premier plan dans un des drames mystiques de Slovacki, *le Songe argenté de Salomé*, et les plus sceptiques ne peuvent se défendre d'un certain trouble, en relisant la prophétie où cet ardent fils des steppes annonce que la Pologne sera soumise au joug terrible pendant de longues années, jusqu'au moment où une guerre générale s'allumera au sujet d'un petit pays.

Alors le coq changera de plumage, les Turcs passeront le Danube et feront boire leurs chevaux dans la Vistule, etc...

Après ces prédictions où il n'est pas malaisé de reconnaître la guerre actuelle engagée au sujet de la Serbie, l'alliance franco-russe et l'utilisation des troupes turques par l'empereur d'Allemagne, Wernyhora annonce des défaites russes suivies de la restitution de la république polonaise dans son antique splendeur (1).

Si l'on réfléchit que la divination de Wernyhora s'était exercée sur les événements contemporains et d'un avenir immédiat avec une précision frappante, on conçoit que le mysticisme slave s'attache ardemment à cette prescience du futur et que la prophétie emplisse de son lyrisme surnaturel les plus hautes productions du drame polonais ; en tête de la *Comédie Infernale*, comme d'*Akropolis*, de la *Délivrance* et des *Noces* ne pourrait-on inscrire cette mention bien faite pour interloquer nos habituels confectionneurs de vaudevilles et de comédies réalistes : « La scène se passe en Pologne dans l'avenir »?

L'insistance que j'ai mise à faire ressortir le caractère national, populaire, idéaliste et prophétique du théâtre polonais ne doit pas faire supposer qu'il s'agit là d'une littérature didactique et prêcheuse, à tendances indiscrètement moralisatrices et qui serait dépourvue de toutes qualités esthétiques et dramatiques. Rien ne serait plus éloigné de la réalité. Nous sommes trop portés à croire en France que toute œuvre dramatique traitant un sujet élevé cesse d'être du théâtre et nous admettons volontiers qu'on ne peut sortir du théâtre-amusette sans tomber dans le théâtre-sermon. Nous n'ignorons pas pourtant

(1) Th. Gastowtt : *La Pologne et l'Islam*, p. 123.

qu'on peut mettre autant d'art dans une statue d'or que dans une terre cuite, et que la richesse de la matière n'ôte rien à l'habileté de l'artiste; mais il semble bien que, depuis les chefs-d'œuvre cornéliens, nos dramaturges aient perdu l'art de créer des œuvres scéniques avec de grandes idées et de grands sentiments et après toutes les conférences dialoguées que l'on nous a infligées sous prétexte de hausser le niveau moral du théâtre, une répulsion instinctive éloigne le grand public de toute œuvre scénique qui semble vouloir dépasser les régions moyennes où fleurissent l'adultère, le quiproquo et le coup de théâtre, trinité antique et toujours vénérée.

Or, cette forme supérieure de l'art dramatique que nous avons si constamment manquée, la Pologne en a donné des modèles qui sont sans contestation possible des chefs-d'œuvre. Tout en agitant les plus hautes questions, tout en servant de ralliement et de symbole aux aspirations nationales, tout en mêlant étroitement le monde réel au monde surnaturel, le théâtre polonais ne cesse jamais d'être du théâtre et d'être une œuvre d'art; il ne verse ni dans le dialogue philosophique ni dans la tragédie édifiante.

Bien que les œuvres les plus remarquables des grands romantiques aient été écrites sans espoir de représentation ou qu'elles paraissent planer dédaigneusement au-dessus des contingences de la mise en scène courante, l'effet scénique et plastique n'y est jamais négligé; le lyrisme s'y accompagne du geste; on sent à chaque page que le poète a vu des formes, des couleurs et des mouvements se marier dans son rêve poétique aux sons et aux rythmes qu'il pouvait seul réaliser. Mickiewicz, invoquant l'exemple de Shakespeare, engageait ses compatriotes à ne pas s'arrêter à l'impossibilité où il se voyait de faire jouer leurs œuvres et à créer un drame slave sans se soucier des conditions matérielles où il pourrait être présenté au public:

On sait, disait-il justement, que les scènes les plus fantastiques de Shakespeare se jouaient dans des édifices délabrés où il n'y avait ni décors ni machines. Quelques-unes de ces pièces même ont été représentées pour la première fois dans des greniers. Mais la magie du poète anglais est telle qu'en le lisant seulement on voit et les ombres et les lumières, et les esprits et les héros, et les châteaux surgis de la terre, et le lecteur se trouve à la fin sur la scène au milieu des acteurs.

Ainsi devront faire les auteurs slaves :

Probablement la race slave attendra longtemps avant de réaliser son drame ; elle attendra d'abord le perfectionnement des arts dont se sert le drame, tels que l'architecture, la peinture, le jeu des lumières, etc., qui apparaissent maintenant comme moyens panoramiques et il doit se servir plus tard de tous les moyens pour faire revivre l'histoire des temps anciens. En attendant, il faut que tous les poètes slaves qui créent le drame oublient complètement le théâtre et la scène.

Ni mépris systématique des moyens extérieurs, ni asservissement à l'imperfection actuelle de ces moyens, telle est donc la position prise par Mickiewicz et après lui par tous les grands dramaturges polonais ; c'est la poétique shakespearienne, combien plus large, plus libre et plus digne d'un grand artiste que la myopie conservatrice de notre critique traditionnelle ou la plate servilité de nos fournisseurs dramatiques les plus achalandés ! Nier que le décor, le spectacle, la musique, le rythme des formes, des couleurs et des sons soient des éléments primordiaux du théâtre, sous prétexte que nos classiques du XVII^e^ siècle ont réussi à s'en passer, et se donner le ridicule de défigurer le drame grec ou de nier le drame wagnérien de peur d'enlever une marche au piédestal de Corneille et de Racine, n'est-ce pas s'exposer à la risée de tous ceux qui veulent bien admettre l'existence possible hors de nos frontières d'un art digne de ce nom ? Se faire l'humble valet du décorateur et du costumier en imposant comme limites à son inspiration les exigences de celui-ci et les possibilités de celui-là, n'est-ce pas ravaler le rôle de l'auteur dramatique à celui d'un vague garçon d'accessoires ? Les auteurs polonais, eux, ont écrit le théâtre qu'ils rêvaient et tel qu'ils le rêvaient ; et, comme ils avaient l'instinct, parfois le génie du théâtre, comme ils avaient souvent une formation esthétique autrement complète que nos fabricants de vaudevilles, il s'est produit en leur faveur le même miracle que pour Musset : leur théâtre injouable s'est trouvé plus scénique que des mélos laborieux machinés selon la formule, leur spectacle dans un fauteuil une fois porté sur la scène est devenu un émerveillement de tous les sens, une fête des yeux, des oreilles et de l'intelligence.

Norwid était sculpteur, Wyspianski était peintre, musicien, archéologue ; par là leurs œuvres ont acquis une ampleur et

une liberté artistique, une harmonieuse concentration de tous les modes d'expression, que la plus consciencieuse étude des ficelles chères à Scribe et à Sardou ne leur eût jamais données. C'est dans les tristesses de l'exil, loin de tout contact avec le monde des théâtres, sans aucun espoir d'être jamais représenté que Mickiewicz écrit par fragments, dans tout le caprice d'une inspiration inégale et tourmentée, son drame des *Aïeux*; trois quarts de siècle après, Wyspianski s'en empare, interprète dans le sens d'une mise en scène concrète les moindres indications du texte, élague avec le plus intelligent respect quelques longueurs, réunit quelques scènes trop éparpillées, concentre les effets, donne à la représentation plastique du fantastique et de l'irréel toute son intensité, et l'œuvre ainsi adaptée obtient, sur tous les théâtres de Pologne, un véritable triomphe, tant elle contenait virtuellement en elle de puissance dramatique. L'expérience est presque aussi concluante avec les drames de Krasinski; elle l'eût été davantage encore avec la *Balladyna* de Slovacki, si les circonstances avaient permis à Wyspianski de réaliser pleinement le projet d'adaptation qu'il n'a pu qu'ébaucher et qui n'a malheureusement pas été conservé. Il y a en effet dans les drames de Slovacki, à côté de longueurs, d'obscurités, de développements d'un lyrisme nébuleux ou d'une fantaisie pseudo-shakespearienne assez artificielle, des scènes d'une puissance dramatique saisissante, dont l'effet direct et sûr eût été décuplé par les discrètes retouches d'un dramaturge-né comme Wyspianski.

Les œuvres qui ont été le plus manifestement écrites sans aucune préoccupation des possibilités scéniques renferment des parties où Slovacki révèle des dons indéniables d'homme de théâtre : ainsi *Kordjan*, écrit surtout comme une réplique aux *Aïeux* de Mickiewicz, — rivalité jalouse trop fréquente dans le monde polonais! — présente assurément un luxe d'épisodes parasites et verbeux qui ralentissent et encombrent une action déjà incertaine et tortueuse ; des scènes entières semblent décalquées sur *Manfred* ou sur le second *Faust* et n'ajoutent rien, ni à la signification psychologique de l'œuvre, ni à sa valeur dramatique. Mais, de cette composition inégale et touffue émergent quelques scènes admirables qui suffiraient à elles seules au succès d'une pièce. Dans les discours de Kordjan aux conjurés, au troisième acte, quelle véhémence,

quelle puissance oratoire, et comme tout ce tableau se montre dans son ensemble supérieur à l'acte correspondant d'Hernani! Comme les caveaux de l'Eglise Saint-Jean résonnent d'accents plus humains et plus vrais que les caveaux d'Aix-la-Chapelle! Comme la psychologie de la foule est plus lucidement observée et plus fidèlement rendue par Slovacki que par Hugo! Et quelle mélancolie mêlée de révolte dans le monologue bref et poignant où le héros fait ses adieux à la vie! Et surtout quelle énergie farouche, quel effrayant réalisme psychologique dans la grande scène entre le Tsar et le grand-duc Constantin : le despote reprochant à son frère son excès d'indulgence pour le peuple polonais opprimé, le grand-duc remémorant au Tsar les crimes que lui ont dictés les caprices de sa tyrannie, toute cette boue remontant, aux heures tragiques, du fond de ces âmes barbares et perverses, ce désarroi moral où plonge le vertige du pouvoir absolu, tout cela se trouve exprimé ici avec une vigueur et une profondeur que Shakespeare lui-même n'a pas dépassée (1).

Dans d'autres drames, mieux composés et moins éloignés des exigences scéniques, les dons dramatiques de Slovacki sont plus frappants encore ; il n'est pas question d'en donner ici une analyse complète, qui excéderait les dimensions de cet article et que le consciencieux travail de M. Sarrazin a rendue inutile. Je voudrais relever seulement, dans chacune des trois pièces les plus connues, une de ces situations profondément et théâtralement émouvantes, dont l'invention et le développement dénotent un vrai poète dramatique. Au dernier acte de *Lilla Veneda*, le vieux roi Derwid, vaincu par Lech, chef des envahisseurs de la Pologne, s'est réfugié au sein de la forêt druidique ; ses ennemis lui ont crevé les yeux ; resté seul avec ses douze bardes et sa fille, la prophétesse Rosa Veneda, il attend, assis sur un trône de pierre, la harpe d'or qui doit rallier son peuple, changer les destins et lui donner la victoire. Un serviteur apporte le coffre qui doit contenir l'instrument magique; Rosa l'ouvre et recule épouvantée; en vain veut-elle éloigner son père ; le malheureux arrive à tâtons jusqu'au coffre fatal qui contient non pas la harpe, mais le corps de sa plus jeune fille, Lilla Veneda, traîtreusement assassinée. Scène de désespoir aussi poignante que les adieux d'Œdipe à

(1) Les drames de Slovacki ont été traduits par M. V. Gastowtt.

ses enfants, scène qui atteint jusqu'au plus profond de la douleur humaine !

Dans *Mazeppa*, l'effet tragique plus complexe n'est pas moins puissant : le jeune Zbigniev, fils du Palatin, va quitter le château de son père ; il fait ses adieux à la seconde femme du Palatin, la pâle et mélancolique Amélie, pour qui le jeune homme brûle d'un amour ardent et inavoué. Son père survient ; un billet l'a prévenu qu'un homme devait pénétrer dans les appartements de sa femme ; il est donc étonné et à demi rassuré en voyant Amélie en conversation fort innocente avec son fils. Mais, dévoré de jalousie, il fait fouiller toute la chambre ; au moment où ses hommes d'armes vont pénétrer dans l'alcôve de la palatine, celle-ci indignée s'oppose à cette violation de ses intimes pudeurs. Mais voici que distinctement Zbigniev et son père ont entendu dans l'alcôve le bruit d'une présence humaine ; en effet un homme est là, sans qu'Amélie ait pu le soupçonner : pour implorer son intervention auprès du Palatin, le jeune page Mazeppa, coupable d'une peccadille s'est introduit en secret chez la jeune femme ; en la voyant entrer dans sa chambre en compagnie de Zbigniev, il a craint de se montrer indiscret et s'est réfugié derrière les rideaux de l'alcôve ; maintenant c'est Amélie qui supplie qu'on ouvre les rideaux afin de se justifier, et c'est Zbigniev qui se place devant l'alcôve, menaçant de son arme les sbires de son père. Sur les blessures du Christ et sur l'âme de sa mère, Amélie jure qu'elle est innocente. Alors, la rage au cœur, le Palatin renonce à pénétrer dans la mystérieuse alcôve, mais il fait venir des maçons et leur ordonne de la murer. Tandis que s'exécute l'ordre barbare, on imagine quelle angoisse étreint et les personnages et les spectateurs. Le pauvre petit page, coupable d'une simple légèreté, se voit menacer de mourir étouffé dans une lente agonie ; le Palatin est outré de la résistance de son fils, exaspéré par les protestations et les serments de sa femme qu'il croit malgré tout coupable, furieux de se sentir à la fois cruel et ridicule ; Amélie, outragée et désespérée, sûre de son innocence, se désole de perdre à la fois la confiance de son mari et l'estime de Zbigniev qu'elle adore, elle aussi, sans avoir jamais révélé son secret ; enfin Zbigniev, le plus malheureux de tous, persuadé qu'il a causé la mort d'un homme pour sauver la réputation d'une femme

indigne et parjure, endure la plus horrible des souffrances, celle de voir souiller son plus cher idéal.

Les deux derniers actes dénoueront, avec une constante progression dans l'horreur, cette situation angoissante qui forme le point culminant du drame. On voit quels puissants et complexes effets psychologiques y sont obtenus par un malentendu vraisemblable et simple, sans vains raffinements d'imbroglio, sans ficelles mélodramatiques.

Il ne serait sans doute pas malaisé d'adapter à la scène française le drame de *Mazeppa* ; l'action très ramassée s'y concentre sur un petit nombre de personnages, dont les sentiments et les intérêts se trouvent directement en accord et en conflit. La besogne serait plus difficile pour *Lilla Veneda* et pour *Balladyna*, où la multiplicité des rôles et l'enchevêtrement des intrigues, les incessants changements de lieu, présentent un ensemble très complexe et parfois confus. Elles renferment pourtant assez de beautés pour qu'on puisse vivement souhaiter faire connaître à notre public ces deux puissantes œuvres. *Balladyna* surtout, dont le dernier acte est d'une rare puissance. L'héroïne de Slovacki est un monstre d'ambition, sorte de lady Macbeth livrée à elle-même et travaillant pour son propre compte. Au prix d'une série de crimes inouïs, elle a enfin atteint l'objet de ses désirs, le pouvoir suprême, et ce sont les cadavres de ses proches qui ont servi de marches au trône qu'elle a conquis. Elle a successivement assassiné sa sœur, trahi son mari, empoisonné son amant et chassé de son palais sa malheureuse mère qui, errant dans la campagne par un orage affreux, a été aveuglée par la foudre. Dès qu'elle est proclamée reine, le premier devoir qui s'impose à Balladyna est de rendre la justice et les premiers plaignants qui se présentent sont précisément les témoins de ses crimes qui en ont vu les résultats sans en connaître l'auteur ; c'est aussi sa mère que sa cécité empêche de la reconnaître et qui refuse de dévoiler le nom de sa fille, malgré la torture à laquelle celle-ci la condamne pour se conformer à la loi du pays. Ainsi, quatre fois Balladyna se voit forcée de condamner ses propres forfaits sans que nul sache qu'elle est la coupable et, lorsque après le déchirant interrogatoire de sa mère, le chancelier lui demande : « Que mérite la fille de cette femme? » elle l'invite à prononcer lui-même. « Que le feu du ciel l'écra-

se », s'écrie-t-il ; à ce moment un éclair sillonne la nue, et la reine tombe foudroyée sur son trône. Il n'y a guère dans tout le théâtre européen de dénouement où s'affirme plus puissamment l'épouvantable progression de la fatalité vengeresse.

Les pièces de Norwid, si elles étaient connues en France, réserveraient peut-être d'aussi intéressantes surprises, mais à peine sont-elles à l'heure actuelle admises par l'ensemble de la critique polonaise, et elles n'ont eu nulle emprise sur le grand public. Il n'en est pas de même des drames de Wyspianski, très populaires là-bas et dont nous aurions applaudi plusieurs à Paris même et en français (les *Juges* et la *Varsovienne* ont été joués en polonais au Gymnase en 1913), si la guerre n'était venue interrompre les excellentes tentatives artistiques du Vieux Colombier. Tout, assurément, dans l'œuvre de Wyspianski n'est pas également accessible à des spectateurs français. Une œuvre aussi singulière que la *Délivrance*, qui n'a d'ailleurs remporté à Cracovie qu'un succès d'estime, ne sera sans doute jugée chez nous qu'à la lecture. A plus forte raison en doit-on dire autant d'*Akropolis ;* il est d'autres drames que l'intérêt national domine trop exclusivement pour qu'ils ne perdent pas beaucoup de leur valeur devant un public étranger. Mais il n'en est pas, même parmi les plus déconcertants, les plus imprégnés de la couleur nationale, qui n'aient de quoi intéresser, malgré tout, un Français de culture suffisante et d'esthétique un peu libre. C'est que Wyspianski, avec ses dons de peintre, d'architecte et de musicien n'a jamais rien écrit de livresque ; tout chez lui est scénique, tout se développe suivant un rythme psychologique, plastique et musical à la fois, qui fait de son œuvre un ensemble infiniment riche et souple, au moins aussi foncièrement théâtral que le drame grec et l'opéra wagnérien.

Une des premières pièces que notre public connaîtra de lui sera sans doute ce rapide et saisissant drame des *Juges*, d'une brièveté presque unique dans son théâtre et pourtant d'une si merveilleuse richesse esthétique. L'argument en est fort simple et même banal : dans un village polonais, l'ancien aubergiste catholique a été ruiné et dépossédé par l'usurier juif Samuel qui a pris sa place, tandis que lui mendie sur les chemins ; sa fille Jewdocha, servante dans la maison dont son père était propriétaire, est devenue la maîtresse de Nathan, le fils de

Samuel ; elle a tué son enfant, de complicité avec son amant ; elle sait à quels trafics inavouables il se livre ; elle doit disparaître ; au cours d'une querelle avec un soldat permissionnaire, Nathan réussit à diriger sur la malheureuse le pistolet de son adversaire. On ouvre une enquête : la stupidité des fonctionnaires locaux et le respect qu'inspire la fortune du vieux Samuel entraîneraient une erreur judiciaire, si, dans un élan mystique, le jeune Joas, second fils de Samuel, ne dénonçait son père et son frère ; puis l'enfant tombe inanimé et le père se livre à une explosion de douleur, où passe un véritable souffle biblique ; et pendant ce temps le vieux mendiant se traîne jusqu'au bouge où Jewdocha agonisante reçoit l'extrême-onction.

L'action est rapide comme un scénario de drame, rapide au point qu'on en a pu tirer un film cinématographique avec le plus grand succès. Et pourtant il y a là tout autre chose que dans une quelconque *Cavalleria Rusticana* : il y a d'abord une peinture très réaliste et très précise des mœurs villageoises dans les pays où se coudoient juifs et catholiques polonais ; il y a une opposition psychologique du plus haut intérêt entre le juif mercantile, capable des plus honteuses machinations, et le juif mystique, digne héritier des prophètes de l'Ancien Testament ; il y a une conception philosophique de la justice immanente, anonyme et indiscernable (car, qui sont au juste ces *juges* que désigne le titre ?) mais implacable et impossible à éviter ; enfin tout cela s'exprime dans une langue à la fois précise et lyrique, populaire et artistique, qui varie avec chaque personnage, comme les mètres et les rythmes, et qui donne à l'œuvre une valeur bien supérieure à tels drames violents, dont le réalisme brutal constitue tout le mérite.

On voit sans peine combien tous les chefs-d'œuvre du théâtre polonais diffèrent de nos ouvrages dramatiques. Je n'espère pas en avoir donné ici une notion complète, ni même strictement suffisante ; je voudrais seulement avoir inspiré le désir de mieux connaître ce que j'ai si imparfaitement décrit. Pour des raisons multiples, souvent plus extérieures que profondes et plus commerciales qu'esthétiques, le théâtre français traverse en ce moment une crise difficile ; on reproche à nos pièces bien faites d'être vides, à nos pièces originales d'être d'un pessimisme morbide et désenchanté, à celles qui se récla-

ment d'une haute inspiration morale, de se montrer dépourvues de toute valeur artistique ; et ces reproches sont trop généralement justifiés ; entre le vaudeville ou le mélo à ficelles, le drame moderne à scandale et la berquinade conservatrice ou patriotique, on voudrait voir plus souvent apparaître une œuvre forte où il y eût à la fois du sens dramatique, de la pensée et de l'art. Quelle que soit notre répugnance à recevoir de salutaires leçons de l'étranger, répugnance qui n'a d'égale que notre empressement à en adopter par snobisme les modes superficielles, nous devons reconnaître que le théâtre polonais nous offre un certain nombre de fort belles œuvres qui sont du théâtre sans n'être que du théâtre; des œuvres telles que notre XIXe siècle en a bien peu produit. Je sais bien qu'un certain protectionnisme littéraire, qui se croit patriotique, prétend que le génie français s'est corrompu à connaître Shakespeare, Mozart, Wagner et Tolstoï. Aux partisans de cette doctrine, je n'essaierai point de recommander Mickiewicz et Wyspianski ; mais à ceux qui considèrent que l'esprit français s'est toujours enrichi et ennobli en s'imprégnant des œuvres étrangères qu'il excelle à interpréter, à ordonner et à clarifier, je signalerai comme éminemment opportune la vulgarisation du théâtre polonais : il nous offre une production nationale, populaire et idéaliste si différente de la nôtre qu'elle ne peut que l'élargir et la vivifier.

Enfin, à l'heure où la Pologne aspire à se reconstituer en un Etat unifié et indépendant, où nos sympathies et nos intérêts l'y poussent ardemment, où la révolution russe vient d'arracher le bâillon qui naguère pressait sur nos lèvres dès qu'elles articulaient le mot Pologne, comment ne pas souhaiter connaître mieux l'âme de ce peuple, le plus voisin de nos aspirations et de nos habitudes intellectuelles parmi toutes les nations slaves? Cette âme, son théâtre nous en offre une pure et vivante image, comme en un miroir de matière précieuse, artistement ouvragé. Notre amour profond de la Beauté, notre sens inné de l'Harmonie, notre curiosité insatiable de tout ce qui touche à la scène, ne rendent-ils pas particulièrement aisé et désirable ce mode de rapprochement entre la France généreuse de toujours et la nation-martyre d'hier, la nation-sœur de demain ?

FÉLIX GAIFFE.

LE CHANT DE MIDI

FÊTE POUR LA COMMÉMORATION DES MORTS.

—

Convertite luctum nostrum in gaudium, ut viventes laudemus nomina vestra.

1er CHŒUR.

Femmes. *L'année adolescente est nue,*
Et gravement elle contemple
La pente amoureuse où se mêle
Au soleil une ombre nouvelle.
La joie originelle monte
En sève du cœur de la terre,
Et en espoir du cœur des hommes.

Jeunes filles. *O pur frémissement de Mai,*
Renouveau après le grand deuil,
Salut de nos voix les plus fraîches!

Hommes. *Le deuil est lourd. L'amour est fort.*

2e CHŒUR.

Femmes. *Mais la douleur n'est pas guérie.*
La douleur pèse plus à l'âme
Que la terre mouillée au soc de la charrue.

1re femme. *Celui que j'aimais n'est pas revenu.*

2e femme. *Celui que j'aimais est resté là-bas.*

3e femme. *Celui que j'aimais, où est son baiser?*

Ensemble. *Nous n'avons plus d'eux que leur nom*
Qui fait pleurer.

1re femme. *Tressaillement du cœur blessé!*

2e femme. *Plaie éternelle!*

3e femme. *Abîme rouge,*
Où dure l'écho de leurs cris!

Ensemble. *La douleur qui de nous jaillit*
Nous épouvante.

1er CHŒUR.

Le deuil est lourd. L'amour est fort.
La flamme sort de la fumée.
La douleur se purifiera.
Pleurez, pleurez, l'amour est fort.
Il convient de chanter les Morts
Dans le temps où les jours s'allongent,
Où le blé grandit, où l'année
S'étale à nos pieds comme un champ.
Associons les Morts au triomphe de Mai,
A la moisson future, à la paix de Midi.

2e CHŒUR.

1re femme. *Il est encor mêlé à moi.*
2e femme. *Le vide qu'il laissa semble l'attendre encore.*
3e femme. *Et je retrouve son sourire*
Sur les lèvres de mon enfant.
Ensemble. *Jamais!... Horreur de ce « Jamais! »*
Porte close sur notre vie,
Sur demain comme sur hier!
Notre douleur seule est présente.
1re femme. *Où sont leurs corps?*
2e femme. *Leurs corps meurtris?*
3e femme. *Leurs corps percés, déchiquetés?*
Ensemble. *Où sont leurs corps qu'on a ensevelis sans larmes,*
Ou qui sont restés sur le sol,
Comme des choses!

L'Enfant sans père ni mère. *Il y avait un petit oiseau dans la cage,*
Et il sautait,
Et quand Maman mettait la cage à la fenêtre,
L'oiseau chantait.
Lorsque Papa rentrait le soir de son travail,
Il embrassait d'abord Maman,
Puis il lui demandait si j'avais été sage.
Il me donnait toujours un sou,
Quand j'allais chercher son tabac.
La cuisine était bien lavée.
L'oiseau avait la gorge rouge.
Et tante Emma venait souvent chez nous.

1er CHŒUR.

Bienheureux celui qui rentre le soir,
Sa tâche accomplie.
Avant que la porte ne soit ouverte,
Il se réjouit.
La lampe l'éclaire, mais c'est en lui
Qu'il fait vraiment clair.
Dès son premier regard à la fenêtre,
Toute sa peine est abolie.

Ici entre la Mère Douloureuse.

La Mère Douloureuse. *On me les a pris. On les a tués,*
Mes trois fils à moi, mes petits!

1er CHŒUR.

Toute chose passe : il n'y a point de résurrection.

La Mère Douloureuse. *On me les a pris!*

1er CHŒUR.

Pour le cœur en deuil, il n'y a point de consolation.

La Mère Douloureuse. *On les a tués!*

1er CHŒUR.

Toute rose se fane, mais la Rose garde sa forme.

La Mère Douloureuse. *On les a tués!*

1er CHŒUR.

Toute âme périt, mais l'âme se perpétue,
Et rien n'est oublié, puisque rien n'est perdu.

La Mère Douloureuse. *Trois! j'avais trois fils! Ce n'est pas possible!*
Mes yeux, je ne peux plus m'en servir pour pleurer.
Mes mains, je ne veux plus m'en servir pour prier.
Voyez mes yeux qui ne voient plus,
Voyez mes mains abandonnées.
La vie... la vie, ah! qu'elle est vieille!

1er CHŒUR.

Toute âme périt, mais l'âme demeure.

La Mère Douloureuse. *Le premier s'appelait Marcel.*
Quand j'ai appris qu'il n'était plus,

J'ai courbé la tête et j'ai dit :
« Il me reste encor les deux autres. »
Le second s'appelait André,
Et lorsque j'ai appris sa mort,
J'ai courbé la tête plus bas,
Mais il m'en restait un encore.
Le dernier s'appelait Henri.
Je sens encore sa main rose,
Sur mon sein quand il me tétait,
Et son œil riait de côté.
Celui-là, on l'a pris aussi.
Ayez pitié, mon corps défaille
Sur la croix de ce vain amour
Comme une branche sous les fruits.
Il fallait tuer avec eux
Ma mémoire et leur souvenir.
Je suis la bête et la femelle,
Et je voudrais manger la terre !

1er CHŒUR.

Hommes. *Toute âme périt, mais l'âme demeure.*
Toute douleur qui vient de l'amour y retourne.

Femmes. *Amour humain,*
Beauté du monde,
Force suprême,
Nous te prions.

Hommes. *L'amour souffre, l'amour résiste,*
L'amour survit, rien n'en triomphe.
Ainsi dans les champs dévastés,
Sur la terre nue et blessée,
Parmi les pierres des ruines,
Les pas de la mort se heurtaient
Au défi de l'herbe invincible.

2e CHŒUR.

Les 3 femmes. *O toi que j'ai perdu, je t'aime.*
L'arc de mes bras te tient encore.
Tu vis toujours sous ma paupière.

La Mère Douloureuse. *Je les vois jouer devant moi,*
Et je garde les yeux fermés,
Pour ne pas cesser de les voir.

3e CHŒUR.

Douleur, continue à aimer!

Les enfants. *Que l'aubépine,*
Grâce des haies,
Que le muguet
De ce printemps,
Dans nos mains blanches
Soit notre offrande
A tous les Morts
Que nous aimons.

Le Récitant. *Et que pas un d'eux ne soit oublié!*
Que chacun d'eux ait parmi nous sa place!
Que tous aient l'amour de chacun de nous,
Surtout ceux d'entre eux que n'aimait personne!

LE CHŒUR.

La douleur sort de sa fumée,
Et devient la flamme d'un chant
Qui s'élève et se purifie
Dans le calme ardent de Midi.
Morts, notre foi vers vous s'élance!

Tous. *Pour vos innombrables souffrances,*
Morts chéris, nous vous bénissons.

Le Récitant. *Le poids des armes et du sac gonflait leurs doigts,*
Gonflait leur cou, gonflait les veines de leurs tempes.
La fatigue noyait leur âme,
Pour en chasser toute pensée.

Tous. *Pour vos peines, pour vos tourments,*
Morts chéris, nous vous vénérons.

Ici la Mère Douloureuse prend l'Enfant dans ses bras et commence à le bercer.

La Mère Douloureuse. *Viens, mon enfant, ne pleure plus.*
Viens dans mes bras las d'être vides,
Dans ces pauvres bras maternels
Qui n'ont pas oublié la forme
De ceux qu'ils berçaient autrefois.

Le Récitant. *Ils étaient les passants qui n'ont pas de demeure,*
Ils étaient les passants que nul hôte n'accueille,
Et qui s'asseyent pour manger
Sur les marches des portes closes.

Tous. *Nous vous bénissons tous, ô Morts,*
Qui ne pouvez plus pardonner.

La Mère Douloureuse. *...L'oiseau chantait dans la cour,*
L'oiseau à la gorge rouge.
A la fenêtre il chantait,
Et l'été lui répondait...

Le Récitant. *Ils avaient contre eux la nature entière,*
Le feu, la terre, l'eau et la nuit et les cieux.
Et la clarté du jour, et l'air qu'ils respiraient,
Et la lumière de la lune.

Tous. *Pour votre lent et long supplice,*
O Morts, nous vous glorifions.

La Mère Douloureuse. *... Qu'avez-vous, belle poupée,*
Qu'avez-vous à tant pleurer ?
L'oiseau, je ne l'entends plus;
Mon enfant, je l'ai perdu...

Le Récitant. *La terre les vêtait, se collait à leur chair,*
Se mêlait à leur pain, pénétrait dans leur bouche.
Leur langue goûtait au tombeau devant la mort
Qui les guettait sous chaque pierre.

Tous. *Pour vos souffrances inconnues,*
Morts chéris, nous vous bénissons.

La Mère Douloureuse. *... Bien loin d'ici dans vos bras,*
Bon sommeil, emportez-la.
Et le sommeil est entré
Sur la pointe de ses pieds...

Le Récitant. *Ils étaient en proie aux saisons, comme les arbres,*
Ils étaient sous le bruit et les coups de la mort
Comme le linge sous le battoir des laveuses.
Ils supportaient le poids du mal universel
Et de l'injustice des hommes.

Tous. *Pour votre misère infinie,*
O Morts, nous vous glorifions.

Ici la Mère Douloureuse s'arrête de chanter et regarde fixement devant elle.

Le Récitant. *La mort pour les tuer prenait toutes les formes.*
Il y avait la mort qui perce ou qui écrase,
Celle qui tranche, et qui découpe et qui taillade,
Celle qui hache, ou qui étouffe, ou qui assomme;

Celle qui brûle; celle qui noie ou enlise.
Il y avait la mort qui trompe en souriant,
Celle qui se fait douce et semble caresser,
Et celle qui est si rapide,
Que la voix dure encore après le corps tombé.

Tous. *Pour vos blessures et vos plaies,*
O Morts, nous vous glorifions.

Le Récitant. *O sang humain, comme tu as coulé!*
Ce n'était plus le sang d'un Juste,
Recueilli dans le Saint Calice,
Mais un flot ininterrompu,
Un flot plus abondant que celui des vendanges.
Sang humain! Millions et millions de gouttes
Pures et claires comme le grain de la groseille!
Sang des martyrs, sang des victimes,
Que l'humanité par toi se rachète
De ses erreurs et de son crime!

Tous. *Pour ce sang précieux et jeune,*
O Morts, nous vous glorifions.

Ensemble. *Pour vos derniers regards à l'heure de l'angoisse,*
Pour vos suprêmes pensées au moment de l'horrible passage;
Pour vos désirs inapaisés,
Pour vos suprêmes cris inentendus,
Pour vos suprêmes vœux inexaucés,
Pour vos derniers gestes inaperçus;
Pour l'élan dont vous vous raidissiez vers la vie,
Au moment où la mort serrait votre poitrine;
Pour les derniers mots, pour les derniers noms sortis de vos lèvres;
Pour vos derniers baisers, pour vos derniers sourires,
Quand vos doigts se crispaient sur des images chères;
Pour votre désespoir immense et pour vos larmes
A l'instant de la certitude,
Soyez aimés, soyez vénérés à jamais!

Le Récitant. *Foule des Morts dont nous gardons la place,*
Que notre amour vous fasse ici présente.
Hommes, prions en silence,
Pendant que la Mère
Bercera l'Enfant.

Ici tous les assistants se lèvent en silence, et l'on n'entend plus que la voix de la Mère Douloureuse qui reprend sa chanson.

La Mère Douloureuse.

...Et le sommeil est entré
Sur la pointe de ses pieds.

Ils ont vu tous les pays
De la terre au paradis.
Qu'avez-vous, belle poupée,
En dormant vous souriez?

L'oiseau, je l'entends chanter
Dans les feuilles de l'été.
L'heure sonne. Il est Midi,
Et mon enfant, le voici...

Ici la Mère Douloureuse se penche sur l'Enfant et le baise au front.

Le Récitant.

Midi rayonne sur la terre.
Midi s'épanouit en nous.
Pareille à la libre forêt,
L'humanité touffue étale en paix ses branches;
Et comme les printemps passés
Sont dans l'âme de ce printemps,
O Morts, en toute pureté,
Vous êtes parmi nous présents.
Toute âme périt,
Mais l'amour survit :
La Rose garde sa forme.

1er CHŒUR.

Que la tige verte
Et l'épi naissant
Consacrent votre présence!

2e CHŒUR.

Nous avons gémi,
Nous avons pleuré,
Nous avons désespéré :

1er CHŒUR.

Mais notre douleur
S'est changée en joie

Au chant de votre louange.

Le Récitant. *Midi plane au-dessus de nous*
Comme l'alouette des champs.
La joie humaine ressuscite,
La grave, la sereine joie,
Celle qui monte lentement comme l'aurore,
Et règne en souriant sur le cœur apaisé.
Heureux celui qui sut pleurer,
Car son visage se relève,
Et les mains qui cachaient les yeux
Se tendent vers l'amour qui a déjà tout dit.
Doux battement d'un cœur immense!
Lumière sainte! Le Monde aime.
Qu'à jamais l'amour
Luise sur les Morts,
Qu'il éclaire les Vivants!

1er CHŒUR.

Comme un soleil fixe
Et impérissable
Au-dessus de ce qui passe!

2e CHŒUR.

Nous avons douté,
Nous avons nié,
Notre cœur s'est abîmé :

1er CHŒUR.

Mais un autre amour
Plus fort et plus pur
A jailli de sa blessure.

Le Récitant. *On entend respirer les champs.*
Le sein de la terre frémit.
Le blé se gorge de lumière.
O pain des hommes et des siècles,
Pain de la joie et de la peine,
Pain d'or, nourriture et symbole
De l'humaine communion,
Chaque fois que nous te rompons,
N'oublions pas le sang versé,
Pensons à l'antique souffrance,
A la plainte répercutée
D'âge en âge et de plaine en plaine;

Pensons aux mains qui ont semé
A la place où les nôtres sèment ;
Pensons aux yeux qui ne voient plus
Et que jadis illumina
Le feu lointain de l'avenir ;
Que l'enfant qui rêve
Et le blé qui croît
Signifient l'ère nouvelle !

1er CHŒUR.

Et que notre main,
En rompant le pain,
A la fois donne et bénisse !

2e CHŒUR.

Vous qui n'êtes plus,
Prenez votre part
Dans nos cœurs inépuisables.

1er CHŒUR.

Qu'il en soit ainsi
Pour l'humanité
Dans tous les siècles des siècles !

Le Récitant.

Devant les Morts qui sont ici,
Regardez au fond de vous-mêmes.
Hommes, lavez-vous de la haine !
Que votre âme purifiée
Soit digne de leur sacrifice,
Que nulle mort n'ait été vaine,
Car du sang versé
Sortira la fleur
De la future justice.

1er CHŒUR.

Qu'à chacun de nous,
Pour l'amour de vous,
Toute faute soit remise !

2e CHŒUR.

Que tous nos regards
Brillent à la fois
De l'aveu et du pardon.

Ensemble.

Et puisque les Morts
Se sont immolés
A notre rédemption,

Echangeons ici
Le baiser sacré
Qui doit libérer le Monde!

Le Récitant. *A cette heure où l'Enfant dort duns des bras nouveaux,*
Où le sang refleurit en blé comme en justice,
Qu'au plus profond des cieux monte sans défaillir
La voix humaine exaltant le Chant de Midi.

Tous. *Ainsi soit-il!*

G. CHENNEVIÈRE.

L'ESPAGNE EN 1917

—

En 1898, l'Espagne perdit ses dernières colonies américaines. Jusque-là, l'armée et la marine avaient gardé quelque prestige, et la monarchie, quand elle se jugeait menacée, proclamait en danger le vieil héritage du pays et obtenait des partis les sacrifices nécessaires au salut de l'honneur national. Mais, après sa défaite, l'armée ne conserva la confiance ni l'estime populaires, et la monarchie ne disposa plus des anciennes défenses.

La vie politique de l'Espagne n'en fut pas moins troublée, mais l'agitation changea de caractère. Avant 1898, les soulèvements aboutissaient presque toujours à des pronunciamentos ; ils étaient dirigés, sinon provoqués, par des officiers supérieurs, et les seules coteries de la cour y prenaient une part active. Désormais, il n'en ira plus de même, les classes diverses de la nation vont prétendre au droit de parler et d'être entendues.

La paix entre l'Espagne et les Etats-Unis était signée au mois d'août 1898. Dès le mois de novembre, la chambre de Carthagène convoquait toutes les chambres de commerce espagnoles à une assemblée générale : il s'agissait, disait la convocation, d'indiquer aux législateurs et aux gouvernants d'où provenaient les malheurs du pays.

L'appel fut écouté, et l'on put connaître l'opinion de la moyenne bourgeoisie. Les chambres de commerce élaborèrent un plan de réorganisation nationale dont le gouvernement dut tenir compte.

Ce fut vers la même époque que se forma, en Catalogne, un parti régionaliste dont l'importance a grandi sans cesse. Sou-

vent il s'est heurté aux forces du passé ; il a commis des erreurs ; mais il a donné un utile exemple de constance et d'énergie à ceux qui luttent contre l'étroite centralisation et contre le pouvoir d'une aristocratie bornée.

La monarchie voulut défendre les vieilles institutions. Elle le fit parfois avec violence. En 1909, elle eut recours à un procédé qui rappelait un peu ses anciennes coutumes : elle entreprit la campagne du Maroc. Elle croyait la diversion habile. On n'a pas oublié sans doute les événements qui suivirent : pour la première fois il y eut, en Espagne, une insurrection populaire. La classe ouvrière se souleva ; dans plusieurs villes, et notamment à Barcelone, elle lutta, pendant quelques jours, contre la puissance royale, et, un instant, elle put espérer la vaincre. Ce furent les combats de la semaine tragique, et, ensuite, les condamnations de Montjuich. L'Europe s'émut; elle fut presque unanime à réprouver l'exécution de Ferrer, et l'autorité de la monarchie espagnole fut loin d'être accrue.

Les partis qui tendent vers la démocratie sentirent alors qu'ils devaient se rapprocher les uns des autres. Les républicains et les socialistes s'unirent. Du seul fait que s'était formée l'union républicaine-socialiste, les classes populaires furent réconfortées ; par contre, la cour s'inquiéta. Le ministre qui avait ordonné la répression en Catalogne, M. Maura, dut abandonner le pouvoir, et le roi consulta ouvertement des hommes qu'il avait toujours écartés jusque-là.

L'attitude nouvelle de la monarchie lui rallia quelques-uns des républicains. M. Melquiadès Alvarez, M. Luis Simarro, entre autres, pensèrent qu'on pouvait, sans la renverser, tenter des réformes démocratiques et résolurent de ne plus la combattre. Ils créèrent le parti réformiste. Mais les réformistes ne furent pas appelés au pouvoir, et les mesures ne furent point prises, qui auraient satisfait les démocrates.

Tel était l'état politique de l'Espagne quand la guerre commença.

§

La guerre a eu sur la politique intérieure de l'Espagne un effet violent. La crise est aiguë, et tous, aujourd'hui, montrent un zèle singulier à résoudre les vieilles difficultés.

Les partisans des Alliés et ceux de l'Allemagne ont engagé

une lutte opiniâtre les uns contre les autres. Tous ceux qui, par tradition ou par intérêt, croient à la nécessité des institutions anciennes, tous ceux qui confessent l'admiration de l'Église et de l'armée, tous ceux-là tiennent pour l'Allemagne : ils sentent que la paix allemande raffermirait leur puissance. Tous ceux au contraire qui souhaitent un heureux succès aux entreprises démocratiques, ou seulement libérales, tous ceux qui estiment que le premier devoir d'un peuple est de se gouverner lui-même, tous ceux au regard de qui les nations ont été trop souvent vouées à des œuvres stériles, tous ceux-là se déclarent amis des Alliés. Ils comprennent que la paix des Alliés, en assurant au monde un long repos, réduirait partout l'action des forces brutales, et permettrait aux opprimés de dire enfin leur pensée.

Mais il faut avouer que, malgré la grossièreté des moyens, l'Allemagne n'a pas été inhabile dans sa politique à l'égard de l'Espagne. Alors que les Alliés avaient, en tout, une discrétion qui touchait à la timidité, les Allemands ne perdaient pas une occasion de prouver leur grandeur et leur industrie. Avant la guerre, ils étaient déjà nombreux en Espagne ; ils le devinrent plus encore. C'est là que se réfugièrent les Allemands, membres du corps diplomatique, agents commerciaux, ou autres, qui durent quitter le Portugal ou les États de l'Amérique latine ayant rompu avec leur patrie. On a prétendu qu'ils étaient quatre-vingt mille environ, et chacun d'eux s'employa à servir, du mieux qu'il put, la propagande germanophile. Ils pénétrèrent partout, dans les banques, dans les boutiques, dans les usines. Ils pratiquèrent l'espionnage. L'Allemagne acheta des journaux, elle en fonda ; elle exploita la rancune des congrégations qui avaient quitté la France ; il n'est pas jusqu'aux déserteurs français qu'elle n'ait réussi, parfois, à utiliser. Ses partisans s'agitaient si bruyamment qu'ils donnaient le change sur leur quantité ; et l'on a cru assez longtemps qu'ils avaient la majorité en Espagne.

C'est à la chute du comte de Romanonès, au mois d'avril 1917, qu'on vit quels étaient en Espagne les vrais amis de l'Entente et ceux l'Allemagne, qu'on vit aussi de quelles forces disposaient les uns et les autres.

On sait à la suite de quels événements tomba le comte de Romanonès. Un navire espagnol, le *San Fulgencio*, avait été

torpillé par un sous-marin allemand. Le comte de Romanonès présenta à la signature du roi une note qu'il se proposait d'envoyer au gouvernement de l'Allemagne ; les termes en étaient vigoureux, et l'on risquait la rupture. Le roi refusa de signer la note, et le président du Conseil donna sa démission.

M. Garcia Prieto fut appelé au ministère. Le parti libéral se divisa. Les partisans de la neutralité suivirent M. Garcia Prieto, les amis de l'Entente restèrent fidèles au comte de Romanonès. Mais M. Garcia Prieto ne pouvait pas gouverner sans l'appui des germanophiles ; il était fatalement entraîné vers les concessions aux conservateurs ; et les conservateurs ne le défendaient qu'avec mollesse, car ils pensaient trouver, sans trop tarder, une occasion de saisir le pouvoir.

En même temps, le parti réformiste se détachait de la monarchie. MM. Melquiadès Alvarez et Luis Simarro lui en donnaient l'exemple. Les réformistes se rapprochèrent des républicains et des socialistes.

§

C'est alors qu'entrèrent en jeu les juntes militaires.

Les officiers sont très nombreux en Espagne. La seule arme de l'infanterie comprend deux cent vingt-cinq colonels, quatre cent soixante-huit lieutenants-colonels, mille douze commandants, deux mille deux cent-quatre-vingt-quatre capitaines, dix-neuf cent cinquante-deux lieutenants et sous-lieutenants, et, en outre, près de deux mille officiers de réserve. Depuis 1898, les officiers avaient tenté plusieurs fois de s'unir pour défendre leurs intérêts. Ils étaient mécontents. Ils se trouvaient mal payés, et, surtout, ils critiquaient les méthodes d'avancement: trop souvent, jugeaient-ils, c'était par faveur et par intrigue qu'on passait d'un grade à l'autre. Dans les casernes, dans les mess, circulaient parfois des pétitions pour le retrait de certaines mesures qu'on estimait vexatoires. En 1910, les protestations se firent violentes contre la répartition des récompenses qu'on distribua après la campagne marocaine. Les gouvernements qui se succédèrent en Espagne ne changèrent pourtant pas leur manière d'agir à l'égard des officiers. Le mécontentement grandissait tous les jours; les juntes s'organisaient, et elles se sentirent enfin assez fortes pour agir.

Le gouvernement de M. Garcia Prieto s'aperçut de l'impor-

tance qu'avaient prise les juntes militaires. Il voulut les combattre. Celle de Barcelone était la plus active de toutes : quelques-uns de ses membres furent emprisonnés. Leurs camarades résolurent de les défendre, et le gouvernement fut mis en demeure de les délivrer avant le 1er juin. Le 30 mai, le capitaine général de Barcelone était relevé de ses fonctions, et le général Marina, qui le remplaçait, recevait, dès son arrivée, le document que voici :

L'arme [de l'infanterie] tout entière a décidé d'exposer respectueusement, et pour la dernière fois, son désir de garder la discipline, à condition d'obtenir la réhabilitation immédiate des militaires détenus, la réintégration dans leurs grades de ceux qui ont été cassés, la garantie qu'il n'y aura pas de représailles, que désormais elle sera traitée, dans la mesure du possible, avec plus d'intérêt et de sympathie, enfin la reconnaissance officieuse de son union et comité de défense. Nous donnerons en échange notre parole d'honneur que ladite union ne sera jamais une source d'indiscipline, que nous ne manquerons jamais de respect aux pouvoirs constitués par la volonté de la nation, et que nous aspirons seulement à obtenir, pour l'armée et la patrie, les avantages que réclame son règlement.

L'armée attend, dans toutes les casernes, dans toutes les garnisons de l'Espagne, la réponse à sa requête ; elle devra parvenir dans un délai de douze heures, pour sa tranquillité d'abord, et aussi parce qu'il faut éviter la prolongation d'une situation équivoque, qui dure depuis sept jours, sans que notre douceur et notre soumission aient causé le moindre scandale dans le pays.

Une circulaire, datée du 1er juin, a été publiée, plus tard, par certains journaux. Elle indique ce qu'auraient fait, sans doute, les officiers de Barcelone, s'ils n'avaient pas obtenu satisfaction. La junte se serait emparée de la capitainerie générale et du gouvernement militaire. Elle aurait offert les fonctions de capitaine général et de gouverneur militaire aux deux généraux les plus anciens en grade, et, s'ils les avaient refusées, aux autres généraux, par ordre d'ancienneté ; au refus de tous les généraux, les fonctions auraient été offertes aux colonels, par ordre d'ancienneté aussi. Ceux qui les auraient acceptées auraient prêté serment de fidélité à la patrie, à la junte et à la monarchie. La garnison aurait vécu comme à l'ordinaire, elle n'aurait toléré dans l'affaire la participation que de soldats, et elle aurait gardé la plus stricte discipline. Si le gouvernement avait attaqué Barcelone ou

toute autre ville, on aurait coupé les voies ferrées, on aurait occupé les positions jugées bonnes pour le combat. Et la circulaire se terminait ainsi :

On tâchera de conserver des relations d'harmonie entre les autorités civiles et militaires.

L'urgence de l'affaire ne permettant pas d'entrer dans les détails, il est laissé à l'intelligence et à l'enthousiasme des comités le soin de suspendre les garanties constitutionnelles, de fermer certains lieux de réunion où pourraient naître des conflits, etc.

Toutes ces mesures seront prises avec l'assentiment de l'autorité civile. Si cette autorité abandonne son poste, elle sera remplacée par le secrétaire du comité.

Tout les centres industriels et tous les bureaux continueront à fonctionner pour que la vie sociale ne soit pas paralysée, et les employés continueront leurs fonctions, afin d'éviter des bouleversements dans l'industrie.

Ce curieux document montre où tendaient les juntes militaires. Le général Marina ne leur résista pas. Il mit en liberté les militaires qu'on avait arrêtés. Mais, le 9 juin, M. Garcia Prieto donnait sa démission, et, le lendemain, un conservateur, M. Dato, était chargé de constituer le ministère.

§

Ces événements émurent le pays. Après les officiers, les sous-officiers et les soldats songèrent à fonder des comités qui défendissent leurs intérêts. Les fonctionnaires civils, à leur tour, voulurent imiter les militaires. Et enfin, comme le gouvernement s'obstinait à ne pas convoquer les Chambres, les parlementaires se réunirent à Barcelone. M. Dato fit l'impossible pour les en empêcher; il n'y réussit pas.

Il y avait, à l'assemblée de Barcelone, des hommes de tous les partis; pourtant les démocrates, les libéraux et les régionalistes y dominaient. Aussi l'assemblée proclama-t-elle que le peuple était le vrai souverain, et elle réclama des élections générales : l'Assemblée élue serait chargée de reviser la constitution.

Cependant les ouvriers s'agitaient. Il ne semble pas que le gouvernement de M. Dato ait cherché des moyens d'empêcher leur soulèvement; peut-être même a-t-il été heureux que les événements se précipitassent, et a-t-il laissé faire des agents provocateurs : plus tôt agiraient les ouvriers, moins leur orga-

nisation serait forte, moins on aurait de peine à les contenir.

Dès le commencement du mois d'août, les ouvriers de certaines professions s'étaient mis en grève. Le 12 août, le comité national de l'Union générale des travailleurs envoyait un manifeste aux divers groupes.

Le peuple, y lisait-on, le prolétariat espagnol ont assisté en silence, durant ces derniers mois, à un spectacle honteux ; ils ont vu l'incompétence se joindre à la vantardise répugnante et au cynique mépris de la vie et des droits du peuple, et les mensonges les plus dégradants devenir impudemment la suprême ressource du gouvernement.....

Près d'un demi-siècle de corruption a amené les institutions politiques de l'Espagne à un degré de pourriture tel que l'armée elle-même proteste contre l'injustice et contre l'arbitraire et se juge lésée et trompée par ces mêmes pouvoirs qui lui ont prodigué tant de flatteries mensongères, quand il s'agissait seulement de l'utiliser comme instrument d'oppression et de tyrannie. Et si les pouvoirs publics ont agi ainsi à l'égard des classes sociales où ils ont toujours été chercher le plus ferme soutien de leur existence et de leur domination, que ne doivent-ils pas avoir fait à l'égard du peuple sans armes et sans défense, soumis à un régime constitutionnel fictif, à un régime économique de misère et de gaspillage ?.....

Le prolétariat espagnol est décidé à ne pas assister passivement, une minute de plus, à cet intolérable état de choses.

La grève des cheminots, provoquée dernièrement par ce gouvernement de conseillers de puissantes compagnies, est une preuve de plus des conditions intolérables de la vie en ce moment.

Un conflit est provoqué par le renvoi de quelques travailleurs ; le gouvernement offre sa médiation, et le directeur de la compagnie consent à entrer en pourparlers avec le personnel, mais à condition qu'il ne soit pas question de ce qui a été précisément le sujet du conflit. Ces procédés honteux que le langage de la décadence nationale décore du nom d'habiletés, le prolétariat espagnol les repousse une fois pour toutes au nom de la moralité et de l'honneur national.

Les cheminots espagnols ne sont pas seuls dans la lutte. Ils sont suivis par tout le prolétariat organisé, en grève à partir du 13. Et cette grande mobilisation du prolétariat ne cessera pas avant que soient obtenues les garanties suffisantes d'un commencement de changement de régime, nécessaire pour sauver la dignité, l'honneur et la vie du pays.

Nous demandons la constitution d'un gouvernement provisoire qui assume le pouvoir exécutif et royal, et qui, après avoir fait au préalable les modifications indispensables dans une législation viciée, prépare des élections sincères, afin d'avoir une assemblée consti-

tuante qui aborde en pleine liberté les problèmes fondamentaux de la constitution politique du pays. Tant qu'on n'aura pas atteint ce but, l'organisation ouvrière espagnole est absolument décidée à continuer la grève.

Citoyens, nous ne sommes pas des instruments de désordre, comme le disent avec une impudeur constante les gouvernants que nous supportons; nous acceptons une mission de sacrifice pour le bien de tous, pour le salut du peuple espagnol, et nous sollicitons votre concours. Vive l'Espagne!

C'était la grève générale. Elle échoua, et le gouvernement ordonna une répression d'une extrême violence. Les garanties constitutionnelles furent suspendues. Les quatre signataires du manifeste, Francisco Largo Caballero, Daniel Anguiano, Juliano Besteiro et Andrès Saborit, furent condamnés à la détention perpétuelle. A Madrid, on tira sur la foule avec des mitrailleuses; des passants inoffensifs, qui regardaient les grévistes, des enfants même, furent arrêtés. Les prisons ne pouvaient contenir tous ceux qu'on y amenait. Dans les Asturies, encore, des actes terribles furent commis.

Le traitement qu'on infligea au député socialiste Marcelino Domingo montre jusqu'où alla l'audace arbitraire de ceux qui prétendaient défendre l'ordre.

Le 16 août, M. Marcelino Domingo était arrêté à Barcelone, et, au mépris de la loi, conduit en prison. Les gendarmes avaient pris plaisir à l'injurier grossièrement, et ils l'avaient traité avec la dernière brutalité. Quand il arriva à la prison, des officiers accoururent pour l'insulter et le frapper. Un capitaine lui fit subir un interrogatoire insolent et le menaça d'une exécution sommaire. Pour le soustraire à un jugement trop rapide, le capitaine général Marina dut le faire transporter à bord d'un croiseur, en rade de Barcelone : le général Marina s'était rendu compte, semble-t-il, que les officiers ne reculeraient devant aucun excès, et il avait compris que l'exécution de M. Marcelino Domingo serait une iniquité grave et une lourde faute. Plus tard, on obtint, mais à grand'peine, que la loi fût enfin respectée : les règles prescrites pour la mise en accusation des députés furent observées, et l'affaire fut déférée, non pas à un conseil de guerre, mais au tribunal suprême.

Ceux, d'ailleurs, qui poursuivaient avec tant de furie la

répression de la grève ne cachaient pas la sympathie qu'ils éprouvaient pour l'Allemagne. La grève avait été provoquée, affirmaient-ils, par des agents de la France et de l'Angleterre: la France et l'Angleterre, en effet, voulaient entraîner l'Espagne dans la guerre. La censure militaire, pendant plusieurs semaines, fut toute puissante; elle supprimait, dans les journaux, les informations qui eussent été désagréables aux Allemands et les nouvelles qui eussent permis de contester leur suprématie.

§

Par sa dureté, à quoi, en somme, avait réussi le gouvernement conservateur de M. Dato? Il pensait détruire le ferment révolutionnaire, il pensait s'attacher les militaires. De cela, rien ne fut. La classe ouvrière alla au dernier point de l'exaspération, les partis démocratiques virent que leur union devait être plus étroite que jamais, et les militaires s'aperçurent qu'ils suivaient une voie dangereuse : les juntes ont dit que l'armée n'était pas responsable des événements, et elles ont accusé le gouvernement de l'avoir dupée en la mêlant à des manœuvres politiques. M. Dato n'avait réussi qu'à affaiblir encore la monarchie.

Il put s'en convaincre dès qu'eurent été rétablies les garanties constitutionnelles. Il se trouva en face d'adversaires si nombreux et si forts qu'il renonça à les combattre. Il quitta le pouvoir.

La crise fut longue. Tandis que le roi consultait des hommes politiques qui tentaient en vain de la résoudre, l'assemblée des parlementaires tint, le 30 octobre, une nouvelle séance, et, cette fois, à Madrid.

Là, furent prononcés d'importants discours. M. Cambo, au nom des régionalistes, M. Castrovido, au nom des socialistes, M. Lerroux, au nom des républicains, adhérèrent aux motions qu'avait votées l'assemblée de Barcelone. Mais, de tous les orateurs, celui qui exprima le plus vigoureusement la pensée générale fut M. Melquiadès Alvarez.

En Espagne, dit-il, tout le monde demande la chute du régime oligarchique qui nous domine. Aujourd'hui, on compte pour gouverner sur la confiance de la couronne, mais non sur celle du pays. Le régime en vigueur a employé tous les moyens, de la menace à la corruption ; il a faussé les élections, la justice, la vie entière du pays...

Le régime oligarchique est mort, sans doute, dans la crise politique que nous traversons. Mais il voudra revivre, et les parlementaires, pour le combattre, ont le devoir de persévérer dans leur union...

L'Espagne a vu que la guerre était une lutte entre des peuples qui ont besoin d'autres facteurs que la force militaire; elle a vu qu'on ne pouvait se passer d'un patriotisme sincère, et ensuite, faisant un retour sur elle-même, elle s'est aperçue qu'elle n'avait ni culture, ni armée, ni richesse, que les appétits des oligarchies avaient affaibli chez elle la vie nationale et que l'État est le patrimoine de quelques-uns...

Les militaires ont commis deux erreurs. La première, c'est de n'avoir pas compris que la grève d'août était la conséquence des agissements des juntes et répondait au besoin de rénovation du pays. Au fond de cette grève palpitait l'espoir d'un changement politique et d'une rénovation, mais l'armée s'est trompée, et, aidée par la presse réactionnaire, elle a cru y voir un mouvement anarchiste et a mitraillé le peuple.

Je déclare qu'on ne peut accepter ce que veulent les juntes sans qu'elles prennent une part active au gouvernement de l'État. Eh bien, cela est un acte d'indiscipline. Les juntes se trouvent en présence de ce dilemme : se soumettre ou renverser les oligarchies existantes. Une fois la chose faite, l'armée devra obéir, ce qui est sa plus noble mission...

Nous sommes encore trop près de la grève pour qu'on en comprenne l'importance capitale... Les grévistes ont fait preuve de patriotisme et de bon sens, deux choses qui ont absolument fait défaut au gouvernement. Ils ont donné la preuve tangible qu'ils étaient la force idéale avec laquelle il faudra compter demain. Nous autres, les réformistes, nous sommes avec eux.

On nous convie à faire partie d'un gouvernement qui n'est pas encore formé... La minorité réformiste ne fera jamais partie d'aucun gouvernement qui n'ait point pour but immédiat les conclusions de cette assemblée. Mais cela ne suffit pas. Nous avons fait un pacte avec les gauches, et il faudrait que les éléments de gauche fussent représentés dans ce gouvernement, ou qu'ils m'accordassent leur confiance pour réaliser le programme précis de leurs revendications.

Je proclamerai toujours bien haut l'efficacité de la souveraineté populaire.

L'Assemblée influa sur la solution de la crise. Le roi avait appelé d'abord un conservateur, M. Sanchez Toca, puis M. Garcia Prieto. Ni l'un ni l'autre n'avait réussi à former un ministère. Le roi alors avait mandé M. Maura. M. Maura eût été heureux, sans doute, de reprendre le pouvoir ; naguère, il

était sorti de l'ombre où il vivait depuis quelques années; dans une réunion publique, il avait prononcé un long discours, où il avouait bien haut sa sympathie pour l'Allemagne. Mais, au seul soupçon que l'exécuteur de Ferrer pût encore gouverner, le peuple s'indigna; des manifestations hostiles eurent lieu dans plusieurs villes, et M. Maura dut décliner l'offre qui lui était faite. Le roi rappela M. Garcia Prieto, qui réussit enfin à constituer un ministère.

M. Garcia Prieto a voulu montrer qu'il jugeait sérieux les avertissements des parlementaires. Il y a, parmi ses collaborateurs, des libéraux et des régionalistes catalans : M. Cambo a un portefeuille. Le ministre de l'intérieur est un magistrat qui n'est ni député ni sénateur, et qui a toujours vécu loin des luttes politiques; le ministre de la guerre n'est pas un militaire. Mais M. Garcia Prieto n'a pas écarté les conservateurs extrêmes; il a donné le portefeuille de la guerre à M. La Cierva qui, en 1909, était le collaborateur de M. Maura, et en qui n'ont guère confiance les républicains ni les réformistes.

Les déclarations que fit M. Garcia Prieto le 4 novembre ont reçu un assez bon accueil. Il a demandé qu'on lui laissât quelque répit; il cherchera à prouver sa bonne volonté; il désire obtenir le crédit nécessaire pour résoudre quelques problèmes difficiles; il s'engage enfin à ne pas intervenir dans les élections prochaines.

Peu de jours après son entrée au ministère, M. Garcia Prieto a pu voir où penchait l'opinion espagnole. Aux élections municipales qui eurent lieu le 11 novembre, les partis démocratiques obtinrent la majorité dans de nombreuses villes. Madrid, Barcelone, Valence, Saragosse, La Corogne, Oviedo, Bilbao n'élurent guère que des socialistes, des républicains ou des réformistes.

§

Tel était, à la fin de 1917, l'état de l'Espagne. Nous souhaitons que ces quelques notes aident à comprendre les événements qui y sont prochains, — événements que nous ne nous mêlerons pas de prédire : nous ne prétendons point au don de prophétie.

A.-FERDINAND HEROLD.

LA GUERRE
ET LES PROGRÈS DE LA CHIRURGIE

« Vous le voyez, nous ne faisons plus de chirurgie de 1914 », disait récemment à un visiteur le chirurgien en chef d'une ambulance du front. Le Dr Depage s'exprimait en termes plus clairs encore, en montrant aux membres d'une mission étrangère les blessés qu'il soigne à l'hôpital de La Panne. « Il vient, s'écriait-il, de se faire dans la chirurgie de guerre un pas aussi énorme que celui qu'a permis Lister pour la chirurgie tout court ! » Il y a donc quelque chose de changé en chirurgie.

La guerre a présenté aux chirurgiens des problèmes nouveaux. Quels sont ces problèmes ? Comment les a-t-on résolus ? Disons-le avant toute étude : cette courte histoire est à la gloire de la chirurgie française.

§

Avant la guerre, le chirurgien avait en mains une méthode et une technique dont il avait éprouvé la sécurité. Méthode et technique étaient liées. La seconde n'avançait et ne se perfectionnait que par la grâce de la première. L'habileté, l'audace opératoire, la cure chirurgicale appliquée aux organes les plus cachés et les plus délicats se développaient, mais appuyées, si l'on peut dire, sur la méthode que l'on appelle *aseptique*. Une extrême rigueur faisait que le chirurgien opérait, scrupuleusement, à l'abri des germes d'infection. Il était ainsi permis de pousser l'intervention jusqu'à sa limite extrême. Seule la physiologie, la connaissance toujours plus

précise du jeu et de l'utilité des organes, arrêtait ou poussait le couteau. L'on pouvait en somme ouvrir ce laboratoire qu'est le corps humain, et mettre en ordre les machines. Mais il fallait être sûr que la fenêtre ne laissât passer nulle poussière.

Enumérer les organes que l'on a su « réséquer », s'ils étaient trop gravement délabrés, restaurer, si la lésion donnait à croire qu'ils étaient encore capables de vivre, serait écrire un résumé de la chirurgie de tout le corps humain. Chaque jour apportait son œuvre, toujours plus sûre et plus audacieuse. Personne ne mettait plus en doute le brio des chirurgiens et les progrès fameux de la chirurgie (1).

Les hôpitaux étaient les temples de la déesse asepsie. Sous les lustres de la salle d'opération, tout allait correctement et régulièrement. L'œil du chirurgien voyait toutes choses revêtues de cette beauté particulière qui se manifeste lorsqu'on est sûr de soi. Des plaies de guerre, l'on pensait, au printemps 1914, qu'elles ne différaient point des plaies « chirurgicales »; on soignerait un blessé comme on soignait un malade d'hôpital. Qu'il soit simplement pansé sur le champ de bataille. On aurait ensuite grand avantage à l'amener « à l'arrière ». Là, dans le milieu consacré de l'hôpital, d'où le chirurgien ne pouvait sortir, l'on verrait à réparer les dégats.

L'on faisait erreur. Cela fut évident dès les premiers jours de la guerre. Les blessés, péniblement relevés, à peu près pansés, après un long voyage, parvenaient bien à l'hôpital. L'état où ils étaient fit qu'on craignit de revenir aux plus mauvais jours des guerres d'autrefois. Des maladies, que l'on croyait éteintes et disparues et dont on ne connaissait guère que les noms, frappaient et pullulaient. C'étaient la gangrène gazeuse, la pourriture d'hôpital et la septicémie, — ces fléaux des anciens champs de bataille.

Les cas de tétanos, dans le même temps, se multipliaient. On se rappelait les angoisses d'Amboise Paré, de J.-L. Petit, de Larrey, décrivant ces pestes des ambulances !

Il fallut revenir aux thérapeutiques héroïques et désespérées ; on mutila, on amputa. Il était souvent trop tard. Les blessés étaient condamnés à la mort.

(1) Le public n'a-t-il pas accepté pendant quelques jours et tenue pour véridique l'histoire de ce blessé qui, montrant à un journaliste une jambe tout à fait normale, prétendait avoir subi une amputation, suivie de la greffe d'une jambe entière, empruntée sans doute à un voisin complaisant ?

Le désarroi dura peu. L'on se reprit. Ce que l'on savait de l'infection des plaies, et qu'ignoraient Ambroise Paré et Larrey, et Desgenettes, était toujours vrai. Rien n'autorisait à mettre en doute la théorie et la puissance de la méthode. Ainsi, les germes pullulent sur le sol du champ de bataille, sur les vêtements, sur la peau des soldats ; l'on vit le mal en face. Toute plaie de guerre est infectée. Il faut se mettre en lutte contre l'infection. Non pas attendre : le germe foisonne et répand en quelques heures ses poisons. Il faut « opérer » sans retard. Le professeur Tuffier a clairement mis en formule cette loi de la chirurgie de guerre :

C'est dans les premiers soins, à la première opération, que tout blessé court sa chance et c'est de la *précocité*, de la correction de l'acte opératoire que dépendent non seulement la vie, mais aussi la bonne évolution ultérieure de la blessure, ainsi que la rapidité et la valeur de la guérison.

L'on apprit ensuite *comment* il fallait opérer.

Devant une blessure de guerre, le regard du chirurgien dut en quelque sorte être mis au point. Ce que l'on voit au premier coup d'œil, ce sont les lésions, les délabrements, les fracas produits par le projectile. Mais la plaie n'est pas une simple entaille, plus ou moins profonde, plus ou moins grave, parce qu'elle atteint tel os, telle jointure ou tel nerf. Il faut, pour ainsi dire, voir la souillure apparente ou cachée de ses parois. Chercher le projectile et aussi les débris de vêtements, de terre, de boue qu'il a entraînés avec lui. Juger combien ces chairs contuses, brûlées, tuées par les explosions sont vouées à la pourriture. Et l'on arrive à considérer la plaie comme un cancer rongeant, et, cette notion acquise, l'on *opère* une plaie comme un véritable cancer. Le chirurgien met tout au net jusqu'à la chair saine et vive. Cela est brutal, mais singulièrement efficace, — puisque enfin l'on put revoir près du champ de bataille des *plaies aseptiques*. L'on était dans la véritable voie. Le microbe était, une fois de plus, vaincu.

D'autre part, on étouffait en quelque sorte l'épidémie de tétanos, en réglementant et usant largement des injections antitétaniques préventives.

Il serait banal de rappeler l'efficacité du *sérum* antitétanique. L'anecdote suivante mérite cependant d'être connue. Une ambulance allemande vint à tomber entre nos mains.

Elle donnait asile à des blessés français et allemands, en nombre à peu près égal. Nos blessés, recueillis dans nos formations sanitaires, reçurent tous l'injection antitétanique préventive. L'on mit à la disposition des majors allemands les doses suffisantes de sérum pour leurs propres blessés. Ces médecins refusèrent d'user du remède, déclarant qu'à leur avis il était inefficace. Tous les blessés français furent indemnes, alors que plusieurs blessés allemands eurent, par la suite, le tétanos.

Les plaies avivées, désinfectées, allèrent désormais vers la guérison. Si l'on observe quelquefois encore de graves infections, elles atteignent, presque exclusivement, des blessés que les circonstances empêchent d'arriver à temps à la table d'opérations.

§

L'on était « organisé ». L'on opérait vite et bien. L'on ne s'arrêta pas là. Dans la nouvelle période qui commence, l'on pourrait parler des miracles de la chirurgie. A un chirurgien français, Alexis Carrel, revient l'honneur d'avoir le premier conçu et exécuté la *réparation* immédiate des plaies, aussitôt après leur désinfection. Songeons-y : l'on était encore sous le coup de l'émotion, du désarroi du début. Il y avait à peine quelques mois, l'on considérait comme perdus, ou voués à de graves mutilations, les grands blessés, atteints de fractures ouvertes. L'on savait maintenant étaler, en quelque sorte leurs plaies, et les laisser lentement guérir à l'abri des contaminations. On peut appeler conception de génie et d'audace celle du chirurgien lyonnais, revenu d'Amérique, qui prétendit que l'on devait *fermer* la plaie, aussitôt après son *nettoyage*. Grâce à lui, et à ceux qui l'ont suivi, on peut ainsi résumer l'« ordre d'opérations » de la moderne chirurgie de guerre : pour une blessure donnée, à Charleroi, c'était la mort, parfois évitée par une opération hâtive ; en Champagne, c'était la « résection » et une impotence définitive, après un an de soins ; aujourd'hui, c'est *l'aseptisation*, en 15 jours, puis les greffes et les sutures, et en 3 ou 4 mois la guérison et le *retour au front* du blessé ».

Cela se passe dans l'ambulance même, au front. Le danger d'infection écarté, le chirurgien va *refaire* la région, plan par plan, organe par organe, remettre en place, recoudre, suturer, refermer. En quelques jours, voici le blessé sur pied. Le succès est affirmé. Les exemples viennent de toutes les ambulances

de l'armée. Nous sommes revenus aux jours les plus beaux de la chirurgie.

§

Théorie, méthode, pratique, résultat ont été mis au point. On le conçoit bien, ce bon travail a été obtenu à mesure qu'on donnait au service une organisation nouvelle. Il fallut former des équipes chirurgicales qui comprennent non seulement le chirurgien et ses aides, mais encore le radiologue et le bactériologiste. Augmenter le nombre des équipes; donner aux équipes leur mission, — soit qu'elles séjournent à poste fixe dans un secteur, soit qu'elles soient appelées à seconder les équipes débordées par l'affluence des blessés; installer les locaux indispensables aux chirurgiens, — salles d'opérations, de pansements, de stérilisation, de radiologie, le laboratoire de bactériologie ; donner aux équipes mobiles des installations sur voitures automobiles.

L'ensemble de la « formation chirurgicale », personnel et matériel, se rapprochait le plus possible de la ligne de combat. Le *poste avancé* cherche son abri dans la zone encore dangereuse, mais où l'on jouit d'une sécurité relative. Dans les conditions actuelles de la guerre, un blessé vient en quelques heures de la tranchée à la salle d'opérations, — les brancardiers l'ont relevé, porté au poste de secours régimentaire où il a reçu un premier pansement, puis, par le boyau d'évacuation, à l'automobile sanitaire. Il faut bien le dire, le transport rapide d'un blessé du champ de bataille à la salle d'opérations est un passage difficile. Jamais l'on ne saura faire un chemin assez bref ni assez confortable.

C'est dans le brancard ou sur la voiture que l'on reçoit les cahots, que les os brisés se déplacent, que les plaies saignent, que le froid tombe ; on joue sa vie. Les chirurgiens le demandent et sans doute ils seront écoutés, — il faut frayer de l'arrière à l'avant des pistes toujours plus douces, et donner aux moyens de transport, toujours plus nombreux, plus de rapidité et de confortable.

§

Il n'y a pas, en guerre, que la chirurgie proche la bataille. Il reste des blessés, pour ainsi dire, chroniques. Ils étaient atteints trop gravement pour guérir vite et bien. Les muscles, les tendons, les nerfs, les os ont été emportés par la balle, la

bombe ou le couteau. L'on n'a pu ni « stopper », ni même réparer la brèche. Ces blessés, qui sont hors du danger de mort, vont en toute sécurité vers les hôpitaux de l'intérieur. Là, ils sont dans le milieu normal, chirurgical, comme en paix. Là aussi les chirurgiens ont pu, par l'immense expérience de la guerre, perfectionner les techniques de « restauration ». La greffe, les diverses sutures, le modelage des tissus, les orthopédies, les soins électriques, la mécanothérapie, les rééducations professionnelles sont pratiquées dans des centres où exercent des spécialistes compétents. Il faudrait presque citer toutes les villes et tous les médecins français. Chacun fait un pas vers le mieux. N'est-ce pas, à tout prendre, réconfortant, au milieu de la catastrophe?

Un littérateur audacieux a pu écrire des « bienfaits de la guerre ». Si l'on considère comme un progrès ce reflux et ce flux qui ont entraîné les méthodes et les techniques de chirurgie, et dont nous avons tenté d'esquisser le mouvement, l'on peut se demander : que restera-t-il de ce progrès, sinon le souvenir d'une épreuve difficile?

Les atroces conditions où opérait le chirurgien ne se réaliseront plus, après la guerre. Nous aurons appris, à trop grands frais, un chapitre nouveau de la chirurgie. Non. Les expériences furent telles qu'on put en tirer un profit immédiat. Mais chacune d'elles n'est pas sans porter une valeur d'ensemble, très générale, et dont les conséquences peuvent déjà être prévues.

Ainsi nous avons pu, plus exactement qu'il n'avait jamais été fait, saisir le mécanisme, pour ainsi dire, et la marche de l'infection des tissus. Nous savons mieux comment les chairs se séparent et se cicatrisent. Certaines phases de cette lutte mystérieuse entre l'organisme et le microbe ont été surprises.

Nous savons encore plus exactement ce que nous faisons et comment nous devons nous y prendre pour greffer un tissu, — suturer un nerf. Nous pouvons juguler la gangrène et nous mettre à l'abri du tétanos.

Sans doute, on a fait de la chirurgie *exceptionnelle*. Mais, dans ces grandes industries qui vont renaître, la chirurgie des accidents du travail ne sera-t-elle pas la première à mettre à profit les enseignements de la chirurgie d'armée? Rien de

ce qui est acquis n'est inutile. Sans formuler d'hypothèses, il faudrait énumérer toutes les spécialités, et les chirurgies plus générales du cancer ou de la tuberculose, pour comprendre que, là ou là, l'on voit plus clair et l'on tentera davantage. Et l'on pourrait dire : il n'y a pas de *chirurgie de guerre*, il n'y a que la chirurgie « tout court ».

DOCTEUR J. JULLIEN,
Médecin chef de bataillon.

L'AFFAIRE BOLO

NOTES ET IMPRESSIONS D'AUDIENCE

—

Les tribunaux m'ont toujours paru des lieux tristes et comme maudits, où, sous l'égide de l'impassible et froide justice, la nature humaine se dévoile à nu, dans toutes ses tares, et où les passions déchaînées des hommes s'affrontent en tournoyant comme un vol de vautours qui cherche une charogne où se poser.

La Justice est nécessaire et triste, on pourrait même dire qu'elle est empreinte de la tristesse inhérente aux choses nécessaires.

La Cour d'assises de la Seine, où vient de siéger le troisième Conseil de Guerre qui avait à juger du premier grand procès de trahison qui ouvre une série rouge et terrible, est pareille à un caveau immense où flotte une lumière pauvre et grise qui tombe des hauteurs. Sur un seul côté, au sommet de la paroi, une rangée de fenêtres dessine une bande lumineuse, une succession de cases où le ciel s'insinue.

Face aux accusés, lorsqu'ils lèvent leurs yeux anxieux, cherchant une échappée vers l'espérance et la liberté, nous l'avons vu pendant dix jours, ce ruban de ciel, se parer de toute la gamme des couleurs qui vont du bleu léger des après-midi de soleil au bleu profond des nuits étoilées, en passant par tous les gris imaginables, gris nacrés des crépuscules, gris fumée des soirs de pluie, gris de plomb des jours de brume.

Tout au fond, dans une éternelle pénombre, avec ses boiseries sombres, la salle est là, pleine à déborder, bruissante, chaude, où se presse une foule bigarrée, avide d'émotions.

Mis à part ceux qui sont là par devoir professionnel, avocats, gardes, juges et journalistes, cette foule n'est pas sympathique, elle est folle comme toutes les foules, hystérique et versatile. Beaucoup de

femmes, de tous âges et de toutes conditions sociales, mondaines, actrices et demi-mondaines, bourgeoises cossues et petites bourgeoises à face de concierges. Des gens qui ont du temps à perdre et qui viennent au spectacle. Quand on trouve drôle, on rit; quand on trouve ennuyeux, on bâille ou l'on cause; quand la passe est dramatique, c'est un long silence traversé d'une sorte de frémissement voluptueux.

Les gens se poussent pour mieux voir, pour mieux entendre, pour jouir davantage du spectacle excitant; ceux dont les gardes repoussent l'envahissante marée protestent, excipent de leurs droits, de leurs relations, mais en vain, la consigne est formelle, et, tassés contre les murs comme des harengs en caque, suants, rouges, étouffés à moitié, ils restent héroïquement debouts, courbaturés pendant des heures, grisés d'une ivresse d'émotions mauvaises. Une assemblée de commères chez la concierge du Purgatoire.

Je note en passant une victoire du féminisme : un très grand nombre d'avocates, dans les bancs réservés au barreau ; quelques-unes sont charmantes dans leurs robes noires à rabat blanc. Je note encore l'héroïsme de mes confrères journalistes, qui doivent parfois rédiger avec une dame qui s'est assise à moitié sur leurs genoux et une autre qui a pris leurs épaules pour une barre d'appui.

Dans cette salle obscure et bondée, une des seules sensations qu'on n'ait presque jamais, c'est qu'ici se joue une vaste tragédie qui intéresse l'existence même du pays et dont le dénouement sera la mort d'un homme.

§

L'ACCUSATION

D'un mot hardi et qui fit un peu scandale, le Commissaire du Gouvernement a proclamé qu'en ces affaires de trahison, l'accusation se confondait avec la patrie. Si la formule est vive, il n'en reste pas moins cependant qu'en ces sortes de causes la Justice et la Raison d'Etat sont indissolublement liées. Apre, ardent et violent, avec sa large carrure et sa barbe fauve mêlée de fils d'argent, le lieutenant Mornet, Commissaire du Gouvernement, personnifie l'accusation dans tout ce qu'elle peut avoir d'impitoyable rigueur. Logicien d'une dialectique puissante, ce soldat-magistrat a parfois des colères d'inquisiteur, et lorsque, la main levée, agressif, il se soulève à demi de son siège pour lancer une réplique, il fait songer à ce Moïse de Michel-Ange qu'on voit à Rome en l'église de Saint-Pierre-aux-Liens. En quelques phrases de son réquisitoire,

solidement charpenté, le lieutenant Mornet a donné toute son ampleur à l'affaire Bolo en la plaçant dans son cadre, en la situant au milieu de tout le réseau des trahisons et des manœuvres allemandes. Il a stigmatisé avec une indéniable justesse d'expression ce pacifisme qui évolue aux confins de la politique et de la trahison, dans cette zone trouble où s'agitent les larves informes et inquiétantes qui rongent les moelles d'une patrie. Impitoyable dans l'affaire Bolo, il a fait serment de l'être encore davantage dans toute la chaîne des affaires qui, de près ou de loin, s'y rattachent: affaire Lenoir-Desouches, affaire du *Bonnet Rouge*, affaire Humbert, affaire Caillaux, et sa résolution âprement affirmée faisait frissonner l'avenir, cet avenir tout proche qui s'ouvrira demain.

Parfois, à cause de la vivacité trop coupante de certaines apostrophes ou de certaines répliques, le Commissaire du Gouvernement s'est momentanément aliéné le public qui se laissait aller à protester. Si la fermeté mate la foule, certaines violences, certaines duretés la heurtent, et il semble qu'elle retentisse en un long murmure comme une cloche d'airain. Je m'explique cette soudaine et fugitive antipathie pour l'avoir ressentie. Il semble qu'il y ait un abus de sa force de la part de l'accusateur, qui est libre et n'a rien à craindre, vis-à-vis de l'accusé, qui, entre ses gardes au milieu d'une foule hostile, paraît pauvre et nu, menacé, faible et désarmé. Mais cela, n'est-ce pas déjà le commencement du châtiment, cette solitude qui va s'accroître d'heure en heure jusqu'à la solitude immense de la mort ?

Le lieutenant Mornet n'est pas de ces procureurs raffinés qui jouent vis-à-vis de l'accusé un jeu délicat et cruel, comme le chat avec la souris ; il fonce avec une rude franchise, droit au but. Le début de son réquisitoire en fournit un exemple ; dès la première phrase, brusquement, l'accusateur lance en pleine poitrine à l'accusé la déclaration qu'il va réclamer contre lui la peine de mort, puis la démonstration des faits vient implacable et logique.

Lorsque le Conseil de Guerre après avoir délibéré rentra en séance pour la lecture du verdict qui condamnait Bolo à la peine de mort, je portai mon regard vers le Commissaire du Gouvernement qui voyait triompher sa thèse et sa cause ; c'était pour lui un succès, un succès tragique mais incontestable, car la défense fut pressante et redoutable ; je m'attendais à voir sur le visage du lieutenant Mornet glisser un reflet d'orgueil. Debout, son képi enfoncé sur le front, il resta impassible et je vis même passer sur ses yeux noirs, qui ne

cessaient d'étinceler dans le feu du débat, une ombre de tristesse humaine. Certes, malgré l'exécration qu'il vouait au traître qu'au cours de dix audiences il avait poursuivi d'une haine implacable, le lieutenant Mornet ressentait à cet instant ce qu'il avait si bien défini au cours de son réquisitoire, « cette angoisse qu'un homme éprouve en face du néant lorsqu'il demande à d'autres hommes d'y jeter un homme ».

A côté du lieutenant Mornet, un instant, à la faveur d'un incident du procès, il nous fut donné de voir à la barre un des hommes les plus célèbres du moment, un des maîtres de l'heure : le capitaine Bouchardon. Sans éclat, posément, précisément, sans que s'animent es traits de son visage un peu endormi, le Capitaine rapporteur, à qui incombe la charge redoutable des plus redoutables instructions, vint raconter les difficultés étranges et obscures auxquelles se heurta son enquête sur l'affaire Bolo, et sa patience inlassable apparut comme le fondement sur lequel le lieutenant Mornet, avec son ardeur combative, put édifier ses terribles réquisitions.

§

LES ACCUSÉS

Au banc des accusés, face à la lumière pâle du jour qui tombe sur leurs visages, ils sont deux ; ils devraient être trois, puisque l'Italien Cavallini est jugé aussi et sera condamné à mort par coutumace. Encadrés de trois gardes, ils sont deux, Porchère et Bolo ; en fait il n'y en a qu'un seul : Bolo.

Porchère n'est même pas un complice, un comparse seulement, son avocat dira même une victime et il s'en tirera pour finir, dans cette redoutable affaire où la peine de mort est si menaçante, par trois ans de prison ; une dérision. Cet homme d'affaires fidèle, imprudent et malheureux est terne, désespérément terne ; on l'avait presque oublié, avec sa moustache d'un jaune triste, ses rares cheveux gris sales ramenés sur ses tempes et son crâne chauve, et son binocle noir à chêval sur un drôle de nez en forme de museau. Au demeurant, Porchère fait l'impression d'un demi-besogneux, correct dans sa jaquette noire. Il se tient bien tranquille, comme un enfant puni et ne manifeste ses sentiments que par des larmes ; il est pitoyable et paraît digne de pitié ; c'est un pauvre homme.

Bolo a une autre allure, bien qu'il n'ait pas beaucoup d' « allure ».

Très soigné de sa personne, en jaquette noire, lui aussi, mais

habillé avec chic, par le bon faiseur, toutes manchettes dehors, tourmentant à tout instant son monocle, Bolo n'apparaît pas cependant comme un homme « distingué ». De teint mat et comme hâlé du soleil, avec une raie qui partage bien au milieu ses cheveux à peine grisonnants, il a de beaux yeux caressants et une longue moustache qui lui barre la figure et lui couvre la bouche, mais son nez en promontoire dépare l'ordonnance de son visage.

Bolo n'a rien d'un traître de mélodrame ; lorsqu'il se tait et se tient immobile, on songe à un « *élégant* » chef du rayon des Vêtements pour Messieurs dans un grand magasin. On se demande donc d'où peut provenir le charme de Bolo, car Bolo avait du charme avant d'aller en prison, il était séduisant, trop de gens l'ont oublié pour qu'on le puisse contester. Bolo n'est pas laid, mais il n'est pas beau, il n'a pas de mauvaises manières, mais il n'en n'a pas d'exquises; Bolo, et j'y reviendrai, ne paraît pas intelligent, bien qu'on ait soutenu le contraire, alors...

Je crois avoir découvert ce qui faisait le charme de Bolo au temps de sa splendeur : sa voix et sa façon de parler; non point ce qu'il dit, mais la manière ou plutôt le ton dont il le dit. Sa voix,d'un timbre un peu voilé, a de la finesse et du charme et l'on conçoit qu'entouré de luxe, au milieu de ses salons somptueux, le pacha devait pouvoir faire illusion lorsqu'il tournait un compliment d'une voix caressante.

Au cours du procès, Bolo a eu plusieurs attitudes, allant en *decrescendo*. Au début, lors de l'interrogatoire, il voulut être beau joueur, parla beaucoup, étalant avec insolence sa vanité prétentieuse de parvenu, puis, prévenu, ou se rendant compte par lui-même de sa maladresse, il devint peu à peu plus discret, plus silencieux jusqu'à être muet aux derniers jours.

J'ai dit que Bolo n'était pas intelligent, ou du moins qu'il n'avait qu'une intelligence médiocre; pas un instant, au cours de ce procès terrible où se jouait sa vie, pas un seul instant il n'a donné l'impression d'un homme intelligent, il n'a eu ni un argument, ni un raisonnement qui dénote un esprit avisé; toutes ses interventions lui paraissaient dictées par un sentiment de vanité puérile, mesquin et lamentable à pleurer, au milieu de cette tragédie de son existence. Une chose, par exemple, semblait le vexer tout particulièrement, ce n'était point tant d'être inculpé de trahison que d'être accusé par certains témoins d'avoir indûment porté la Légion d'honneur. Cela l'irritait, on le sentait, l'exaspérait, il y revenait sans cesse, posait

des questions, haussait les épaules, cherchait à mettre les témoins en contradiction les uns avec les autres. Le président du Conseil de Guerre finit par lui dire un jour, avec une gravité un peu comique : « Mais vous n'êtes pas poursuivi pour port illégal de décorations. »

Dans un procès en intelligences avec l'ennemi, le mot et la chose elle-même sont énormes. Je les cite, car ils me paraissent peindre Bolo.

Bolo un premier rôle : jamais ! Cet homme n'a pas d'envergure, même s'il est un traître et un grand traître ! Bolo n'a pu être que le Porchère de quelqu'un, avec toutes les circonstances aggravantes que l'on voudra, mais un Porchère, un comparse et un instrument ; rien de plus. Et, quelque chose me confirme dans cette façon de penser, c'est toute l'attitude de Bolo au cours du procès, son éternel demi-sourire, son fatalisme sceptique qui semblait toujours dire : *Il* ou *ils me sauvera* ou *me sauveront*. Je ne sais quelle attitude il aura lorsque la lecture du verdict lui sera faite, mais tout me permet de penser qu'il conservera son attitude sceptique et confiante. Emporté dans une tempête qui tourne au cataclysme, Bolo me fait l'impression d'un homme qui, malgré la dureté et l'angoisse de certains instants, espère encore, espère contre tout espoir. Espère en quoi ? en qui ?

Lors du réquisitoire, comme lors des dépositions les plus accablantes des témoins, comme lors de l'admirable plaidoirie de son avocat, Bolo, dont le haut du corps seul émergeait au-dessus de la paroi du *box* où il était enfermé, conservait son demi-sourire un peu figé, et pianotait sur le rebord de l'appui, sans nervosité. Les mains, lorsqu'on sait les regarder, trahissent par leurs mouvements, par un léger tremblement, par une hésitation, par des riens qui sont bien visibles toutes les angoisses du cerveau et du cœur. Les mains de Bolo étaient le reflet d'un calme intérieur étrange. Un coupable tremble, s'émeut et se défend, un innocent se révolte et s'exaspère ; Bolo pacha, avec un fatalisme tout oriental, semblait espérer, semblait ne pas croire à la réalité ; spectateur à son propre procès, tandis que se jouait sa vie, il regardait le pan de ciel qui se découpait dans les fenêtres, ou la salle bondée, comme d'un balcon, avec indifférence. L'énigme du procès Bolo, c'est Bolo, ou le secret de Bolo, s'il en est un, si le pacha n'est pas un sphinx sans énigme.

L'accusé, le condamné d'aujourd'hui qui a opposé une indifférence absolue à toutes les attaques, à toutes les charges qui pesaient de plus en plus lourdement sur lui n'a marqué d'émotion réelle qu'en

deux moments. Lors de la déposition passionnée, ardente et magnifique de son frère, Mgr Bolo, et lors de la magistrale plaidoirie de son défenseur Me Albert Salle. Il a même eu là, à la fin du discours de son avocat, un geste joli, discret et un peu tendre, assez émouvant : il se saisit de la main de son défenseur et y posa un furtif baiser.

§

LA DÉFENSE

Elle s'incarne dans deux hommes, Mgr Bolo, frère de l'accusé, et Me Albert Salle, son avocat : il faut le reconnaître, elle fut formidable.

Je ne citerai que pour mémoire Me Marcel Héraud, défenseur de Porchère, un jeune, un glorieux blessé de Verdun qui présenta avec une adresse pleine de force et de talent la défense du comparse.

Lorsque, très grand, très droit, solide, carré, la tête haute, pâle et très ému, Mgr Bolo pénétra dans le prétoire, l'un des derniers parmi les témoins, un long frisson fait d'émotion et de curiosité passa sur la foule assemblée. Avec un courage imposant et une irrésistible puissance dans la passion et dans la logique de son discours, qui força l'admiration des plus prévenus, le prélat a fait avant le défenseur un admirable plaidoyer.

Orateur mondain, disait-on, et l'on s'attendait à quelque abbé de cour, très dix-huitième, précieux, insinuant et musqué ; on se trouva en présence d'un *homme*, d'un des orateurs les plus complets et les plus doués, à tous les points de vue, qui se puisse imaginer.

Mgr Bolo fut pour son frère l'ami le plus rare, l'ami des mauvais jours ; l'ayant perdu de vue depuis trente ans, il n'est revenu qu'aux heures désolées de la tourmente, et, se dressant, ferme comme un roc au milieu du torrent de l'accusation, il fit face. Tour à tour logicien précis, discutant chiffres et chèques, mouvements de fonds et virements, critiquant les rapports, les expertises, et orateur passionné se laissant emporter par une fraternelle et poignante émotion, le prélat fit sur la foule et sur les juges une impression énorme. Un instant, saisie par cette éloquence souveraine, il put sembler que l'accusation ébranlée allait s'effondrer. Comme le palais démoli par les mains puissantes de Samson, l'édifice savant de l'accusation tremblait sur ses bases et menaçait de se disjoindre et de s'écrouler sous les coups précis, répétés et formidables de Mgr Bolo.

Parlant devant une salle prévenue et unanimement hostile à l'ac-

cusé, par le seul prestige de son génie oratoire, exalté par le sentiment fraternel, convaincu et convaincant, magnifique et poignant spectacle, Mgr Bolo, sans rechercher autre chose que de persuader les juges, arriva, malgré lui, à ce résultat énorme et déconcertant de se faire applaudir du public, oublieux du caractère sévère et grave d'un Conseil de Guerre.

Pour la première fois, après une semaine d'audiences, le doute s'insinua dans les cœurs et dans les cerveaux. La culpabilité de Bolo, qui jusque-là était pour tous un dogme d'une évidente certitude, était remise en question. Il y avait des points obscurs, des choses mystérieuses; une atmosphère de brume enveloppait la cause.

Il fallut le réquisitoire sévère, précis et terrible du Commissaire du Gouvernement pour effacer un peu cette impression de doute lancinant qui créait du malaise. Car si Bolo n'était pas sympathique, s'il avait sûrement été un aventurier d'une conscience fort élastique, était-il un traître, ou seulement un complice plus ou moins inconscient ? Le lieutenant avocat-général Mornet, avec la fougue de son âpre conviction, fit impitoyablement rentrer le procès dans son cours : fleuve noir qui devait s'aller perdre dans la mort.

Mais alors intervint le plaidoyer du défenseur. Mgr Bolo avait de l'élan; Me Albert Salle, corpulent avec son visage encadré de courts favoris gris, fut logique et froid. Il plaida sans rechercher l'effet avec un tact et une habileté dignes de la plus haute admiration. Presque sans hausser la voix, avec un seul geste, le bras tendu, l'index dirigé vers les juges, il réclama l'acquittement de Bolo. Ce plaidoyer de logicien, exempt de passion, n'était pourtant exempt ni de chaleur, ni d'émotion. Insinuant, vigoureux, angoissant, écrasant, se développant dans le calme d'une démonstration tragique, la dialectique du grand avocat remua les cœurs et troubla les raisons. Cette tranquillité grave sut atteindre aux plus hauts sommets du pathétique. Et, lorsque l'audience fut suspendue à la fin du plaidoyer, on pouvait entendre de tous côtés, dans la foule, s'exprimer sous des formes diverses la même pensée : « Je ne voudrais pas être à la place des juges! Comment se déterminer...? » Me Albert Salle, esquissant une fresque rapide et frappante, situa, lui aussi, le procès Bolo dans l'ensemble des procès auquel il appartient, et ne craignit pas, mettant à jour des tares, découvrant des plaies, de le hausser d'un coup d'aile puissant au rang d'un procès politique; et il s'écria : « Si Bolo avait eu dans le Parlement et dans la politique une situation analogue à celle de Humbert et de Caillaux, il aurait eu à répondre

de ses actes devant la Haute-Cour. Il y a donc une justice spéciale pour les parlementaires? Ah! la République des camarades a long-temps vécu, elle n'est pas morte. »

Malgré les dénégations du Commissaire du Gouvernement, avec cette autorité grave dont il ne se départit jamais, Me Albert Salle insiste, appuye, démontre, avant de reprendre le cours même de sa plaidoirie et la discussion des faits.

Youssouf Sadik pacha et son confesseur, le journaliste-policier Casella, passent un mauvais quart d'heure ; c'est ensuite le tour du boche Pavenstedt et du boche Hugo Schmit, et enfin la discussion serrée, logique, implacable des télégrammes d'Amérique dont le défenseur conteste l'authenticité avec des arguments inquiétants et spécieux.

On ne peut imaginer, sans l'avoir entendue, défense plus formidable que celle du grand avocat qu'est Me Albert Salle, dans une cause perdue d'avance. Un instant on aurait pu croire qu'il allait faire fléchir les balances du Destin en jetant dans le plateau vide le poids énorme du Doute.

Mais non, l'implacable Justice, s'appuyant sur la raison d'Etat et la Patrie, ne se laisse pas arrêter, elle passe outre aux doutes dont la défense veut l'envelopper et lorsque, après avoir délibéré trois quarts d'heures, le Conseil de Guerre rentra en séance, ce fut pour lire un verdict de culpabilité.

Bolo est-il coupable d'intelligences avec l'ennemi ?

Oui, à l'unanimité, répond le Président.

C'est la mort ! Et la foule, avide d'émotion, se retire lentement et silencieusement.

GEORGES BATAULT.

LES
MALHEURS DE FERNANDE

—

Fernande rentrait et, déjà, les petites pluies de septembre mouillant les trottoirs, le boulevard de Belleville s'animait d'un mouvement sans hâte qui la portait. Elle marchait avec la foule du soir, du même pas, avec les voitures qui roulaient, les trams, les rares camions et il lui semblait qu'ils n'étaient pas seuls à se disperser dans la molle clameur de la rue. Son regard entraînait à leur suite des immeubles blanchâtres... Fernande voyait une façade presser l'autre. Les plus hautes semblaient se renverser sur le ciel et les lettres jaunes d'un balcon dansaient et s'écartaient. Des fenêtres ouvertes laissaient deviner des intérieurs. Des garnis, de petits hôtels borgnes à deux étages, des boutiques malpropres se succédaient et, de loin en loin, les bars pleins de musique, étincelants et mornes, captivaient la fille comme de beaux navires qui s'éloignent.

Fernande n'aimait pas ce quartier où, depuis qu'elle avait quitté Montmartre et Jésus-la-Caille, son nouvel amant vivait avec elle. C'est lui qu'elle allait rejoindre tout à l'heure dans un débit de la rue de l'Orillon et elle y était faite comme à une habitude que rien ne dérangera plus.

Cependant, la nuit tombait. Des filles se mêlaient aux ouvrières, aux ivrognes et à de tout jeunes garnements qui marchaient, par quatre ou cinq, en tétant leurs cigarettes. Du métro s'échappait un flot lourd d'employés. Il débordait par nappes et l'on pouvait voir, à la même minute, le même et fiévreux inconnu pousser la porte carillonnante d'une épicerie,

tourner un coin de rue ou passer, vivement, dans la lumière des becs de gaz... Les étages s'éclairaient tristement. Le ciel restait noir et, quand Fernande arrivait à la table où Pépé-la-Vache l'attendait en lisant un journal de sport, elle avait dans la tête cent images confuses.

Pépé s'empressait.

— Ça ne va pas? demandait-il... Allons... Prends ton glass avant qu'on se barre.

— On a bien l'temps!.. songeait Fernande.

Mais Pépé l'arrachait à sa rêverie et, sûr de lui-même, annonçait qu'après « la croûte », il payait le « Ciné » à *la môme* ou le Café-Concert, à son goût.

Ils sortaient, ainsi, chaque soir, après minuit, d'une de ces grandes salles populaires de spectacle qui font l'honneur de la rue de Belleville et regagnaient leur chambre de l'hôtel Bouvier, où le patron semblait avoir pour Pépé-la-Vache des attentions particulières. C'était une vaste chambre que la leur et Fernande s'y trouvait bien, une fois que, la porte fermée au verrou, elle se déshabillait brusquement. Alors elle osait parler. Pépé la prenait contre lui et, sous les baisers qu'il lui donnait, elle disait son ennui de ne rien faire dehors malgré le grand désir qu'elle en avait.

Il l'écoutait sérieusement.

— Y a des jours, expliquait Fernande, où que j'me sens ici comme égnollée... Et qu'est-ce qu'on gagne ?

Pépé la consolait :

— Mais, puisque... pour le pèze...

— Non, disait-elle. D'où c'est que tu l'as, ce pèze ? Vois-tu... je ne m'y fais pas... et toujours du même au même, sans rien... oh ! mon homme, c'est donc que tu ne veux pas quitter le quartier ?

— Vrai, faisait-il... ça se tassera. Tu gagnes déjà pour toi, et quand t'auras pris la manière par ici, tu verras...

— Quoi ?

— Fernande ! reprochait Pépé-la-Vache de sa voix rauque.

Il n'avait pas changé. Son regard méfiant et dur, ses courtes moustaches noires et jusqu'à son chandail, défait sur le cou, qu'il gardait pour dormir, lui prêtaient une apparence dont la fille s'étonnait.

— Oui, poursuivait-elle en soi-même... Son pèze... où qu'il

va le chercher? Malheur!.. V'là cinq mois qu'on est ensemble et je peux pas le savoir, à cause qu'un homme comme lui c'est plus sur les pattes qu'un...

Elle cherchait le mot.

— Ecoute, reprenait Pépé-la-Vache en remontant sa montre — une belle montre en or, — avant de se coucher... T'as besoin de rien, n'est-ce pas? La carrée...

— J'parle pas d'ça.

— Alors ?

— La Vache, répondit Fernande... quand j'm'ai mise avec toi, je savais... ce que j'savais et c'est pas ce qui m'a r'tenue, mais j'voudrais, puisque tu m'as promis qu'c'est fini... j'voudrais...

— La crise, la v'là ! railla-t-il ! Non, mais, c'est-il qu'tu me prendrais pour...

— Dis voir, fit-elle comme il hésitait.

— Pour un bourre, prononça lentement Pépé-la-Vache, en jetant à Fernande un coup d'œil soupçonneux.

Elle frissonna. La lampe brillait au chevet du lit, sur une table. Pépé se coucha. Il se taisait.

— Mon homme ! gémit Fernande.

— Ça va, prononça-t-il sans douceur... Si j'te passais la purge?

Elle lui tendait les bras, sa bouche qu'elle avait peinte, et il la regardait avec un sourire étrange et malheureux.

— Si j'te la passais? répéta-t-il, sans courage.

— Oh ! murmura la fille... Crève-moi... Oui... Mais crève-moi donc, j'l'ai gagné... Et puis ça serait bien qu'mes doutances s'en aillent.

II

Le tort de Pépé-la-Vache, en outre de celui qu'il avait de ne point corriger Fernande quand elle le méritait, était d'entretenir dans certains cafés des relations avec de douteux personnages qu'il paraissait ne plus connaître le moment d'après. Ces Messieurs parcouraient Belleville. Ils fréquentaient les bars, les bals, les hôtels du quartier et c'est à eux que, bien des fois, d'autres individus, qu'on pouvait croire jaloux de leur indépendance, faisaient de longs rapports sur des milieux qu'ils connaissaient. Les affaires allaient bien. D'ailleurs Pépé-la-

Vache n'ignorait pas les ressources de son métier et, s'il l'exerçait sans risques, c'est qu'il se montrait adroit et plus discret qu'un autre.

Il sortait peu. Quelquefois, le matin, si Fernande l'en priait, il l'accompagnait dans les courses qu'elle avait à faire : il la laissait aller l'après-midi, jusqu'au soir et, bien informé — par d'obscurs pisteurs qui lui devaient quelques services — des sorties de sa femme, il vivait sans ennuis, car l'amour de Fernande comblait tous ses désirs. Il se félicitait de l'avoir conquise, en dépit du Corse, à Jésus-la-Caille et de l'avoir contrainte à quitter Montmartre où on l'avait trop vu. Bien plus, il pensait qu'un jour, si la chance le favorisait, il pourrait dans un vague Montrouge acheter un fonds de bar quelconque et passer de nombreuses années paisibles, les pieds dans des pantoufles. C'était son rêve : il y revenait en dépit des soupçons de Fernande, car ces soupçons ne le gênaient guère. Il croyait, en effet, que le temps aplanit les obstacles et que, dans toute cette histoire, il lui suffirait de faire preuve de patience pour arriver au but qu'il se proposait. N'avait-il pas longtemps guetté l'occasion de se rendre maître de Fernande? Et pourtant il savait que la fille songeait parfois au Corse. Il le voyait à ses regards, à ses longs silences et à la crainte qu'elle avait de le croire toujours au service des plus forts. Cela ne le surprenait point. Toutefois il se disait qu'en sauvant les apparences, il ne lui serait pas impossible de donner le change à quiconque sur le mystérieux emploi de ses journées.

Fernande, sans s'en douter, l'aidait dans son trafic. Ses sorties, dont il se vantait qu'elles lui rapportaient de quoi vivre, lui permettaient d'errer sur les trottoirs, en quête, avouait-il, d'un labeur dont les habitués des bars, où il se rendait volontiers, tiraient eux-mêmes leur subsistance. On le savait moins bavard qu'attentif à tout ce qui, dans le monde où il évoluait, « mérite de l'être » et c'est pourquoi, toujours habile et prompt à se donner des avantages, Pépé-la-Vache n'hésitait pas à provoquer chez ses compagnons de hasard le mépris qu'il prétendait avoir lui-même de la police.

C'était, pour la plupart, de jeunes filous experts dans l'art d'attendre la nuit, au coin des rues, le passant titubant et rogue dont ils vidaient les poches. Ils en parlaient entre eux et Pépé

ne dédaignait pas d'accepter et de rendre la « tournée » d'usage, après qu'on l'avait invité. Il feignait d'admirer les héros de pareils exploits et, quand Fernande le trouvait en si bonne compagnie, c'était pour lui la « véritable occase » d'abaisser davantage son feutre sur les yeux et de parler à mots couverts.

Mais cela ne suffisait point à Fernande. Elle avait beau voir Tournibole, un enfant adroit de seize ans, tutoyer Pépé et se confier à lui, Cabèche ou l'Araignée tenter de la séduire, la fille vidait son verre, puis, désintéressée de tout, elle jetait sur le zinc l'argent de sa consommation. Pépé payait le reste et il sortait après Fernande qu'on saluait et pour laquelle il répondait en touchant mollement, d'un doigt, le bord de son chapeau.

III

— Alors ?

Ce soir-là, Fernande, en descendant la rue du Faubourg-du-Temple, était arrivée jusqu'à la place de la République et une fille qu'elle ne connaissait pas lui avait soufflé, en passant devant elle :

— A crai !

— Alors ? répéta-t-elle.

— Alors ? mais barre-toi donc. Ils viennent.

Il y avait de l'air, de la lumière, un vaste espace, et, bien que le jour fût à son déclin, un calme immense et surprenant. Les fontaines jaillissaient. Des taxis se croisaient. Des fiacres, de longs tramways qui grinçaient sur le rail, des triporteurs, des bicyclettes partaient dans tous les sens.

— Ici, fit l'inconnue, en se hâtant. Grouille-toi... Pisque j'te dis qu'ils viennent !

Elle prit une rue à gauche et se réfugia dans un bar. Fernande l'avait suivie.

— Ça ne vaut plus ce que ça valait, depuis quelque temps... commença la fille.

Fernande lui offrit à boire. Elle accepta, puis, finissant sa phrase, elle ajouta et elle hocha la tête :

— Je parle du temps de l'Incendie, d'Yvonnette, de la grande Paule...

Les agents des mœurs passèrent devant le bar. Ils étaient trois et ne paraissaient pas pressés. Le soir mettait dans le ciel

comme une flamme d'eau pure sur laquelle tremblaient le contour des toitures, les fumées, la masse des arbres roussis et la poussière qui s'élevait du sol. Une foule énorme s'engageait dans la rue du Faubourg-du-Temple.

— Oui, reprenait la fille...Ça les amuse, on l'dirait, d'arrêter l'boulot... Aujourd'hui la Bretonne est faite, crois-tu? Lilas la Bretonne, une femme en carte!

— Sans blague!

— Dame. Ils sont pas bileux... Une femme en carte, c'est franc... Ils sont sûrs au moins de ne pas se tromper.

— Je m'appelle Fernande, dit alors l'amie de Pépé-la-Vache.

— Et moi, Bertha, répondit l'autre... C'est mon tour. Qu'es-tu bois?

Elles choquèrent une seconde fois leurs verres; les agents avaient disparu.

Fernande revint le lendemain. Chaque jour, maintenant, on la vit aux alentours de la place de la République et Bertha, qui lui voulait du bien, la mettait au courant des habitudes de l'endroit. Bertha portait en avant sur les yeux des cheveux blonds dont elle formait au-dessus des oreilles deux pattes aguichantes. Son bleu regard parlait pour elle et la fille savait quelle force il avait. Elle était moins grande que Fernande, mais sa jupe tendue sur les cuisses, sa poitrine ferme et bien prise, sa bouche au dessin régulier en faisaient une femme dont les passants recherchaient volontiers les complaisances. Fernande l'accompagnait. Grande, avec sa démarche libre et dansante, sa taille qu'elle cambrait d'un tour canaille, l'amie de Pépé-la-Vache ne passait pas inaperçue. On la suivait. Elle avançait, dans la foule des trottoirs, et, quand elle s'en écartait, elle était toujours sûre, — au troublant regard qu'elle jetait derrière son épaule, — de conduire jusqu'à l'hôtel le plus proche l'inconnu qui la désirait.

Ensuite elle reprenait sa promenade et Bertha qu'elle rencontrait marchait à côté d'elle, pendant une minute ou deux, ou bien elles se retrouvaient dans un bar.

Fernande, qui était sérieuse, ne s'aventurait guère au delà de la rue de Malte et de la place de la République. Elle connaissait les « mœurs ». Sa nouvelle compagne l'avait renseignée sur chacun en particulier et sur leurs façons d'opérer. Du reste, elle ne craignait rien. Pépé parfois descendait avec elle

jusqu'au bout de la rue du Faubourg-du-Temple et il l'attendait, en se promenant devant les étalages en plein vent, les devantures des magasins, les boutiques ou les grands cafés de la place.

— T'es bénie ! assurait Bertha.

En effet, les jours passaient, également sereins, et l'argent que la fille comptait le soir en regagnant Belleville lui procurait un bonheur paisible. Pépé la rejoignait. Tous deux remontaient les trottoirs en silence. A gauche, ils voyaient en marchant, au bout de l'impasse Corbeau, l'hôpital Saint-Louis et ses cheminées noires et trapues. Un brouillard léger rendait l'air humide. Plus haut, le passage Bouchardy, à l'étroite et sombre perspective, s'ouvrait sur la droite. Ils le dépassaient, arrivaient au boulevard de Belleville et, avant dîner, buvaient sur un comptoir l'apéritif.

— C'est ton homme ? demanda Bertha le lendemain d'un soir où elle avait croisé Fernande et son amant.

— Oui, lui répondit-elle.

Bertha n'ajouta rien, mais elle regarda Fernande avec une nuance d'étonnement qui permit à l'amie de Pépé-la-Vache de se montrer surprise.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-elle.

— Il y a... fit l'autre en s'écartant. Tu ne l'sais pas ?

— Moi ?

— Oh ! laisse, ça va bien... répliquait Bertha.

— Comment ?

— Dis, la Fernande, t'esquinte pas à m'arranger les chasses. J'y vois clair... et ton homme...

— Mais parle donc !

Bertha se tut. Un mauvais sourire lui serrait la bouche. L'amie de Pépé-la-Vache approcha son visage de celui de la fille.

— Il vaut le tien... prononça-t-elle avec une froide colère.

— J'ai pas d'homme, ripostait Bertha... et puis, si tu veux l'savoir, un type comme t'as, c'est pas la peine de faire la rue... Il en gagne pas ? Sans blague !.. Alors tu veux charrier ou tu m'prendrais pour...

— Jte prends pas, j'te laisse, répliquait Fernande.

— C'est ça... laisse-moi, j'suis pas jalouse ni faite pour toi... ni pour ton mec, et même que j'en trouvrais un à la Grande

Taule... écoute... j'te le r'filerais... A deux, tu s'ras parée.

Sous l'insulte, Fernande se cabrait :

— A la Grande Taule?

— Oui, ma fille...

Les deux femmes se parlaient dans le nez et déjà, autour d'elles, se formait un cercle de curieux d'où partaient des lazzi et des rires...

— Allez... les mômes ! Bertha, vas-y... Jy ! Va ! Kiss ! là ! là !...

— Silence, dit une fille, elle a raison.

— La Bertha... voui, qu'elle a raison !

— Et la grande d'abord, c'qu'elle fout ici ?

— Elle nous donne ! proclamait une débutante.

C'est alors que Pépé parut dans la foule.

— Fernande ! appela-t-il... Arrive.

— Non.

Il la prit par le bras.

— Veux-tu venir ? Non ? Ah ! Tu ne veux pas ?

— Pour cette salope ! criait Fernande.

Il l'entraîna de force à sa suite et Bertha, demeurée maîtresse du trottoir, les accompagnait de la grande injure :

— Hé ! bourriques !...

IV

Au matin, contre les persiennes closes de leur chambre dont la fenêtre restait ouverte, l'averse coulait son bruit léger et Fernande en se réveillant se rappela l'insulte de Bertha. Elle avait pleuré toute la nuit sans rien vouloir écouter des explications embrouillées de Pépé-la-Vache. C'était donc vrai ! Elle se remit à pleurer, tandis qu'à côté d'elle, Pépé dormait encore et ronflait comme il en avait l'habitude. Qu'allait-elle devenir ? Hélas ! Elle était tombée si bas qu'elle ne savait choisir de résolution sans qu'aussitôt la crainte de ne pouvoir se défaire de l'homme dont elle dépendait lui donnât l'horreur de rien entreprendre. Et cependant, dans le quartier, sous le regard de tous, Pépé l'avait empêchée de répondre. Elle se souvenait du rire insultant des filles. Fallait-il donc, après une si grande ignominie, tout accepter ? Fernande ne pouvait s'y résoudre. Pépé-la-Vache lui devait au moins une explication et, si elle ne l'avait pas encore exigée de lui, elle

se promettait de le contraindre à ne plus la laisser dans de vagues promesses dont elle n'avait que faire.

D'ailleurs quel homme était-il, même s'il ne pouvait fournir la preuve absolue de ce qu'elle appelait « *son honneur* », quel homme pour tolérer qu'on le traitât ouvertement de « bourrique » dans la rue ? Tout autre eût « foncé dedans », comme on dit, au risque d'y « laisser la peau » ou de tout gâcher. Mais non. Il s'était contenté d'entraîner Fernande, à grands pas, par des rues obscures en lui commandant de se taire et de le laisser maître d'arranger les choses pour le mieux. Et Fernande l'avait suivi... Elle s'était tue et, parfois secouée d'un frisson qui lui cassait les jambes, elle était remontée avec lui jusque dans cette chambre où elle reprenait lentement ses esprits.

— Bourrique ! songeait la fille.

Un insurmontable dégoût lui nouait la gorge. Est-ce qu'on se refait ?... La pluie roulait plus fort dans les persiennes et la fenêtre ouverte laissait pénétrer, dans la chambre, la fraîcheur de la rue. Bourrique ! Mais chaque chose lui rappelait l'injure... jusqu'à l'air froid qu'elle respirait. Pourrait-elle en gonfler ses poumons sans en éprouver d'amertume ? Il suffisait que cet air lui apportât l'odeur des trottoirs pour qu'elle s'en trouvât diminuée et elle le respirait justement parce qu'elle lui découvrait une saveur inconnue dans laquelle tout lui donnait le regret d'être une femme à jamais perdue.

Cependant Fernande se calmait. L'idée qu'elle ne saurait plus se mêler aux autres, sans en attendre de menaces, la rendait à elle-même et elle se disait qu'en dépit de Pépé-la-Vache elle était capable de se faire respecter. Les femmes qui travaillaient rue du Faubourg-du-Temple, ne la valaient point Elle les savait soumises à de jeunes rôdeurs qui les persécutaient. A les imaginer, dans le mouvement et la presse du faubourg, avec un chiffon de couleur autour du cou, rien n'était plus lamentable. Aux heures calmes de la journée, elles emplissaient les débits du récit de leurs histoires et, jusqu'au moment où leurs hommes les venaient « sortir » sans égards, elles buvaient petits verres sur petits verres et fumaient d'interminables cigarettes. Certaines, nourries de spleen et de malchance, s'affalaient près d'un piano-manivelle qui leur rabâchait ses musiques. Fernande les connaissait et elle se

retrouvait en elles à l'époque toute récente encore où Jésus-la-Caille, à Montmartre, lui fournissait la preuve qu'il ne l'aimait pas.

L'avait-elle vraiment aimé ? et que lui était, aujourd'hui, Pépé-la-Vache à qui elle s'était rendue par lassitude ? Elle méritait mieux et il pouvait dormir à ses côtés. Fernande le contempla. Sa maigre figure aux traits tirés, ses courtes moustaches et tout son corps, qu'elle devinait étendu dans le lit, n'avaient plus au repos le moindre caractère. Elle le jugea sans parti-pris :

— Je m'en fous ! se dit-elle.

Puis elle resta un long moment dans un saisissement singulier, car elle faisait plus que se désintéresser de Pépé-la-Vache. Le souvenir du Corse étreignait la fille. Elle soupira. Sa déchéance l'assaillit aussitôt et elle évoqua l'absent tel qu'autrefois, avec son régulier et dur visage, sa bouche muette et son allure de chef. Avait-elle pu l'oublier à ce point ? Hélas !.. Elle-même l'avait trahi parce qu'elle aimait Jésus-la-Caille, et de tout cet amour il ne lui restait qu'une tristesse immense. Mais avec le souvenir de Jésus-la-Caille, Fernande retrouvait Montmartre, ses rues, ses cafés, ses bars de nuit et l'étrange cohue des boulevards. C'était plus que son amour. C'était sa vie elle-même à l'époque où Pépé-la-Vache, qui lui faisait des avances, n'avait à ses yeux qu'une apparence douteuse et maladroite. La fille y revenait. Elle voyait le bal du Moulin Rouge, la place Blanche, la foire entre les arbres des avenues et elle cherchait à bien comprendre par quel retour elle pourrait arriver à se sentir, comme autrefois, une femme digne de mériter qu'un homme, élu entre tous, la distinguât pour en faire son orgueil et sa joie.

V

Ce n'était pas certes — songeait Fernande — Pépé-la-Vache ni les minces voyous qu'elle voyait avec lui qui pourraient l'aider dans cette tâche. Du premier elle avait à craindre jusqu'aux compromissions les plus viles. Des autres ?.. mais ils lui paraissaient incapables de se tirer eux-mêmes de la moindre aventure où la ruse ne le céderait pas au courage. Elle les avait vus dehors, vêtus d'une cote bleue ou de vestons trop courts. Ils n'avaient pas vingt ans. Le soir, ils emplissaient la

rue de leur vacarme et leurs maîtresses, qu'ils giflaient pour s'endurcir, les admiraient. Au surplus, afin d'établir, pour effrayer les filles des impasses, une réputation redoutable, ils se lançaient entre eux des défis qu'ils tiraient au clair, avec leurs lames d'assassins précoces, dans l'obscur dédale des chemins de la butte des Couronnes. Fernande pouvait pourtant compter sur eux. Certains, qui la pourchassaient pour obtenir d'elle un regard bienveillant, le lui avaient dit. Et ils se nommaient en citant leurs exploits. Les plus jeunes parlaient de la bande à laquelle ils appartenaient et leur misérable fierté avait quelque chose d'attendrissant.

Le soir, quand l'un d'entre eux passait à côté de Fernande, il ôtait sa casquette molle et saluait la fille, puis il partait en sifflant le long des devantures qu'on fermait. Pépé prenait un regard sévère.

— Tu ne voudrais pas ? répliquait-elle en riant.

— Méfie-toi, faisait alors Pépé-la-Vache. Ces mômes-là....

— Des terreurs ?

— Plus moches que des terreurs, disait-il. Ça butterait père et mère, histoire de s'faire la main.

Fernande ne l'ignorait pas. Elle savait même quels désirs elle éveillait chez eux, car ils étaient maintenant sans cesse à ses trousses. Ils l'avertissaient, quelquefois, dans la rue de la présence des « bourgeois » qui traquent les filles.

— Barrez-vous, Madame Fernande !.. Les v'là !

Elle leur en savait gré.

— Tiens, môme...

— C'est pas de r'fus...

Et sur un « merci » bien senti, le jeune pisteur allumait la cigarette que Fernande lui donnait et la fumait avec orgueil.

Un après-midi, l'amie de Pépé-la-Vache s'étant arrêtée devant une devanture de bijoutier de l'avenue Parmentier, un avorton, haut comme trois pommes, lui avait dit :

— Elles sont belles, hein... Même Fernande !

— Quoi !

— Les pendeloques, donc !.. c'est du jonc... et les diams !... Mince ! Es'pas qu'ils vous iraient ?

Fernande admirait en effet une paire de boucles d'oreille en brillants, une barrette de rubis et des bagues d'occasion... Elle regarda le personnage. La casquette en arrière, une min-

ce figure pâle aux yeux durs et sérieux, sans chemise, un cache-nez sale autour du cou, son interlocuteur lui parut bien extraordinaire pour son âge.

— J'm'appelle Loupé, continua-t-il, sans sourire. Voui. L'môme Loupé, et d'mandez-y aux feignants d'la Roquette qui c'est que c'est mezigue. Pas du charre, ajouta-t-il, en se balançant sur ses petites jambes.

Fernande eut un regard amusé.

— Alors, poursuivit l'avorton... si les diams vous plaisent...

— Veux-tu te taire !

— Vous frappez pas, même Fernande, faisait Loupé en emboîtant le pas à la fille qui reprenait sa marche... On peut vous accompagner ?

— Ah ! l'môme, plaisantait l'amie de Pépé-la-Vache... Pour culotté...

— Je l'suis... et puis j'voulais vous dire, même Fernande, qu'avec les sociaux d'ma bande, si jamais...

Ces paroles, dont la fille se ressouvenait à présent, ne lui étaient d'aucun secours. L'homme qui dormait à côté d'elle la navrait de dégoût et elle attendait qu'il s'éveillât.

VI

— Mais ? dit Pépé-la-Vache.

— Y a pas de mais, répondit-elle en sautant à bas du lit où, les yeux bouffis et les cheveux ébouriffés, le dormeur cherchait à découvrir la raison de cette scène.

— Et puis, je me barre, ajoutait Fernande.

Pépé la regarda.

— C'est rapport à la copine d'hier soir, avec qui t'en avais, que te v'là en rogne contre moi ? émit-il posément.

Elle se tut. Déjà, elle enfilait ses bas et chaussait ses bottines. En chemise, son lourd chignon défait à demi sur la nuque, la fille se dépêchait, car elle n'avait que la hâte, à présent, de fuir Pépé-la-Vache et cette chambre où il l'avait conquise...

— Les mouchards, faisait-elle toutefois en tirant sur les lacets de ses chaussures... y a rien à dire... j'm'explique pas... Est-ce qu'on peut ?...

— On peut pas, reprit Pépé qui ne voulait point se fâcher.

— Oui. On n'peut pas. T'as raison...

Fernande redressa son beau visage, ses épaules gracieuses et, le pied posé sur une chaise, elle se cambra légèrement sans lâcher les lacets qu'elle tendait. Durement son regard croisa celui de Pépé-la-Vache et, pendant une seconde, elle le brava.

— Que tu dis, renchérit la Vache.

— Oh ! poursuivit la fille, tu peux attiger tant qu'tu voudras. J'ai la preuve, à présent, et la Bertha s'est pas gênée. Naturellement, quand on est c'que t'es, on les met, sans l'ouvrir.

— Tu te charges du contraire.

— Ça s'peut.

Pépé poussa un bâillement paisible. Par provocation, il feignit de s'étirer longuement, avec paresse et volupté, puis, à voix basse, il appella :

— Ma gosse !

— Ça va bien.

— Ma gosse ! répéta-t-il tendrement... T'es piquée ?

— J'suis pas ta gosse, assura Fernande... Moi !... ta femme ?...

— T'es pas ma femme ?

— J'suis pas la femme d'un bourre !

Pépé se leva.

— Fernande, dit-il.

Elle le toisa, sans cacher son mépris, et continua de se vêtir...

— Non, jurait-elle entre temps... Sa femme ?... C'est crevant... Ah ! bon Dieu, où c'est qu'il est, mon homme ?...

— En taule, répondit Pépé-la-Vache... et si t'attends jamais après lui, pour y r'filer ton pèze, t'as d'quoi faire des économies ou d'prendre un gigolo.

— Il sortira ! riposta la fille... va ! Il sortira et ce jour-là, la Vache !

— On verra, trouva-t-il simplement en fouillant dans une poche de son pantalon d'où il ramena un paquet de cigarettes... Faut pas croire, la gosse, qu'vous remettrez ça, les deux... Ma pomme est là. J'attends. Et puis ?

— Mais il te bouffera !

— Lui ?

— Bon !

Elle était prête. Ses cheveux, qu'elle avait simplement tordus et ramenés sur le haut de la tête, la coiffaient admirablement.

— Ecoute, Fernande... reprit Pépé-la-Vache. J'me fâche pas... Mais, je l'jure, si tu pars... prends garde. On m'voit dans l'sérieux, moi, et celui qui m'connaît, il calte. J'te force pas à rester. Seulement, j'te dis...

— Merde ! répliqua la fille et elle s'approcha de la porte, après avoir ramassé sur une chaise son sac de cuir dans lequel elle avait de l'argent.

— Va ! fit-il.

Elle passa devant lui, méprisante et forte de tout ce qui grondait en elle de colère.

— On se reverra, Fernande, souffla Pépé-la-Vache.

La fille releva le défi.

— On se reverra ! accepta-t-elle sans faiblir et elle descendit l'escalier de l'hôtel, tandis que Pépé-la-Vache refermait la porte de sa chambre et donnait un tour de clef à la serrure.

VII

Il était midi et il pleuvait. Fernande suivit la rue Pierre-Nys, où se trouve l'hôtel qu'elle avait quitté, et elle remonta jusqu'au boulevard. Elle était étonnée de ce qu'elle venait d'accomplir. Sous l'averse, Belleville étageait les cubes gris de ses constructions dont certaines s'élevaient, très haut, dans une triste lumière. Des bouquets d'arbres, sans feuilles, indiquaient les jardins de la rue Piat. De minces cheminées soufflaient à petits coups des jets de fumée blanche. D'autres fumées envahissaient le ciel où le vent les éparpillait. Elles provenaient d'une usine voisine dont on couvrait les feux. Les ouvrières des fabriques de chaussures descendaient par bandes et se répandaient dans des restaurants à la portion où, déjà, tout un monde était attablé.

Fernande n'avait pas faim. La pluie lui frappait doucement le visage et les mains sans qu'elle en éprouvât la sensation. Elle descendit la rue du Faubourg-du-Temple. Des gens la remontaient hâtivement et le petit funiculaire sifflait en courant sur ses rails. C'était l'heure où tout ce quartier s'anime

avec une activité qui n'a d'égale que celle du soir. Des vendeurs de chansons râclaient leurs violons sous les porches. On se coudoyait. Les parapluies se heurtaient et les gens qui n'en avaient point passaient sous ceux des autres, en se courbant.

— Tiens, même Fernande! fit une voix claire.

Elle se retourna.

— Bonjour, dit-elle à Loupé, qui, de l'entrée du passage Bouchardy, l'avait saluée.

— Où qu'vous allez?

— Là! répondit Fernande sans conviction.

Il s'approcha d'elle.

— Et votre homme? demanda-t-il.

La fille baissa la tête.

— Mon homme?

— Même Fernande! soyez pas fâchée, poursuivit Loupé avec une soudaine tendresse. Mais les copains...

— Qu'est-ce qu'ils font, les copains?

— Ils dorment à l'hôtel... Vous ne voulez pas m'emmener avec vous, dites?... Je vous raconterai... et puis je vous donnerai...

— Quoi?

— Les diams, promit-il avec son regard sérieux.

— Ah! fit Fernande.

Elle continua de descendre la rue sans savoir exactement où elle allait. Son but était de rencontrer Bertha. Mais où la trouver à cette heure?

Fernande hésita.

— T'as bouffé? s'informa-t-elle auprès du « môme » qui ne la lâchait pas.

— Non, dit-il doucement. J'ai pas d'pèze... C'est les copains.

— Lesquels?

— Mes Pognes, Vingt-Deux, Criquet, La Flemme, récita tout d'un trait Loupé qui se sentait à l'aise... On a bu cette nuit... Toute la nuit. Et ils ronflent. Alors, s'pas? j'suis sorti... Et puis, comme on a fait l'coup hier, mon boulot, moi, c'est d'les parer, si ça n'allait pas...

— Et... ça va?

— Oui.

Loupé s'était offert une sorte de veston dont les manches

trop longues l'empêchaient de mettre commodément ses deux mains dans les poches. Cela lui donnait une allure singulière, car il marchait, les bras ballants dans les manches, où ses petites mains disparaissaient.

— T'es fringué, observa Fernande.

Il branla la tête en silence, puis, comme la fille lui proposait de l'accompagner au restaurant, il la suivit et s'attabla devant elle. Loupé savait se tenir.

— J' paye le café, offrit-il au dessert.

— Ici ?

— Non. Aux Trois Boules. D'abord, j'ai rencart avec les copains... Et puis...

— Mais les diams? dit Fernande.

Loupé sourit bizarrement :

— Vous les voulez tout d' suite?

Elle rougit.

— Dehors, proposa-t-il discrètement, parce qu'ici, même Fernande... ça serait donner l' truc et s' faire paumer. Regardez donc. Pour des bourres, y a des bourres. Vous l' croyez pas?

— Sortons, fit alors Fernande, et elle appela le garçon.

Cependant, dans la rue, une gêne subite, mêlée d'une vague appréhension, s'emparait de la fille et l'empêchait de renouveler sa demande.

— Les v'là ! souffla Loupé.

Il pleuvait toujours. Fernande pressait le pas et quand Loupé lui mit dans la main, tout à trac, les brillants montés en boucles d'oreille, elle n'osa même pas les regarder. Loupé se taisait. La pluie, très droite, tombait du ciel encombré de nuages.

— Ils sont beaux, affirma Loupé.

— Mince ! ajouta la fille. Des mômes pareils travailler comme ça !

— Planquez-les... même Fernande !...

Et Loupé, longeant les murs, parla, car il éprouvait ce besoin mystérieux que connaissent les enfants perdus.

— C'est Mes Pognes, monologuait-il à côté de Fernande, qui se défendait de l'entendre, qu'est entré le premier. Nous, on espionnait dehors... puis on l'a suivi et on avait chacun un rayon à visiter. Un moment, à la caisse, j'ai bien cru qu'ils

s'esquintaient rapport au pèze. — Pet! là d'dans! que j' fais en m'aboulant et j'ai sorti mon feu pour qu'ils comprennent... j' suis l' seul à en avoir un... je le tiens d'un homme, un grand qu'les flics ont fait tomber, v'là deux piges... un homme! Alors j' leur y ai dit : « Mes Pognes et Criquet, continuez... Vingt-Deux, fais les tiroirs... C'est parlé?... Pis toi, la Flemme, y en a bon pour les p'tites vitrines qu'est dans l' fond... J' m'arrange sur la d'vanture... Après on partagera. Y aura chacun sa part, les gars, et pas d' rouspétance ou l' premier qui la ramènerait j' l' brûle aussi vrai que j' m'appelle... »

Mais ils arrivaient au bar des Trois Boules où les compagnons du môme Loupé semblaient l'attendre devant une collection de petits verres alignés sur le zinc.

— Salut! fit le nouveau compagnon de Fernande... Le patron lui tendit une énorme main mouillée. Les autres répondirent par le même salut. Après quoi, Loupé, désignant la fille, ajoutait par manière de présentation :

— Madame prend un café et moi aussi. Allons! Ernest, sers-nous ça vivement et vas-y d'une tournée pour la gnole.

VIII

Fernande s'assit à une petite table d'où elle voyait le boulevard, les maisons et le ciel. Quelquefois, un taxi suivait le trottoir. Des passants allaient sous la pluie et, dans le bar, à demi-mots, Loupé qu'entouraient ses petits camarades expédiait l'affaire. Il était étonnant de décision. Ernest lui-même, qui servait de recéleur à la bande, n'y aurait rien compris s'il avait eu tant soit peu l'oreille dure. Enfin tout le monde fut d'accord et du butin qu'on se partagea, froidement, sur le comptoir, Ernest eut sa part ; puis les tournées de calvados, dont chacun réglait la sienne, se succédèrent jusqu'au milieu de l'après-midi. Le boulevard était à peu près désert. Fernande regardait l'asphalte ruisselant et Loupé vint s'installer à côté d'elle. Il lui prit la main.

— Quoi qu' vous avez? demanda-t-il.

Elle eut un geste vague.

— Même Fernande?...

— Oh! dit-elle, ça se tassera... C'est rien... Y a que c' fumier de temps qu'on peut pas sortir.

— J' paye à dîner, c' soir, proposa Loupé.

Elle ne répondit pas. Dans ses yeux, qu'emplissait un ennui indéfinissable, Loupé plongea les siens et il demeura un long moment ainsi, cependant que Mes Pognes, Criquet, La Flemme et Vingt-Deux quittaient le bar et se séparaient sous la pluie.

— J' vous prêterais bien un imperméable, dit Ernest en faisant glisser de son doigt une bague dont il regardait la monture... Une véritable occasion, vingt balles !.. et il cligna de l'œil à Loupé qui lui fit signe de l'apporter.

— Regardez-moi ça, commençait-il... Tout soie, Madame, et neuf... dites... en état de neuf ainsi parler. Il vous ira bien et puis c'est un bon... il vous f'ra de l'usage.

Loupé lui donna un louis.

— Essayez-le, mâme Fernande, ajouta le patron du bar... y a une ceinture, c'est bien un caoutchouc de femme.

Elle le mit. Il lui allait tout à fait.

— Mais je l'paye, affirma-t-elle.

— Un autre jour, dit Loupé.

Fernande n'insista pas. Ernest « remit » une tournée de vieux marc pour fignoler l'affaire et, quand ce fut fait, la fille et le jeune voyou prirent congé du patron et se dirigèrent par le boulevard de Belleville vers d'autres bars où, jusqu'à la tombée de la nuit, ils demeurèrent sans parler beaucoup, assis l'un près de l'autre.

La fille songeait au Corse et à la date encore lointaine à laquelle il la rejoindrait. On était en octobre. Hélas ! sur les dix-huit mois qu'il avait à demeurer prisonnier, loin d'elle, onze à peine venaient de s'écouler et ces onze mois avaient suffi à Fernande pour la rendre à tout jamais indigne de lui. Cela surtout la désespérait, car à présent qu'elle revenait, par un étrange détour, au besoin qu'elles ont toutes d'être dirigées et conseillées par un homme, celui dont elle était privée lui semblait mériter tout son amour.

Et puis, par cette fade fin de journée pluvieuse, l'idée de la prison avait quelque chose d'atroce. Fernande ne put s'empêcher de le dire. Loupé la comprenait.

— Tenez, expliqua-t-il, l'homme qui m'a donné son feu, v'là deux ans, lui, qu'il en prend à Fresnes... Hein ! le pauvre gars ! Et il s'appelait Fifi... Vous l'connaissiez pas?... Mais sa

femme, même Fernande, c'est la Bertha, une môme qui en a dans l'bide... A la voir...

— Bertha ?

— Allons ! vous savez bien de qui j'parle. Moi, la Bertha, c'est comme ma frangine et on s'cause toujours avec amitié.

— Une petite?...

— Pas si grande que vous... des châsses bleues.

— J'la connais, affirma Fernande.

— Eh ! bien, c'était son homme, Fifi, un beau, un frisé et pas chiqueur. D'ailleurs sa femme a d'qui tenir et, quand faut qu'elle marne, elle marne. Mais malheur aux donneurs avec elle... Elle les sent, elle est terrible... C'est une femme...

— J'm'ai arrangée avec elle, déclara Fernande lentement.

— Vous ?

— Hier au soir... Alors, l'môme, j'voudrais bien la revoir à cause que ça me ferait plaisir d'm'expliquer.

Loupé se gratta le derrière de la tête :

— Vous battre avec la Bertha ?

Fernande riposta :

— J'suis pas bonne à m'battre?

— J'veux pas voir ça, assura Loupé vivement. Ah ! non... Faites comme vous voudrez, même Fernande. Mais moi...

— Où qu'elle est de c'tte flotte?

Loupé se détourna.

— J'en sais rien, répliqua-t-il à voix basse... Rien de rien.

— Loupé ?

— Mais non. C'est impossible... Vous battre ! Tenez, j'aimerais mieux l'faire pour vous... Elle est vache, Bertha, même Fernande, et au bal où qu'elle va tous les soirs y a pas un homme qui donnerait pas son rouge pour elle.

— Quel bal ?

— Rue Dénoyez.

Fernande et Loupé se dévisagèrent, puis leur conversation reprit avec une sorte de gêne que l'arrivée soudaine de Bertha dans le bar, où ils parlaient d'elle, fit tomber brusquement.

Fernande s'était levée. L'autre, surprise, la regardait et, du comptoir où elle s'accoudait, elle parut extraordinairement pâle.

— Bertha ! s'exclamait le gamin.

Elle ne répondit point.

— J'ai à te parler, dit Fernande.

— Ici ?

— Dehors...

— On y va, répliqua la fille, et elle avala d'un trait le petit verre de marc qu'on lui avait servi.

Loupé sortit sur leurs pas. Le boulevard, avec son ciel noir où roulaient des vapeurs, son ombre épaisse que traversaient des lumières et que d'autres, immobiles, ponctuaient, s'ouvrait devant eux. Il ne pleuvait plus. Un petit vent froid faisait courir sur les trottoirs brillants des ondes rapides et de grandes rides circulaires qui se nouaient et se dénouaient sans cesse.

— Bertha! murmurait le gamin... même Fernande! faites pas ça... Non... faites pas ça... vaudrait mieux qu'vous soyez d'accord les deux, au lieu de...

— Conduis-nous, ordonna Fernande, et elle ajouta... Maintenant qu'on est seules, Madame, ira peut-être moins fort qu'hier soir...

Bertha se contenta de rire.

— Quelle affaire ! gémissait le môme.

Il prit tout de suite à gauche, dans une rue.

— C'est encore loin ? demandait Fernande.

— Rapport ? ricana Bertha.

Loupé n'eut que le temps de s'exclamer... Sans un mot, le deux filles se ruaient l'une sur l'autre et Fernande, la première, portait à la femme de Fifi un grand coup dans le ventre.

— Salope! râla celle-ci.

Un type, en casquette, observa :

— Au Ramponneau! dame, c'est la rue!

— Vache!

— Ahan! fit Bertha,

Fernande encaissa et, de nouveau, frappa. On entendit son poing taper dans la figure de son adversaire. Elle était plus grande qu'elle. Cela la favorisait.

— A cognent comme des mecs, admirait le type en casquette... Oh! là! là! qu'est-ce qu'elle y passe, la grande!

En effet, Fernande accrochait la fille avec ses ongles et tentait de la faire tomber. Elles roulèrent ensemble sur le trottoir. Elles ne criaient pas. C'était une belle bataille où Fernande

avait tout l'avantage. Ses cheveux cependant lui tombaient sur les yeux et l'empêchaient de voir où elle portait ses coups. Bertha lui labourait la joue droite de ses griffes. Fernande mordit. Les deux corps s'étreignirent davantage, mais enfin la grande parvenait à enfourcher l'autre et à la maintenir sous elle avec ses genoux. Sa robe remontée laissa voir le haut d'un bas noir et la naissance de la cuisse. Elle s'acharna. Le visage en arrière, afin d'éviter les coups d'ongles, cambrée dans un mouvement d'une étonnante allure, Fernande bourrait de ses deux poings Bertha dont la bouche tordue de colère saignait. Elle la frappait sur les yeux, sur le nez, partout où le plaisir d'écraser l'insulte d'un regard ou d'un rire de souffrance est grand pour une femme.

— Ah! ah! ah... oh!... fumier... putain! putain! putain! sanglotait la malheureuse.

Fernande répliquait :

— Bourrique!... ah!... elle l'a dit... elle a dit bourrique... J'te l'arrange ta gueule, saloperie!... ta grande sale gueule... Oui, crie... tu peux crier... Moi? Moi? bourrique... Tiens, garce!...

Loupé, ayant éteint le réverbère du coin pour que la scène se passât sans esclandre, était atterré. Devant lui, les deux femmes se déchiraient.

— Mâme Fernande! suppliait-il... Laissez-la... Mâme Fernande! Mâme Fernande!

— Non.

Et, sans arrêt, la fille mettait à Bertha qu'elle tenait sous elle de grands coups sourds qui faisaient sonner sa tête sur le trottoir.

Le type en casquette s'était éclipsé. Il n'y avait personne... Quelques ombres traversaient la nuit où le vent qui devenait plus fort arrachait, avec de larges battements qui claquaient contre le mur, un lambeau d'affiche déchirée.

— A crai! fit soudain le môme.

En effet, du boulevard débouchait un « bourgeois » que Loupé reconnaissait à sa silhouette.

Il toucha l'épaule de Fernande :

— Les v'là, souffla-t-il vivement et, se collant à la façade, il tenta de remonter la rue et de s'échapper. Mais, du débit qui

forme l'angle des rues Ramponneau et Dénoyez, sortit, au même instant, un autre individu.

— On est fait! constatait le môme, et il prit sa course en silence.

Pépé-la-Vache, qu'il n'avait point remarqué, mêlé à l'ombre derrière lui, le fit rouler par terre d'un croc-en-jambe. Loupé n'eut pas le temps de s'y retrouver. La Vache se jetait sur lui, le fouillait, prenait son revolver et le mince couteau à cran d'arrêt qu'il avait dans ses poches, puis il le fit se lever et descendre avec lui vers les femmes que deux hommes en chapeau melon séparaient et retenaient.

— Oh! dit Fernande en reconnaissant Pépé-la-Vache.

Bertha, ensanglantée, eut un rire éreinté.

— Toi! Toi! clamait Fernande.

On la fit taire, et dans la rue qui, subitement, s'emplissait de curieux, les deux femmes et Loupé durent accompagner dans la direction du poste de police les agents des mœurs dont les faces épaisses ne trahissaient aucun écœurement.

IX

— Ce sac?

— C'est le mien, reconnut Bertha.

Pépé poursuivit :

— L'autre est par conséquent...

— A moi, déclara Fernande.

On ramenait des poches de Loupé un bracelet de titre fixe, deux bagues et un porte-allumettes en argent.

— C'est bien ça, chuchotait à l'oreille de la Vache l'un de ses deux acolytes.

Bertha attendait en silence.

— Ajoutez ceci, fit Pépé-la-Vache en déposant, sur la table noire du poste, le revolver et la lame de Loupé... Bien... Maintenant les sacs!

Fernande eut un léger serrement du cœur. Son sac contenait en effet les boucles d'oreille que le môme lui avait données. On l'ouvrit devant elle et on en fit tomber sur la table le contenu. Les boucles d'oreille n'y étaient pas.

— L'autre! ordonnait la Vache.

— De quoi? s'étonna Fernande.

Bertha dit :

— Nature... Des pend'loques que j'ai jamais tant vues... on les a mises pendant le chemin. C'est pas à moi, ajouta-t-elle.

Fernande voulut parler.

— Ça va, fit un agent... qu'est-ce qu'on vous demande?

— Mais...

Comme les boucles d'oreille étaient tombées du sac de Bertha, Pépé-la-Vache plaça son mot :

— Oh! pas d'histoires, affirma-t-il. L'affaire est entendue. Les boucles d'oreille sont à Madame (il désignait Bertha) et il faudra bien qu'elle nous dise qui les lui a remises. Un peu d'silence, n'est-ce pas? D'abord, vous ..ce n'est pas une raison, parce que je vous connais...

— J'vous connais pas, répliqua Fernande.

Pépé pâlit légèrement.

Bertha essuyait de la manche son visage sanglant et tuméfié.

— Eh! Loupé, prononça-t-elle ensuite, pas la peine de s'frapper... C'est un coup de Madame et d'son homme. On est bons.

Sa voix dure résonna singulièrement dans le silence de la salle du poste aux murs de plâtre. Au-dessus de la table, un bec de gaz brûlait sous un rond abat-jour de papier vert. Il y avait deux bancs. Près de la porte aux vitres engrillagées, un agent de ville se tenait debout. D'autres entouraient les deux filles et Loupé.

— Allons! commanda l'un d'eux.

Il s'empara d'un sous-main noir de toile cirée, l'ouvrit et, s'adressant en premier à Loupé, écrivit sous sa dictée le nom, le prénom, l'âge et l'adresse du prévenu.

— Sans profession?

— Sans.

— Parici, dit un autre agent, en remuant des clefs.

Loupé le suivit.

— Et vous, Madame?

Bertha s'approcha de la table.

— Berthe, Marie, Annette Ducourret.

— Agée de?

— Vingt-six ans...

On la fit ensuite passer dans une seconde salle et Fernande resta seule au milieu des agents qui ne lui demandaient rien.

— Je m'appelle... crut-elle devoir déposer.

— Vous pouvez aller, assura Pépé-la-Vache. Nous n'avons pas besoin de vous...

— Quoi?

— Foutez-moi le camp!

Un agent plaisanta :

— C'est toujours la même chose... Celles qui peuvent démarrer sont les plus enragées...

— Pépé! dit Fernande.

— Certainement, répondit-il... seulement...

— Vendu!

— Oui. Madame. Et après?

Il se croyait très fort. Fernande ramassa son sac. Elle l'emplit des différents objets qui lui appartenaient, étalés sur la table, et elle regarda Pépé-la-Vache avec une telle expression de haine qu'il dut donner l'ordre de la mettre dehors, sans recommander à personne de ces Messieurs d'user vis-à-vis d'elle de la moindre attention.

FRANCIS CARCO.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

HISTOIRE

Constantinople et Byzance, par Léon Bloy (Éditions Georges Crès et Cie, s. p.). — Léon Bloy, qui avait dans les yeux l'éblouissement de l'Histoire, s'était rué sur les ouvrages de Schlumberger, où rayonne Byzance. L'éditeur Georges Crès a réimprimé, sous ce titre : *Constantinople et Byzance* (d'après le sens de l'Introduction condensant le passé et le présent sous le jour de l'heure actuelle), les pages où Bloy, il y a quelques années, raconta sa lecture (1). Il ne s'agit, dans ce livre, de quoi que ce soit qui pourrait s'appeler abrégé, résumé, bien qu'on y trouve plus ou moins l'information qui peut ressortir d'un résumé. Disons, plus exactement, nous paraît-il, que Bloy donne des extraits de Schlumberger, entourés d'un commentaire perpétuel. Ce commentaire, qui est d'ailleurs le volume, sera regardé comme du meilleur Bloy. Il y a là tout un vigoureux impressionnisme de l'Histoire byzantine.

De la Byzance médiévale dont Schlumberger a plus particulièrement été l'historien infiniment patient et pénétrant, l'historien à « la constance d'Apache », comme dit Bloy, à « la sagacité de vieux Mohican couché sur la piste pour tirer quelque chose de ces ténèbres », — de cette Byzance-là, tout, on peut le dire (tout, à part, bien entendu, l'histoire religieuse), captive et même, par moments, enthousiasme Léon Bloy. Sa rude optique, qui d'ailleurs saisit cette civilisation dans une heure de force, laisse les côtés subtils du byzantinisme. Il aime, disons-nous, de façon guerrière et violente, cette Byzance du Moyen-Age oriental, la Byzance du xe siècle et d'une partie du xie, la Byzance de la dynastie macédonienne, avec les trois puissants règnes de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiscès et de Basile II. Il a une tendresse pour ces empereurs selon son cœur. Il acclame ces autocrates pourfendeurs de Bulgares, de Russes et de Sarrasins ; il trouve d'autre part délicieuse leur manière de mener les grands de l'Empire, obligés de rendre gorge. On sait que les deux premiers régnèrent successivement pendant la minorité du dernier, qui, devenu « majeur » (ce qui est une façon de parler), compléta et para-

(1) Parues, en 1906, dans *la Nouvelle Revue* sous ce titre : *L'Epopée Byzantine et Gustave Schlumberger*. Il en avait été fait un tirage à part. Nous en avons parlé à l'époque (*Mercure de France* du 16 décembre 1908). Voir aussi, sur Byzanee, *id. ibid.*, pp. 701-705, et *id.* : août 1905, 1er novembre 1907.

cheva, d'une manière suffisamment majeure, en effet, l'œuvre de ses deux prédécesseurs. L'histoire de Byzance, sous ces trois grands guerriers, n'est qu'un vaste choc d'épées. Guerres sur le Danube, dans les Balkans, contre les Russes et les Bulgares ; guerres en Asie-Mineure contre les Musulmans. Byzance avait bien besoin de pareils hommes, étant déjà entrée dans la période critique. L'exarchat de Ravenne n'était plus qu'un souvenir. L'Italie avait presque entièrement cessé d'être byzantine. Russes et Bulgares se précipitaient du nord ; tandis que l'Islam pressait l'Empire par l'est et le sud. Les trois empereurs dont Bloy recompose en un énergique raccourci la figure, empruntant à Schlumberger pour le dessin, et n'usant que de sa propre palette pour la couleur, qui, par moments, noie et déborde de bavures splendides, d'irradiations de somptuosité mystique le contour linéaire de la documentation, ces trois empereurs, colosses de l'Histoire byzantine, maintiennent debout cette Histoire déjà croulante. Ils furent, pour le Bas-Empire, ce que furent, pour le Haut-Empire, trois autres grands hommes, Tacite, Aurélien et Probus. Ces trois derniers, des Stoïques, sont plus simples et en ce sens plus beaux : leur sévérité antique et stoïcienne a plus d'allure que la bigoterie des autres (qui, d'ailleurs, firent une rude guerre aux moines rongeurs de Byzance) ; mais les trois Byzantins, en revanche, enchantent par plus d'éclat.

Voici maintenant ce qu'il y a probablement de plus positif dans cet article-ci : à savoir quelques citations de Léon Bloy.

Il dit de l'horrible énigme mondiale actuelle :

> L'histoire d'une multitude de siècles est devant nous comme une pauvresse qui va mourir d'inanition sans avoir pu se faire entendre.

Je cite sans ordre. Voici des lignes sur le fétichisme de la pourpre, à Byzance, déjà noté par Montesquieu :

> Le trône était si sacré qu'il suffisait d'y arriver, n'importe par quel chemin exécrable, pour devenir aussitôt intangible comme le sacrement de l'autel. Un révolté heureux, improvisé basileus, chose très peu rare, incarnait tout à coup, par cela seul, une espèce de viande à Sacrilège...

Sur l'Islam après la chute du magnifique émir d'Alep Seif Eddaulèh (Il fut, ce beau chapitre de Schlumberger, une de mes lectures mémorables, il y a plus de vingt ans, hélas ! et les lignes de Bloy sont spécialement évocatrices pour moi) :

> Et ce fut fini de l'Islam poétique, le croissant de Mahomet ne devait plus baigner son reflet dans les limpides eaux des parcs de volupté, où chantèrent si longtemps, durant les nuits parfumées, les poètes et les rossignols.

J'ai un peu médit plus haut de la bigoterie byzantine. Je n'ai pas

le temps d'aller vérifier, au plus strict, ce que fut cette bigoterie dans un cas donné, celui de l'empereur Nicéphore. Bloy, d'ailleurs, ici, constate que le « zèle religieux » de Nicéphore « ne le distinguait pas », et, me semble-t-il, il parle plutôt d'ascétisme que de bigoterie. Ascète, si ascète il y a, Nicéphore fut vaincu par l'insurmontable Théophano. Je cite tout de même, pour le magnifique couplet que nous vaut cela :

Ses terribles passions d'Asiatique exaspéraient sa ferveur en le jetant aux pratiques les plus rigoureuses...

Depuis que le Paradis Terrestre est perdu, la vie ascétique a toujours été la plus brûlante convoitise humaine. Que sont les rages de la cupidité ou de l'ambition, comparées à cet incendie d'une âme qui veut rapatrier Dieu, retrouver en elle-même les futaies et les clairières de l'Innocence primordiale, avec les oiseaux de délices et les amoureuses bêtes féroces, quand la Désobéissance de l'homme ne leur avait pas encore ensanglanté les yeux.

Ailleurs, Bloy, par une de ces synthèses épithétiques dont il a le secret, appelle Nicéphore un « bouc de gloire ». Un bouc de gloire, de l'odeur duquel Théophano avait assez quand elle le fit saigner. Ceci n'excluait pas nécessairement le fait d'ascétisme. Mais, en dehors de l'évocation qui sort de cette image étonnante prise en sa valeur *absolue* (comme eût dit Bloy), je pense que « bouc de gloire » caractérise ici l'aspect physique du guerrier Nicéphore Phocas. J'ai souvenir d'un barbichet noir de poil, le front protubérant et dégarni, le ventre gros, les jambes grêles, l'air d'un quinquagénaire marié à une jolie femme ; un fond d'austérité besogneuse à travers cela ; un homme pas amusant du tout, tendu, en proie sans doute à des penchants contradictoires. Quant à la « gloire », où s'éleva le chèvre-pieds à la force du poignet, — il n'en fut pas mieux compris de Théophano.

L'armée bulgare :

Il la suivit donc à la piste (Nicéphore, l'armée bulgare), comme un molosse très-sûr, et finit par la surprendre dans la vallée du Sperchios, plus loin que Pharsale, plus loin que la chaîne sauvage de l'Othrys, au fond des gorges de la Thessalie méridionale. Elle revenait du Péloponèse et de l'Attique, après une ample dévastation, gorgée de pillage, gavée jusqu'au nœud de la gorge, gonflée, puante et pestilentielle, comme une mouche d'abattoir.

Quel relief !

C'est vers ce moment-là que Basile II creva vingt mille yeux à dix mille Bulgares. Carrément, Bloy approuve,— en historien partisan. Comme homme, j'aurais bien voulu le voir à la place de... Basile II. « Vous n'auriez pas fait cela, Bloy ! » — « ... J'aurais été très strict. »

Il y a (pour continuer ces réflexions) il y a, chez Bloy, un sentiment du mystère, un frissonnement de brin d'herbe sous les souffles de l'Immensité, qui, combiné avec l'Histoire, produit des effets d'une grandeur vraie. Ainsi, à propos des lacunes irrémédiables de l'Histoire byzantine, où s'est épuisée l'ingéniosité du grand mosaïste Schlumberger :

Il est certain que des événements immenses ont été complètement, je ne dis pas perdus, mais *cachés*, ce qui est plus ou moins affligeant. Cela dépend de ce que Dieu a mis au cœur et de l'idée qu'on se fait de l'histoire.

Cette pensée, qui se poursuit d'une façon latente, reparaît amplifiée une centaine de pages plus loin. Ecoutons le pathétique rêveur :

L'Histoire, phénomène ou illusion, — de toutes la plus incompréhensible — est le déroulement d'une trame d'éternité sous nos yeux temporels et transitoires. On croit voir d'énormes espaces, on ne voit pas à trois pas. Mon ami, mon frère tourne le coin de la rue. Je ne le vois plus que dans ma mémoire, qui est aussi mouvante et aussi profonde que la mer. J'en suis aussi séparé que par la mort. Il est toujours, je le sais bien, sous l'œi de Dieu, mais pour moi, il est tombé dans un gouffre. Ce coin de rue, c'est n'importe quel tournant de l'Histoire...

L'Histoire est pour moi comme une ruine où j'aurais vécu de la vie la plus intense avant qu'elle ne devînt une ruine. Sensation douloureuse et paradisiaque d'avoir mis son cœur dans des choses très anciennes qui paraissent ne plus exister.

C'est cela même. Et voici le splendide aboutissement de l'idée :

Je visite Byzance comme Schlumberger visitait les ruines d'Ani, capitale antique des rois d'Arménie, en soutenant de mes mains faibles, au-dessus de ce grand vestige de mon âme, tout le firmament étoilé.

La dynastie macédonienne, éteinte en 1028, eut un lamentable lendemain de caducité et de honte, dont Bloy, à la fin de son livre, expédie l'histoire en quelques pages tellement méprisantes qu'elles en sont humoristiques. Nous percevons ici comme une goguenardise, qui est d'ailleurs l'autre accent, l'autre corde du style de Bloy. C'est ce qui me fait dire parfois que Bloy est amusant, à mille lieues de l'ennui.

Il y a là la vieille impératrice Zoé, nièce de Basile II, aux ardeur inextinguibles, feu grégeois, remariée trois fois, la dernière fois à 63 ans,— saluée par Bloy de gouailleries presque joyeuses à chacune de ses successives apparitions galantes. « Pasellus, ajoute-t-il, est curieux à consulter sur cette vieille Zoé dont tous les actes peuvent se résumer en trois mots : luxure, parfums et piété, ce qui donne à peu près le type de la femme du monde, bourgeoise ou duchesse, au vingtième siècle. » Sexagénaire, elle était encore admirablement belle, et ceci fait d'assez intéressants objets d'art de ces parfums,

de cette piété et de cette luxure. Quelles existences ! Celle de beaucoup d'impératrices byzantines. Quant à savoir ce qu'il put y avoir, dans ces âmes, sous les parfums, la piété et même la luxure, mystère ! Bloy voit ici l'éternelle « femme du monde », bourgeoise ou duchesse, et passe. Passerai-je aussi vite ? Je sais bien, d'autre part, que les Orientales sont plutôt sommaires. Quoi qu'il en soit, quelque état supérieur de l'éternel féminin ne fut-il point possible à Byzance aussi ? Qu'y a-t-il dans ces typikôns, dans ces chartes de fondations pieuses ? Seulement le résidu bigot et pharisaïque des voluptés et des parfums mondains ? Ne peut-il se trouver une Radegonde byzantine ?

L'histoire religieuse de Byzance, ai-je remarqué plus haut, est, pour Bloy, le côté fâcheux. Ceci ne surprendra pas de la part du catholique Bloy. Schlumberger, très loué partout ailleurs, le contente peu là-dessus. J'ai noté jadis, à cet égard encore, que nul mieux que Bloy « n'a averti le lecteur de ce que la position de la question religieuse chez M. Schlumberger pouvait avoir de non satisfaisant ». Bloy le soupçonne de se « régaler du miel de Cérulaire » (l'hérésiarque, héritier de Photius), et il n'admet pas non plus des lignes comme celles-ci, quand Schlumberger dit qu'à un certain moment « l'Empire d'Orient eût peut-être réussi... à réinstaller, pour un long temps, ses exarques à Ravenne, et à Rome des *Papes de son choix* ». Schlumberger, s'exclame Bloy, « a tellement lu, qu'il croit qu'on *choisit* les Papes !... Son ignorance ou sa méconnaissance de la Primauté indiscutable et constamment miraculeuse du Vicaire de Jésus-Christ le rend trop insuffisant ».

Léon Bloy trouve que Schlumberger observe là-dessus, « scrupuleusement », ce qu'on pourrait appeler « *le Secret professionnel des historiens* ». Si j'interprète bien une formule assez obscure, ce « secret professionnel », c'est le mutisme gardé par les historiens comme Schlumberger — des savants et non des mystiques — sur les matières transcendantales de la Foi. Ceci devait être insupportable au chrétien et au catholique Léon Bloy, on s'en rend parfaitement compte. Toutefois, il y a là, — dans cet antagonisme religieux de Rome et du Byzance, — un fait tellement enfoncé au cœur de l'Histoire, que force est de *lire* énormément, en effet, quand on veut en parler. Une chose bien curieuse à constater est celle-ci : après la conquête de Constantinople par les Croisés, l'empereur et le patriarche *latins*, Henri de Flandre et Thomas Morosini, se conduisirent envers le Saint-Siège comme l'eussent fait, — et pis que cela, — un empereur et un patriarche grecs. Les difficultés de la Papauté en Orient, dans tout l'Orient, ne firent qu'empirer après la 4e Croisade. Ainsi non seulement les Grecs, mais encore et surtout les Latins ! L'air grec voulait cela d'une façon obscure et formidable.

Mais Léon Bloy qui fut lui aussi formidable, comme Mystique, a pu considérer cela du sein de l'Absolu ; et, la lueur du nimbe des Saints lui donnant des clartés plus profondes que le soleil naturaliste, il a pu voir *au-delà* de ce terrible fait historique, pour lui relatif.

Ce fut un grand enthousiaste, un lyrique extraordinaire, un Voyant tourmenté, qui vécut avec un orage dans le cœur et une auréole *dans* la tête.

EDMOND BARTHÈLEMY.

QUESTIONS COLONIALES

L'Allemagne, l'Entente et les futurs règlements coloniaux. — Que deviendront, à la cessation des hostilités, les colonies des puissances belligérantes ? C'est presque un truisme de répéter, après la note secrète du gouvernement allemand de 1913 que « leur sort sera réglé en Europe par le protocole de paix. » Cependant d'ores et déjà, des courants s'établissent, des tendances se manifestent de part et d'autre qu'il n'est pas sans intérêt de noter. Les lecteurs du *Mercure de France* n'ont peut-être pas oublié la campagne que j'ai menée, il y a quelques années (à peu près seul en France et non sans quelque dommage car il est parfois mauvais, même quand on est fort myope, d'être un peu clairvoyant), contre certaine propagande anticongolaise dont les protagonistes étaient M. Edmund Morel et le sieur Casement qui, depuis, eut maille à partir avec la justice anglaise. Les leçons du passé ne comportent un enseignement que pour qui veut l'entendre. Les faits n'ont aucune valeur en soi pour la plupart des hommes qui les recréent au gré de leur conception du monde ou, plus simplement, de leur fantaisie laquelle est fille de leurs intérêts physiologiques et moraux. J'en trouve la preuve dans le programme, — officiel, car il devait être produit à Stockholm, — d'un parti puissant en Angleterre, le « Labour Party » derrière lequel agit et se meut un des plus gros organismes de la vie économique de la Grande-Bretagne, les « Trade-Unions », auxquelles M. Lloyd George adressait, il y a quelques semaines, un éloquent discours. Le « Labour Party » aime les solutions radicales et il envisage froidement la suppression des colonies africaines. « Les intérêts de l'humanité, lit-on dans son programme, seront le mieux servis par l'abandon entier et franc par tous les belligérants de tout rêve d'un empire africain, par le transfert de toutes les colonies actuelles des Puissances européennes en Afrique tropicale, y compris la République de Libéria, nominalement indépendante, à l'autorité supernationale constituée, par *la Société des nations* et par l'administration de ces colonies au moyen d'une commission impartiale placée sous cette

autorité et qui assurera leur existence comme *Etat africain particulier* indépendant sur la base des principes suivants : 1° porte ouverte et égalité de commerce pour toutes les nations ; 2° protection des indigènes contre l'exploitation et l'oppression et défense de leurs intérêts de race ; 3° emploi de tous les revenus au bien-être et au développement de l'Etat africain lui-même ; 4° neutralisation permanente de cet Etat africain.

Cette conception n'est pas très lointaine de celles qu'ont développées d'autre part en Angleterre, M. Harris et le groupement intitulé : « Aborigènes Protection Society ». Sa réalisation tendrait à la constitution en Afrique tropicale d'un Etat internationalisé et formé de toutes les colonies actuelles de quelque puissance européenne qu'elles relèvent.

L'Allemagne a déjà répudié cette conception : dans une conférence qu'il a faite à Berlin le 21 décembre 1917, le docteur Solf, ministre des colonies allemandes défuntes, a nettement rejeté pour l'Afrique l'idée de l'internationalisation. Sa conférence dont tous les termes ont dû être pesés peut être résumée comme suit :

Le Secrétaire d'Etat est parti de cette idée que le dernier but de guerre de tous les belligérants est d'obtenir une paix durable, mais que, pour atteindre ce but, les différentes nations en guerre ne sont pas de la même opinion. Pour l'Allemagne, la garantie de ses colonies jouera à l'avenir un grand rôle dans cette question.

Le problème colonial est insoluble si les Puissances n'envisagent pas l'ordre général des choses dans un esprit capable de créer une paix qui donnera satisfaction à toutes les aspirations légitimes. Le rétablissement du *statu quo* en Afrique ne peut pas conduire à un apaisement des rapports internationaux dans le domaine colonial. Le *statu quo* en Afrique ne représente pas un partage qui ait été fait avec méthode et qui soit susceptible du meilleur rendement ; ce n'est pas un partage qui ait été établi en tenant compte des nécessités et des qualités colonisatrices des différentes nations ; c'est un partage qui ne repose que sur des cas fortuits, produits d'une histoire coloniale remontant à des siècles et correspondant à un esprit tout à fait différent, ou bien résultats du désir d'entreprise que possédaient certaines personnalités pleines d'énergie.

Ce développement dû au hasard a eu comme effet de permettre au Portugal, à la Belgique et à la France de posséder, avant la guerre, un grand domaine colonial en Afrique et cela sans disposer de la force d'expansion économique et civilisatrice, sans avoir le surcroît de population ou les capacités financières qui sont les conditions nécessaires de la collaboration coloniale de l'avenir en Afrique. L'Angleterre aussi s'est adjugé en Afrique des domaines qui dépassent, étant donné la quantité énorme de territoires qu'elle occupe sur les autres parties du Globe, tous les besoins économiques qu'elle peut avoir. L'Allemagne au contraire est, par l'accroissement de sa population et par son activité industrielle, poussée à coloniser, et elle en est réduite maintenant à des possessions de domaines coloniaux

dispersés et d'une importance bien moindre. Il faut arriver à une compensation de ce manque de proportion, si l'on veut établir une paix durable en prenant comme base la satisfaction des intérêts légitimes.

Le Secrétaire d'Etat rejette l'idée d'un nouveau règlement en Afrique ayant pour but de donner la libre disposition d'elle-même à la race noire ou l'idée de l'internationalisation de l'Afrique et il demande un nouveau partage établi d'après les points exposés.

Le droit de la race noire de disposer d'elle-même conduirait au chaos en Afrique. Le Secrétaire d'Etat accepte l'idée comprise dans l'expression « droit des nations à disposer d'elles-mêmes » en lui donnant le sens suivant qu'il faut accorder aux indigènes un « droit d'avoir une fin propre ». Ils ne doivent pas être seulement les moyens mais la fin propre de notre colonisation.

Les représentants de la politique anglaise du « knock out » qui dirigent en ce moment les affaires de ce pays ne nous permettent toutefois pas d'attendre leur adhésion au principe si légitima qui vient d'être exposé. Ces politiciens du « knock out » ont remplacé les vieilles méthodes coloniales approuvées de l'Angleterre par un système d'incitations, de mauvais traitements des indigènes, de violences exercées contre la liberté du commerce, d'abaissement de la race blanche devant la race noire et de militarisation de l'Afrique qui doit porter un coup fatal au développement ultérieur de ce continent.

Le Secrétaire d'Etat renvoie à la propagande anglaise concernant les atrocités allemandes qui répand en Europe des histoires d'atrocités comme celles de l'utilisation des cadavres et qui se livre aussi en Afrique de parti pris à la calomnie.

Dans les cercles coloniaux anglais informés, où l'on reconnaissait la valeur des méthodes allemandes de colonisation, avant que la guerre éclatât, cette campagne de calomnies sera aussi jugée comme il convient. Ces cercles sont absolument muets aujourd'hui en Angleterre. Nous n'avons pas à appréhender un vote des noirs dans nos colonies africaines comme c'est le cas de l'Angleterre à Ceylan, dans les Indes Orientales et à Singapour, où, pendant la guerre, un terrible régime de sang sévissait.

A l'avenir, le travail en commun en Afrique doit revenir aux principes établis dans l'Acte de Berlin concernant le Congo : Liberté du commerce et de la navigation, lutte contre le commerce des esclaves et neutralisation de l'Afrique. Ces principes doivent être complétés par des conventions sur la création de grandes artères commerciales communes et sur la lutte en commun contre les épidémies, par exemple, la maladie du sommeil. L'Allemagne ne se refusera pas à une collaboration internationale dans ce sens en Afrique. Mais tant que l'esprit qui existe en Angleterre y prévaudra, l'espoir de construire en commun un avenir colonial demeure à l'état d'utopie. Les valeurs idéales perdues en Afrique ne peuvent se regagner que s'il intervient une transformation dans la conception des tâches coloniales à faire en commun. Cette révolution doit aussi se produire, et elle se produira aussi en Angleterre, car les politiciens du « knock out » ne peuvent se maintenir qu'à une condition, c'est qu'ils remplissent leurs promesses de nous abattre au point de vue militaire et de dicter au peuple

allemand une paix anglaise. Si ces illusions de l'Angleterre s'écroulent, la perspective se rouvrira de recueillir les meilleures forces de l'Europe pour le développement heureux de l'Afrique ».

Telle est la conception *officiellement* affirmée de l'Allemagne, conception assez éloignée aussi bien de celle à laquelle s'est arrêté le « Labour Party » que de celle qu'on peut démêler à travers le fatras des proclamations des bolcheviki russes. Le docteur Solf la formulait le 21 décembre 1917. Comme en réponse, M. Lloyd George prononçant un discours à la Conférence du « Labour Party », déclara le 6 janvier 1918 :

En ce qui concerne les colonies germaniques, j'ai plusieurs fois déclaré qu'il en sera décidé à une Conférence où l'on tiendra compte, en tout premier lieu, des désirs et intérêts des aborigènes. Aucune de ces colonies n'est peuplée d'Européens. C'est pourquoi dans chacune d'elles, l'essentiel est que les habitants soient placés sous le contrôle d'une administration acceptable et dont le principal souci soit de les préserver de l'exploitation des capitalistes et des gouvernements européens. Les aborigènes, dans leurs tribus respectives, ont des chefs et des conseils compétents pour les consulter, parler en leur nom, exprimer leurs vœux et leurs intérêts.

En somme, le principe général du *self government* vaut pour eux comme pour les territoires peuplés d'Européens. La déclaration allemande aux termes de laquelle les natifs des colonies allemandes ont prouvé, par leur loyalisme militaire pendant cette guerre, leur détermination de demeurer attachés en toutes circonstances à l'Allemagne est exacte, non pour toutes les colonies allemandes, mais seulement pour l'une d'entre elles : l'Est Africain. Et ici, les autorités germaniques ne se sont point acquis l'attachement des natifs pris en bloc (ceux-ci sont et demeurent profondément antigermains) mais seulement de la petite classe belliqueuse parmi laquelle ils ont recruté leurs Askaris. Ces Askaris, ils se les sont attachés en leur conférant une position hautement privilégiée vis-à-vis de la masse des natifs, une situation qui fait des Askaris de vrais oppresseurs seigneuriaux. Aussi bien, les Allemands ne disposent-ils que d'une minorité insignifiante dont les intérêts sont en opposition directe avec ceux du reste de la population et qui n'a aucun droit de parler en son nom. Bref, à la façon dont les Allemands ont traité les indigènes de leurs colonies, on s'explique trop *leur inquiétude de voir le sort de ces colonies soumis aux vœux de ces indigènes eux-mêmes*.

Ainsi, M. Lloyd George semble admettre, tout au moins pour la colonie de l'Est africain allemand, le principe de la reconnaissance des droits des populations indigènes. Quelques jours plus tard, le 9 janvier 1918, le président Wilson, au cours de son exposé des buts de guerre de l'Entente, préconisait dans son paragraphe 5 :

Un arrangement libre, large de vue et d'une entière impartialité de toutes revendications coloniales établies sur un respect rigoureux de ce principe qu'en décidant de ces questions de souveraineté les intérêts des populations

en jeu auraient part égale dans les revendications équitables du gouvernement dont le titre doit être fixé.

Ici encore, les droits des populations indigènes en jeu semblent formellement réservés. Quel écart y a-t-il entre cette reconnaissance et la déclaration du gouvernement révolutionnaire russe aux termes de laquelle « les questions coloniales seront résolues dans les conditions des articles 1, 2, 3 et 4 », ce qui veut dire sans doute : pas d'annexions par la force, évacuation des territoires occupés, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, droit reconnu des minorités ?

Je ne fais qu'indiquer le problème.

La délégation allemande de Brest Litovsk a jugé nécessaire de préciser l'interprétation à donner à la proposition russe. Voici comment elle s'est exprimée à ce sujet et comment elle a été amenée à énoncer les principes auxquels M. Lloyd George a fait allusion dans son discours au « Labour Party » :

Des quatre puissances alliées, seule, l'Allemagne a des colonies. La Délégation allemande déclare à ce sujet, en complet accord avec les propositions russes, que la restitution des colonies enlevées par violence pendant la guerre constitue une partie essentielle des revendications allemandes. *Il est impossible en aucune façon d'y renoncer.* La demande russe d'évacuation immédiate des territoires occupés par les ennemis répond également aux intentions allemandes.

Toute considération de principe mise à part, le libre exercice du droit des peuples à disposer de leur sort n'est pas applicable ici dans les conditions proposées par la délégation russe. Le fait que, dans les colonies allemandes, les indigènes, malgré la plus grande fatigue, malgré les chances minimes de succès contre des adversaires plusieurs fois supérieurs en nombre et disposant de renforts illimités venant d'outre-mer, restèrent fidèles jusqu'à la mort à leurs amis Allemands, est une preuve de leur dévouement ; leur résolution de rester en toute circonstance aux côtés de l'Allemagne est un témoignage dont le sérieux et le poids l'emportent sur toute manifestation possible de leur volonté par un vote.

J'ai tenu dans cet article purement documentaire à mettre en présence les courants et les tendances opposées en cause. Il convient, d'ailleurs, de ne pas attacher une importance exagérée à toutes les déclarations d'où qu'elles viennent et qui n'ont pas un caractère purement objectif. Ces déclarations, en effet, sont les premiers engagements de la discussion qui, suivant l'expression de M. Albert Thomas, « s'engage de tribune à tribune ». Tout cela pose les questions sur un terrain donné et plus ou moins arbitrairement choisi mais n'engage nullement les solutions finales à intervenir qui seront dictées par l'issue de la guerre.

Toutefois, ce qu'il convient, je crois, d'en retenir à cette heure, c'est *le fait* bien évident de *l'importance capitale* que les Allemands attachent à leurs colonies et du moyen de pression dont l'En-

tente qui, précisément les tient toutes en sa possession, dispose ainsi à leur égard. Sans admettre la théorie de la *carte de guerre*, théorie que de grands précédents historiques témoin, celui du traité de Westphalie, contredisent absolument, sans admettre, dis-je, cette théorie, il faut admettre que les Alliés possèdent là une arme formidable et dont ils devront habilement user sans se laisser aveugler par des conceptions théoriques discutables et dangereuses.

Ces conceptions, M. Gabriel Séailles (1), les a jugées sainement lorsqu'il a déclaré :

Les colonies allemandes sont, entre les mains de l'Entente, un gage précieux dont elle devra se servir à l'heure de la paix, au même titre que de sa puissance économique pour contraindre l'ennemi à réparer ses injustices d'hier et d'aujourd'hui. Mais, n'y aurait-il pas un véritable danger à étendre aux populations indigènes le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? La colonisation ne se justifie que par le devoir de protection des peuples civilisés envers les races inférieures ou retardées. Si nous supposons ces races capables de décider d'elles-mêmes, nous n'avons plus de droit sur elles, parce que nous n'avons plus de devoirs envers elles. La France et l'Angleterre ne sauraient reconnaître à des tribus nègres sans conscience collective un droit qu'elles ne reconnaîtraient à des peuples de plus haute culture qu'en compromettant l'œuvre bienfaisante et civilisatrice qu'elles accomplissent dans l'Afrique du Nord, en Egypte et dans l'Inde.

Voici qui est bien pensé et bien dit. J'irai plus loin. Pour prochaine ou lointaine que soit la conclusion de la paix, je souhaiterais que, dès maintenant, dans notre pays, une voix autorisée posât nettement le principe de la plus grande France une et indivisible, dont aucune parcelle de territoire, colonial ou métropolitain, ne saurait sous aucun prétexte être distraite. S'il est un fait que la guerre a nettement établi c'est bien l'unité de la plus grande France, unité de cœur, de sacrifices et de sentiment. Cette *plus grande France* doit être maintenue intégralement. Son amoindrissement, si léger soit-il, serait un crime. *Il ne faut même pas que la question puisse être posée !*

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue belge : « Méditation », par M. Maurice Maeterlinck. — *Soi-Même :* M. Ker-Frank-Houx et l'individualisme. — *La Voix de l'Arménie :* M. René Pinon parle de l'Arménie future. — *La Revue Parisienne :* son programme ; elle signale un oubli de la censure. — *La nouvelle Revue Wallonne :* sonnet de Jérôme de Winghe. — *La Vie :* « Judith Gautier », par Mme Judith Cladel. — Memento.

Le 15 janvier, **La Revue belge** (8, rue du Four) a publié son premier numéro, sous la direction de M. Maurice des Ombiaux. Elle « n'a d'autre doctrine qu'une doctrine nationale » et « s'occupera

(1) Journal *le Pays* du 13 janvier 1918.

de tout ce qui intéresse l'avenir de la Belgique ». « Révéler la Belgique, non seulement à l'étranger, mais aussi aux Belges, tel est son programme. » Ses rédacteurs s'appliquent à le remplir, effectivement, dès leur début. Ce sont MM. Henry Pirenne, Jean d'Ardenne, E. Vincent, Ch. Stiénon, Edouard Huysmans, L. Dumont-Wilden et Octave Petitjean.

M. Maurice Maeterlinck donne à *la Revue belge* une belle « Méditation » dont voici la seconde partie :

Il est bon de nous dire parfois, surtout en ces jours de détresse et de découragement, que nous habitons un monde qui n'a pas encore épuisé son avenir et ses surprises et qui est bien plus près de son commencement que de sa fin. Il est né d'hier et vient à peine de débrouiller son chaos. Il est au début de ses espoirs et de ses expériences. Nous croyons qu'il va vers la mort; au contraire, tout son passé nous démontre qu'il est beaucoup plus vraisemblable qu'il s'avance vers la vie. En tout cas, à mesure que s'écoulent ses années, la quantité et surtout la qualité de la vie qu'il engendre et qu'il entretient, augmente et s'améliore. Il ne nous a donné que les prémices de ses miracles; et il n'y a probablement pas plus de rapport de ce qu'il est à ce qu'il fut, qu'il n'y en aura de ce qu'il est à ce qu'il sera. Sans doute, quand éclateront ses plus grandes merveilles, n'aurons-nous plus notre vie d'aujourd'hui; mais sous une autre forme, nous serons toujours là, nous existerons toujours quelque part, à sa surface ou dans ses profondeurs, et il n'est pas invraisemblable qu'un de ses derniers prodiges ne nous atteigne dans notre poussière, ne nous réveille et ne nous ressuscite pour nous attribuer enfin la part de bonheur que nous n'avions pas eue et nous apprendre que nous avions eu tort de ne plus nous intéresser, par delà nos tombes, aux destinées de notre terre dont nous n'avions pas cessé d'être les fils immortels.

Dans **Soi-Même** (15 janvier), M. Ker-Frank-Houx énonce, au cours d'un article qu'il intitule « Haro! », des idées fortes et saines sur la liberté, contre un penchant que l'on observe, chez les conservateurs et les socialistes aussi bien, à imiter la discipline allemande par ambition de produire la force que la Prusse a appliquée à la guerre dès l'ouverture de la campagne :

S'en aller tête basse, le front lourdement appuyé au joug, s'en aller étroitement serré dans la foule, sans chercher à connaître, à comprendre, vers l'exact point de l'horizon où l'on vous pousse à coups d'aiguillon; ah! que non point! Nous avons vu, là-haut, marcher ainsi les barbares modernes, bien éduqués aux disciplines qu'on ne discute pas, sous lesquelles on marche, on tue, on viole, on saccage, sans qu'il soit besoin de vous en donner de raisons; et nous savions, nous, alors, pourquoi nous marchions, nous savions pour quel idéal et pour quelle nécessité nous étions entrés librement, âprement dans la troupe; nous n'avions point cherché notre force dans des fanatismes de religions, quels que soient les noms qu'on leur donne, des excluvismes du droit de penser, de parler ou d'écrire, nous ne l'avions point attachée à la hampe des fanatismes; et cependant nous avions

la force en nos cœurs, notre force personnelle, à chacun de nous, qui n'étions ni esclaves, ni despotes, qui n'étions point liés par le cou. Et j'en ai connu, moi, de nombreux parmi nous, qui dans la bataille se battaient dans l'envol des idéologies les plus altières, qui, loin de se battre pour éteindre les lumières multicolores autour d'eux, loin de tâcher d'être les plus forts pour pouvoir étrangler ceux qui n'avaient point même but, même pensée, se battaient, au contraire, pour que pussent vivre ensemble, librement, tous les droits de penser, de croire et de vivre, pour que les brutaux conquérants ne pussent pas nous rendre esclaves de leurs tyrannies, leurs façons de penser à eux, leurs conceptions d'idéal, d'art à eux. Et j'en ai vu tomber, moi, de mes frères; et mon frère est mort, mon frère à moi, en se battant pour qu'en aucun nom, en vertu d'aucun principe de démocratie ou d'autocratie, en vertu de nulle « formule d'art ou de liberté », on ne pût aujourd'hui venir lui dire : Vous le petit niais de la « tour d'ivoire », petit passionné de « fakirisme », amateur de « simple jeu d'esthéticiens », venez par ici, mon ami, dans mon « Union républicaine des travailleurs intellectuels » sous le « drapeau de laquelle nous allons combattre ceux qui ne pensent pas comme nous. Sortez donc de votre tour d'ivoire...

Mais moi, je vous dis que s'il n'avait pas eu cette tour d'ivoire, ce petit normalien agrégé ès mathématiques, ce pur intellectuel, il ne serait pas allé au combat; que s'il avait entrevu ce républicanisme fanatique, ce syndicat d'exclusivisme, il n'aurait pas consenti à mourir pour la patrie de liberté à quoi il voulait croire malgré tout.

... Mais la guerre est longue. On dit aujourd'hui bien des choses qu'on aurait eu honte de penser sur les Champs de la Marne. Prenez garde que cette manière ne soit révélatrice déjà d'un esprit de vaincu, admiration soumise, désir d'imitation de cette force d'organisation à détruire qui, par sa puissance destructive, même, paraît en imposer à quelques-uns.

Des tours d'ivoire ? Montrez-m'en donc qui soient hermétiquement fermées à la vie. Montrez-moi l'écrivain au-dessus-de-la-mêlée qui se tienne réellement au-dessus. Montrez-moi l'Art qui ne soit pas représentatif de son époque, tout immortel, de tous les temps qu'il soit. Et montrez-moi donc l'époque, la contrée, le climat qui n'influencent pas les hommes!

§

La Voix de l'Arménie, revue bi-mensuelle, est née le 1er janvier. Ses bureaux sont 30, rue Jacob. Son objet est défini, nettement, par son titre. M. René Pinon plaide avec chaleur la cause arménienne, celle « d'une nation, de l'une des plus anciennement conscientes de sa personnalité que l'histoire connaisse ». Le long martyre de l'Arménie est le crime indélébile des Turcs et l'une des erreurs les plus lourdes que l'Occident expie depuis bientôt quatre années.

Ce n'est pas faute que l'Arménie ait eu de rudes champions en France. Pierre Quillard a usé sa noble vie pour la défense de ce malheureux peuple. C'est un nom qu'il serait ingrat de ne point rappeler, à l'heure où le sacrifice du poète appelle des énergies nouvelles. Nous pouvons le situer au milieu des morts dont « on entendra la voix », selon le vœu de M. René Pinon, de ces morts qui « ne réclament pas

vengeance, mais justice », de ces morts d'Arménie, dont le nombre laisse un peuple plus qu'à demi-exterminé, et qui devront être représentés quand « il s'agira de décider du sort d'un territoire ou d'une ville », « afin que le crime ne puisse pas profiter aux criminels ».

Or, M. Pinon termine ainsi :

On entendra la voix des vivants. Si peu que la férocité des Turcs en laisse subsister, ils parleront pour eux et pour les morts ; ils réclameront qu'enfin les engagements de l'Europe vis-à-vis de l'Arménie soient réalisés. Que le Turc soit maître et se régisse comme il l'entend, personne n'y contredira ; mais il faut que l'Arménien lui aussi, que toutes les populations d'Arabie et de Syrie, puissent vivre libres et indépendants et se gouverner selon leurs vœux. La question de l'indépendance arménienne, comme celle de l'indépendance arabe, a été posée et résolue par ceux qui ont massacré un million d'êtres humains ; ils ont fait eux-mêmes la preuve surabondante qu'ils sont incapables et indignes de gouverner d'autres peuples et de leur assurer la sécurité et la justice, qui sont les assises fondamentales de tout état civilisé.

La future paix achèvera la longue évolution historique qui a différencié les nations et qui les porte à se constituer en organismes indépendants, cellules de la grande société humaine, mais cellules autonomes. Les Allemands et les Turcs, en foulant aux pieds la liberté des nations, en violant la Belgique, en massacrant l'Arménie, en faisant périr la Syrie par la corde et la faim, en écrasant ou en menaçant toutes les indépendances nationales, ont prouvé une fois de plus la nécessité bienfaisante de ces organismes nationaux. Le droit qu'ont les peuples à disposer d'eux-mêmes, à vivre indépendants ou à se joindre aux nations avec lesquelles ils se sentent le plus d'affinités, est reconnu par toutes les puissances et par tous les peuples, depuis le Pape jusqu'aux révolutionnaires russes, excepté par les Allemands, les Hongrois et les Turcs. Ceux-ci s'obstinent à garder malgré eux des peuples en servage. C'est contre eux et par leur défaite que se fera la paix et que s'édifiera l'avenir.

Le moment est donc venu de faire entendre la voix de l'Arménie, qui réclamera, pour cette nation martyre, le droit à la vie. Cette voix, il est naturel et juste de la faire entendre sur le sol de la France, champ de bataille des nations, asile de tous les opprimés, et dans cette langue de France, cette « langue de Verdun et de la Marne » qui, depuis qu'elle existe, a toujours apporté au monde les messages de justice et de liberté.

§

La Revue Parisienne « des actualités politiques et littéraires » est née avec l'année. Son directeur est M. Jacques Civray. Elle n'indique ni adresse, ni périodicité. L'avis au lecteur permet de déduire qu'elle sera mensuelle. Elle pratiquera « l'union sacrée », à l'exclusion « de ceux qui s'en excluent eux-mêmes : les pacifistes et les kienthaliens ». Elle réservera son « carnet mondain » à ses abonnés.

La revue que nous avons l'honneur de vous soumettre est une publication française, essentiellement française, dans toute l'acception du mot.

A côté d'un vaste programme littéraire, nous y abordons largement les problèmes politiques.

Dédaignant les luttes de partis, profondément unis dans l'esprit de sacrifice qui nous vient des tranchées, nous n'envisageons dans nos lignes que l'intérêt supérieur de la patrie, préconisant l'union de tous les bons Français, à quelque confession qu'ils appartiennent.

Et s'il nous arrive d'être sévères dans nos critiques, ce sera surtout quand nous nous adresserons aux pacifistes ou aux sans-patrie, dont la foi hypocrite ou je ne sais quel rêve mensonger, ne sont qu'un tremplin électoral sur lequel ils croient échafauder de futures réélections.

Au moment où saigne le cœur de la France, nul ne pourra nous en blâmer.

A propos du *Feu*, le livre très courageux et très beau de M. Henri Barbusse, M. Jacques Civray écrit ce qu'on va lire. Nous le reproduisons, parce que l'auteur y exprime le regret de n'avoir pas vu la censure interdire ce livre qui est un acte social de la plus haute portée. Un écrivain qui trouve qu'on *a trop de liberté* aujourd'hui, c'est un original. Voici les lignes de M. Jacques Civray :

M. Henri Barbusse nous depuis longtemps fixés sur ses opinions politico-militaires. « Le Feu » est un ouvrage démoralisant où l'officier est opposé au soldat, où le patriotisme est remplacé par la marche forcée vers l'ennemi, où la description est parfois écœurante plus que dans la « Débâcle » de Zola.

Je ne me suis jamais expliqué comment la censure a laissé subsister les trois quarts de cet ouvrage, alors qu'elle était si sévère pour d'autres ; mais c'était sous le règne Malvy et voilà peut-être l'explication.

Une annonce, sur la couverture, recommande un volume : « le Journal d'un officier de liaison », qui porte en sous-titre : « la Marne-la Somme-l'Yser » et est signé : « Jacques Civray (capitaine Plieux de Diusse) ».

§

La Nouvelle Revue Wallonne débute avec l'année. M. Paul Magnette en est le directeur. On peut lui écrire : 17, rue Séguier. « La publication de la revue sera poursuivie (*sic*) après la guerre. » Il faut entendre par là, espérons-le, que la revue paraîtra en temps de paix. Ce n'est pas sans émotion que nous retrouvons dans ce nouveau recueil un ancien poème de M. Fernand Séverin : « la Dormeuse » et de belles pages de M. Albert Mockel : « la Terre Wallonne » parues autrefois à *l'Occident*. M. Maurice Wilmotte et M. O. P. Gilbert célèbrent par de bons, de justes et affectueux articles, les deux poètes qui ont eu cinquante ans en 1917.

Et voici un sonnet recueilli par *la Nouvelle Revue Wallonne*, qu'il serait bien fâcheux de ne pas imprimer ici :

SONNET SUR LA RIVIÈRE DE MEUSE

Qui est ce gentil fleuve à l'onde cristalline
Qui a ces bords bordez de maint et maint rocher,
Semblent par leur cimetz les cieux mesmes braver
Et font que maint chasteau sur les nues domine ?

Où le saulmon, la truite, et le barbillon mince,
Pour fraier, le gravier, et où l'on voit nager
Dix mille autres poissons qu'on voit féconds peupler
De bourgeois escailler cest' eau argentiné.

En la noire forest n'y a tant d'arbriseaux
Qu'on y peult voir flotter de barques et batteaux,
On conteroit ses bourgs et ces cités puissantes.

Ha ha ! je le cognois à son Liége opulent :
C'est toi, Meuze, qui vas le tien cours serpentant
Jusques dedans les eaux de l'Océan bruyantes.

JÉRÔME DE WINGHE.
Tournai, 1592.

§

Dans **la Vie** (février), Mme Judith Cladel rend un pieux hommage à Mme Judith Gautier qui vient de mourir :

Entre temps, cette amoureuse de toute beauté, prédestinée par une éducation unique, par la fréquentation, chez son père, des plus grands poètes, peintres, sculpteurs et musiciens de l'époque, qui la regardaient grandir parmi eux, avec le respect tendre dû à une muse adolescente, par son mariage avec Catulle Mendès, talent de complexité déconcertante, mais si sincère, passionnée d'art, cette grande amoureuse s'éprit totalement, avant l'heure du snobisme, de la musique de Wagner et elle consacra un livre à l'œuvre poétique du Dieu de la Tétralogie : le troisième volume de ses Mémoires. *Le Troisième rang du Collier* n'est même que la narration charmante d'exaltation esthétique et en même temps de bons sens, de clairvoyance discrète et gamine, du voyage qu'elle fit en 1869, avec Mendès et Villiers de l'Isle-Adam, afin d'aller rendre les hommages du culte au futur Jupiter de Bayreuth, alors exilé volontairement à Triebschen, en Suisse. En reconnaissance de tant de pur enthousiasme, Richard Wagner la prid'être la marraine de Siegfried, son fils. Cette grande imaginative ne pouvait que s'attendre à voir Siegfried Wagner maintenir intacte la pureté du glaive symbolique confié à la main du héros, son patron. Mais lorsque, en septembre 1914, conte Emile Bergerat dans une page émouvante, « sur la liste infâme des quatre-vingt-seize, on montra à Judith Gautier la signature de son filleul, tout en elle s'écroula. »

« Elle ramassa ses livres, ses chats, ses canaris et, Walküre désarçonnée, elle s'enfuit de Paris pour n'y plus revenir. L'autel était profané, le rêve fini, tout mentait sous le soleil. Ce fut de Saint-Enogat, vieux bourg breton, où elle avait une petite villa d'été, qu'elle transporta et fixa ses lares et ses icônes ; elle n'en est plus sortie vivante ».

La belle artiste était insuffisamment connue du grand public. Pour at-

teindre à la notoriété bruyante, elle était bien trop discrète, trop dédaigneuse de la publicité vulgaire, trop avare d'un temps précieusement consacré à l'étude, au travail, à l'amitié, à la fantaisie d'un esprit toujours infiniment élégant dans ses caprices d'art, car elle sculptait non seulement des bustes et des statuettes, mais des marionnettes, jolies comme des poupées d'autrefois, avec lesquelles elle organisait, aidée d'amis de choix, des représentations d'œuvres poétiques et musicales.

Si la foule sait à peine que vient de disparaître cette princesse de Lettres, qui représentait avec Pierre Loti, comme le dit très justement Remy de Gourmont, le goût de l'exotisme dans la littérature française contemporaine, si elle ignore que s'est tue, pendant l'horrible vacarme de la guerre, la voix de cette femme qui possédait à si haut point le grand don maternel de conter, le pouvoir de bercer nos âmes avec de belles histoires, artistes et lettrés l'honoraient et l'aimaient comme elle le méritait.

L'Académie Goncourt, interprétant délicatement la pensée de son fondateur, n'avait pas manqué au doux devoir envers lui d'élire Judith Gautier qui représentait à merveille, par sa présence en sa compagnie, l'amour si vif du Maître écrivain pour les choses et l'art d'Extrême-Orient.

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (5-12-19 janvier) commence un très remarquable roman de M. Henri Bachelin : « Le Serviteur », qui est une œuvre profonde et belle. — M. Gabriel Hanotaux décèle les magnifiques ressources d'énergie de sa pensée dans un article venteux : « Sanctions économiques de la guerre et de la paix ». Puisse ce grand homme écrire encore cent volumes, mais ne plus jamais diriger les affaires étrangères de la France! Il empêche qu'on le lise, par la vertu même de son style. Quai d'Orsay, ses erreurs serviraient naturellement les adversaires que, de bonne foi, il voudrait abattre. L'Allemagne profite, aujourd'hui, de la belle alliance franco-tsariste qui a, autant que Richelieu pour le moins, porté M. Hanotaux à l'Académie. Qu'il y reste, ô dieux immortels! Qu'il s'occupe du passé et ne dirige plus rien que son illustre vie!

Le Scarabée (janvier). Un aimable poème de M. Maurice d'Arbeuil : « Le mauvais livre ». Une jolie pièce de M. Etienne Marie : « Vieille fille ». Des vers fluides, élégants, musicaux de M. E. Cagin : « Trois fleurs ».

La Mouette (15 janvier) qui en est à son n° 2 et « est fière d'inscrire à son frontispice : La Conscience. La Foi. L'Espérance. La Charité », *la Mouette* « crie dans la tourmente : maudite, maudite soit la guerre ! » Elle a son nid : 20 rue du Perrey, au Havre.

M. Julien-le-Pauvre y publie un sonnet : « Fleurs d'Amertume » dont voici le vers initial :

« Ma vie est comme un vase où l'on vient jusqu'au bord.

Très aimablement, la rédaction conseille des abonnés :

« R. L. — C'est avec sympathie que j'ai lu votre envoi. Vous êtes poète, mais encore trop jeune poète. Votre facilité vous nuit plus qu'elle ne vous oblige. Beaucoup de rimes banales : bonheur et malheur; trop d'inversions fâcheuses. Vous le savez comme moi : « C'est par leurs qualités qu'il faut égaler les autres, et non par leurs défauts. » Lisez Lamartine. Condensez vos idées. Travaillez. Un jour, vous serez des nôtres. »

C'est gentil, n'est-ce pas?

L'Europe Nouvelle (nº 1, du 15 janvier). Directeur-Fondateur : Hyacinthe Philouze, 75, rue de Lille : — « Le Théâtre et la Guerre », par M. Marc-Henry.

Revue bleue (5-12 janvier) : « Les leçons de notre Histoire et la paix de demain ». — L'identité de Paris, par M. R. Clauzel.

Revue des Deux Mondes (15 janvier) commence « Le chevalier de l'air : Georges Guynemer », par M. Henry Bordeaux, historiographe des héros de la guerre, lui-même commandant d'état-major, cité plusieurs fois à l'ordre de l'armée et qui suivra, de quelques semaines sans doute, l'entrée de M. le Maréchal Joffre à l'Académie.

Le Correspondant (10 janvier) : « Versailles au xviiie siècle », par M. P. de Nolhac.

La Revue de Paris (15 janvier) : M. Maurice Genevoix : « Une journée aux Eparges ». — « Auguste Rodin », par M. Paul Gsell.

Je sais tout (15 janvier) : « Les Energies Françaises », par M. Ed. Herriot. — « Le général Baratier », par M. H. Cossira. — « Le Général Pershing intime », par M. Paul Fuchs. — « Les fonctionnaires de l'empire au service de la 3e République », par M. G. de Pawlowski.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Triomphatrice*, pièce en trois actes, en prose, de Mlle Marie Lenéru (19 janvier).

Mlle Marie Lenéru a fait jouer à la Comédie-française une pièce qui a causé une certaine curiosité. On ne voit pas tous les jours, en effet, une femme de génie, du moins au sens où l'a entendu, pour son héroïne, Mlle Marie Lenéru. M. Paul Souday a même émis cette opinion qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de femme de génie. Je pense qu'il l'entendait, comme Mlle Lenéru, du point de vue littéraire. Autrement, comme ce serait injuste, quel parti-pris ce serait montrer, je dirai même; quelle méchanceté! Il y a encore quelques femmes qui n'écrivent pas. Il est permis de les juger sous un point de vue plus général que le point de vue littéraire, et j'estime, pour mon compte, qu'on ne peut leur dénier alors un certain génie, et même plusieurs. N'ont-elles pas, par exemple, à la perfection, le génie du mensonge, et n'appartient-il pas à elles seules de savoir mentir et tromper avec les apparences et le ton les plus réussis de la vérité et de l'honnêteté? N'ont-elles pas le génie d'entendre les choses d'une manière vraiment particulière, en dehors de toute logique, et de ne voir de toute chose qu'un côté, celui qui les favorise? N'ont-elles pas, sauf quelques bien rares exceptions, le génie de la toilette, portant ce qui se porte, que cela leur aille ou non, du moment que c'est la mode? N'ont-elles pas, quand elles sont intelligentes, le génie de la sottise, et ne poussent-elles pas, quand elles sont bêtes, la bêtise jusqu'au génie? N'ont-elles pas le génie de l'entêtement, ce qui fait

souvent leur force, celui de l'injustice dans le jugement, et tout ce qui passe par leur bouche n'est-il pas travesti, dénaturé ou faussé le plus merveilleusement du monde? N'ont-elles pas encore le génie du manque de tact et de délicatesse et est-il pires procédés que ceux d'une femme à l'égard d'un homme quand celui-ci a cessé de lui plaire? Je m'arrête dans mon énumération, de peur de passer pour un ennemi des femmes. Je ne le suis point, en effet, bien que, ni beau, ni riche, ni bête, je n'aie point eu souvent l'heur de leur plaire. Je les aime même beaucoup, quand elles sont jolies, libertines, et qu'elles ne parlent pas trop. Ce sont là des qualités qu'elles montrent, la première, souvent, la deuxième, plus rarement, et la troisième... Pour la troisième, autant demander à un aveugle d'y voir.

On voit par tout ce qui précède si je suis bien disposé pour l'héroïne de Mlle Marie Lenéru. **La Triomphatrice** est une femme écrivain, la romancière Claude Mercier, célèbre, fêtée, admirée, connaissant les grands succès. Si grande habitude que j'aie du théâtre, si difficile que m'y soit devenue l'illusion, comme au commun des spectateurs, j'ai essayé de me figurer que j'avais devant moi une femme écrivain, une femme de génie, paraît-il, et qui ne cesserait pas, pour cela, pensais-je, d'être une femme. J'ai écouté, j'ai regardé avec attention. Je n'ai vu et entendu qu'une femme qui parle comme un livre, et qui ne donne point, à l'entendre, l'envie de lire ceux qu'elle écrit. Cette romancière Claude Mercier est l'élève et la maîtresse d'un écrivain, un romancier, non moins célèbre, fêté, admiré, ne connaissant également que des succès. Du génie lui aussi, paraît-il. A la vérité, pas plus de génie qu'elle. L'un et l'autre de bons fabricants littéraires, comme nous en comptons tant aujourd'hui, qui font des livres comme un ébéniste fait des meubles, pour la vente, rien de plus. Les personnages de Mlle Lenéru ont d'ailleurs un mot qu'ils répètent à tout instant, dans un sens où il n'est jamais employé, du reste, et qui renseigne sur eux, le mot : métier. N'y eût-il que ce détail pour les rendre antipathiques, en tant qu'écrivains, il suffirait. Autre chose les rend antipathiques, du moins à mon avis. C'est une sorte de domesticité intellectuelle qu'ils affichent sans la moindre retenue. On ne nous dit pas de quel maître le grand romancier est le disciple, mais il suffit de le voir et de l'entendre pour être sûr qu'il n'a rien inventé et qu'il est certainement plus ou moins le singe d'un devancier. Mais la romancière Claude Mercier se proclame son disciple et n'a écrit que pour avoir lu ses livres. Un autre personnage de la pièce, romancier également, est à la fois le disciple du grand romancier et de Claude Mercier. Il n'y pas un de ces personnages qui ait une vraie personnalité et chacun d'eux est plus ou moins une copie de l'autre. Le cas mis à la scène par Mlle Lenéru aurait pu néanmoins être très intéressant. Il ne man-

que même pas de l'être quelque peu, tel qu'elle l'a traité. Claude Mercier, qui a commencé à écrire, comme je l'ai dit, sous l'influence de son admiration pour le grand romancier devenu dans la suite son amant, voit celui-ci se détacher d'elle et lui devenir presque hostile, par souffrance d'amour-propre, le jour que, publiant ensemble chacun un nouveau livre, le sien à elle l'emporte comme succès et comme vente. Il y a là, en effet, si spéciale qu'elle puisse paraître aux profanes, une situation très humaine, très vraie, et il y a longtemps que La Rochefoucauld a dit que l'amour-propre est plus fort que le plus fort amour. Mais Mlle Lenéru ne fait pas seulement parler à ses personnages un langage abusivement livresque. Elle ne fait pas seulement d'eux des êtres un peu trop en dehors de la vie réelle. Elle use encore de procédés qui font d'elle comme un disciple de ce faux grand auteur dramatique qu'est M. François de Curel. Elle ne va pas jusqu'au bout des situations. Elle n'exprime pas les idées dans leur totalité. Un de ses personnages parle, sans que l'autre réponde comme la vérité et la logique l'exigeraient. Pour le spectateur qui ne va pas plus loin que le texte, elle semble avoir raison, dire vrai et parler juste. Mais pour le spectateur qui pousse la situation jusqu'à sa fin, et qui formule la réplique qui manque, la scène tourne à zéro et les personnages restent incomplets et arbitraires. Un autre grand défaut de la *Triomphatrice*, c'est le manque de contre-partie à son sujet principal. C'est quand on entend des pièces de ce genre qu'on sent profondément qu'il n'y a de vrai théâtre que le théâtre comique. Cet élément de comique, et, par suite, de contre-partie, il apparaît à peine dans *La Triomphatrice*, avec le rôle du mari de la romancière, et encore cela est-il dû uniquement à l'heureuse façon dont M. Fenoux a joué ce rôle, tout au rebours, paraît-il, de la façon dont le voyait et l'avait voulu l'auteur. On est heureux de le voir et de l'entendre, à de trop rares instants, ce mari modeste, clairvoyant, simple, humain, nullement ébloui par la littérature de ses partenaires, et si quelqu'un, dans toute la pièce, a quelque génie, c'est bien lui, et lui seulement. Un rôle de jeune fille, celle de la romancière, et qui se donne des airs de sacrifiée, apparaît également dans la pièce, qui aurait très bien pu s'en passer.

Mlle Bartet et M. Raphaël Duflos jouent l'héroïne et le héros de l'œuvre. Ils sont à la perfection, au physique et au moral, une femme de lettres et un romancier comme nous en avons trop.

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ANGLAISES

John Keats, his Life and Poetry, his Friends, Critics and After-Fame, par Sir Sidney Colvin (Macmillan 18 s.).

— « Wordsworth avait le don et le désir de méditer et d'exposer, Keats d'imaginer et d'évoquer. » Par cette formule, aussi exacte que concise, Sir Sidney Colvin compare et définit deux des plus grands poètes dont la race humaine — autant que la nation anglaise — puisse être fière. Keats avait du génie, de la passion, un esprit qui se plaisait aux descriptions hardies et originales, mais la mort ne lui a pas permis de mûrir sa pensée et ses sentiments. Il s'arrêta à cette seconde Chambre de l'existence, qu'il décrit lui-même dans une lettre à son ami Reynolds :

Je compare la vie humaine à une grande maison composée de plusieurs appartements. Je n'en peux décrire que deux, car les portes des autres me sont encore fermées. Le premier dans lequel nous entrons s'appelle l'Enfance ou la Chambre vide de pensées. Nous y restons aussi longtemps que nous ne réfléchissons pas. Nous nous y attardons et, quoique les battants de la seconde Chambre soient ouverts et nous laissent voir sa splendeur, nous ne nous hâtons point d'y aller. Enfin, poussés par l'éveil de la pensée en nous (nous y pénétrons) et, à peine avons-nous posé le pied dans la salle que nous sommes enivrés par sa lumière et par son atmosphère. Nous ne voyons que merveilles délicieuses et, enchantés, nous voulons y rester à jamais. Cependant, parmi les effets que cet état d'esprit engendre s'en trouve un puissant qui aiguise notre vision du cœur et de la nature de l'homme... et convainc nos nerfs que le monde est plein d'infortunes, de déchirements de cœur, de maladies, de douleurs, et d'oppression qui assombrissent cette Chambre de Pensée vierge. En même temps, s'ouvrent de tous côtés des portes noires qui conduisent toutes à d'obscurs passages. Nous ne savons plus si le bien fait équilibre au mal, nous sommes dans la brume. Nous sommes maintenant dans cet état, nous sentons le fardeau du mystère.

Les passages obscurs le retiendront et jamais il ne brisera la chaîne du mystère dont les problèmes troubleront son âme jusqu'à la fin. Les critiques sont d'accord, cependant, pour saluer en lui l'un des génies poétiques de son pays. Malgré son œuvre inachevée, Keats a exercé, sur la poésie anglaise moderne, une influence profonde due en partie à ce qu'il y a d'essentiellement national dans son goût de la nature et dans la manière pittoresque et colorée, mais un peu vague et rêveuse dont il exprime ses idées. Cette influence sera ravivée par l'intérêt qu'on prendra à cette magistrale biographie de **John Keats** édifiée à lents efforts par un architecte consommé.

Le père de John Keats avait été, au début de sa vie, garçon d'écurie. Par son mariage avec la fille de son patron, il devint à son tour propriétaire de l'hôtel où il avait servi et possesseur d'une petite fortune. Il eut trois fils : John, George et Tom, et une fille Fanny. L'aîné, petit, mince, était d'un tempérament batailleur qu'il se faisait pardonner par sa générosité et par son caractère affectueux. Ses parents l'envoyèrent avec son frère cadet, à Enfield, dans une école

tenue par un Mr Clarke : il ne s'y fit point remarquer par des études brillantes. Le goût de la lecture ne s'éveilla en lui que pendant sa dernière année scolaire. Il se jeta alors sur tous les ouvrages qui lui tombèrent sous la main et demanda même au maître de la pension de lui prêter ses propres livres.

A seize ans, Keats, devenu orphelin, entra comme apprenti chez un chirurgien d'Edmonton, Mr Hammond, qu'il quitta bientôt pour devenir étudiant à l'hôpital de Guy, à Londres. Il faisait déjà des vers et employait à composer des poèmes le temps qu'il aurait dû consacrer à l'étude de l'anatomie. En 1816, le fils du maître de pension d'Enfield, Cowden Clarke, ami intime de Keats et l'un des premiers confidents de ses enthousiasmes et de son ambition, présenta le jeune homme à Leigh Hunt, qui dirigeait alors l'*Examiner*.

Leigh Hunt accueillit Keats avec joie ; il publia ses vers et fit son éloge en plaçant son nom à côté de celui de Shelley parmi les poètes d'avenir. Sa maison de Hampstead lui fut toujours ouverte et Keats y rencontra Haydon et bon nombre d'autres célébrités. Son influence sur le jeune poète ne fut pas des meilleures. Plus l'esprit de Keats se développa, plus il s'éloigna des goûts bourgeois de Hunt. Cependant Leigh Hunt eut le grand mérite de reconnaître et d'encourager le futur auteur d'*Endymion* et de susciter en lui une émulation littéraire d'autant plus nécessaire que Keats n'avait point poussé fort loin ses études classiques.

Peu après sa première visite à Hampstead, Keats abandonna ses études médicales pour se consacrer aux Muses. En 1817 parut son premier volume de vers qui n'eut aucun succès au près du public. Cependant, il annonçait déjà un talent hors ligne et contenait le sonnet *sur l'Homère de Chapman* qui est un chef-d'œuvre. De son premier coup d'aile, Keats effleurait la perfection.

C'est un trait caractéristique des sonnets de Keats que la pensée s'y élève rarement par une gradation ascendante vers une conclusion qui la résume ou la définit. L'idée principale est presque toujours exprimée dans le premier quatrain. Le poème débute par des vers superbes dont le reste n'est que le corollaire. Le recueil de 1817 contenait entre autres un poème inspiré par Hampstead : *I stood tiptoe upon a little hill*, peinture délicate, aussi fraîche et reposante qu'une matinée de printemps dans la calme Angleterre. Aussitôt ce livre paru, Keats se mit à composer *Endymion*. Il ne pensait qu'en images, et presque toujours en images de vie et d'action. Il avait, par constitution, l'esprit incapable de pensées abstraites. Quand il conçoit ou veut exprimer des idées générales, sa seule manière est d'évoquer, dans la multitude d'images concrètes qui hantent sa mémoire et son imagination, celles qui par leur couleur et leur signification lui semblent le plus propres à représenter et à symboliser les abstractions qui travaillent son esprit.

A première lecture, *Endymion* semble un amas confus de des-

criptions colorées et féeriques. On a peine à suivre le fil de l'action. Certains passages sont magnifiques par leur richesse de tons et l'originalité de leurs images, mais on trouve aussi des longueurs et des vers où la noblesse de style n'est point soutenue. Shelley lui-même partageait cette opinion.

On doit beaucoup me louer de l'avoir lu, écrit-il, car l'auteur paraît vouloir décourager le lecteur avant la fin. Cependant les lueurs de poésie haute et belle y abondent ; en fait, tout y est vu par l'esprit d'un poète qui se décrit en même temps. Je pense que si Keats avait imprimé environ 50 pages choisies je l'aurais admiré comme poète plus que je n'aurais dû, mais maintenant, il n'y a point de danger.

Shelley d'ailleurs ne croyait pas que Keats eût dit son dernier mot.

J'espère, dit-il plus tard, qu'il va se montrer grand poète et, comme le soleil, traverser les nuages qui, même teintés des couleurs les plus délicates de l'air, obscurcissent son lever.

Sir Sidney Colvin a consacré à *Endymion* deux chapitres qui en sont le commentaire le plus complet et doivent être étudiés le poème à la main. Tout y est discuté en détail, le style, la prosodie, les influences. Dans ces pages, le biographe a savamment condensé la substance de tout ce qu'on a écrit sur le sujet.

Endymion est le berger que Cynthia, la Lune, vient baiser dans son sommeil et qui, amoureux de sa blanche vision, part à sa recherche. Il la poursuit dans la nature, dans les cavernes souterraines, mystérieuses et magnifiques, au fond des mers et dans les nues. C'est son rêve, la Poésie ; mais il rencontre aussi un autre amour qui voile parfois sa vision et qu'il croit ennemi de sa déesse. Il s'éprend d'une jeune indienne dont la douleur l'apitoie ; mais, craignant d'être infidèle à son idéal, il éprouve des remords incessants jusqu'au soir où il s'aperçoit que Cynthia et la jeune fille ne forment qu'une même personne. Il y a là une curieuse alliance de l'amour de la nature, inné chez les Anglais, et de ce goût de la mythologie qui était cher aux écrivains de la Renaissance. C'est une féerie, une de ces somptueuses inventions qui naissent du sommeil d'un génie. L'œuvre fut attaquée dans le *Blackwood* avec toute la causticité dont étaient capables les rédacteurs de ce magazine. La violence des articles indigna les amis de Keats ; elle provoqua en outre chez le poète un découragement qu'accentuèrent des soucis matériels, la mort de son frère Tom, et la tuberculose qui commençait ses ravages dans son organisme. A ces facteurs de mélancolie s'ajoute un amour, maladif dans ses excès d'imagination et de jalousie. L'objet de ce sentiment, la jeune Fanny Brawne, sans expérience de la vie, sans profondeur de sentiments, ne voyait dans les hommages des jeunes gens qui l'entouraient que les plaisirs superficiels qu'elle pouvait en tirer.

Coquette, elle s'amusait ; si elle resta fidèle à son fiancé, ses attitudes, son penchant à fleureter provoquaient des déchirements, des querelles, suivies de réconciliations farouches, qui ruinèrent la tranquillité du poète. Les articles du *Blackwood* ne furent donc point la cause unique, comme le croyait Shelley, mais l'une des nombreuses causes de la mort de Keats. Bientôt le poète ne travailla que d'une façon intermittente, mais c'est au cours de ces crises de labeur qu'il produisit ses meilleures œuvres, dont ces trois délicieux contes en vers : *Isabella or The Pot of Basil*, *The Eve of St Agnes* et *Lamia*.

La même préoccupation s'y exprime : le rêve peut-il subsister dans la réalité ? Dans *Endymion*, la réponse est affirmative. Dans *The Eve of St Agnes* et dans *Lamia* la réalité tue le rêve. L'angoisse de perdre son idéal et son inspiration au contact de l'amour est l'un des traits dominants du caractère de Keats, surtout vers la fin de sa vie. Il avait non moins peur de n'être pas aimé, d'où l'état un peu morbide de son esprit. Sa poésie se ressent de ces dispositions ; la passion n'y a pas de grandeur. C'est celle d'un homme très jeune exacerbé par ses désirs déçus et par la maladie.

Les *Odes* furent précédées par la ballade fameuse de *La Belle Dame sans Merci* et c'est Sir Sidney qui le premier a su leur donner une date approximative. A son avis, l'ode *To Psyche* a été écrite à la fin d'avril 1819. Elle fut suivie par *On Indolence* et *On a Grecian Urn*, toutes deux inspirées par des reproductions de fêtes antiques. Au mois de mai, Keats composa : *To a Nightingale* et *On Melancholy*, puis en septembre vint l'ode *To Autumn*. Les pages que le biographe consacre à ces poèmes abondent en renseignements érudits. Il réfute, par exemple, d'une façon décisive, la supposition qu'un modèle unique aurait inspiré l'ode *On a Grecian Urn*. Il n'existe aucune œuvre qui seule ait pu suggérer à Keats toutes les idées qu'on trouve dans ce morceau.

Il a dû évoquer d'instinct dans son esprit une œuvre composite, formée de souvenirs d'ouvrages qu'il avait vus ou qu'il connaissait par des gravures. Au milieu des marbres des Musées, pendant les longues heures de rêverie dont parle Severn, son esprit créateur s'était employé à les combiner et à les recombiner. La critique peut analyser cette création. En appelant le thème du poème « une légende frangée de feuilles », Keats se souvient que l'encolure de certaines urnes est ornée de guirlandes de verdure. L'idée d'un sacrifice et d'une danse bachique représentés ensemble lui a été suggérée par le vase fameux de Sosibios... d'après la gravure du *Musée Napoléon* qu'il avait décalquée. Mais cette composition est trop sereine et trop majestueuse pour le « tumulte » et « l'extase farouche » de la frise imaginaire. « Les pipeaux et les tambourins », la poursuite folle, dont les images hantent son cerveau, sont empruntées aux Bacchanales du Poussin, et sans doute aussi à des vases bachiques comme celui de la collection

Townley au Musée Britannique, ou celui à peu près semblable de la collection Borghèse. « La génisse qui, ses flancs luisant enguirlandés, beugle contre les cieux » ainsi que la pensée du matin pieux et de la petite ville dépeuplée ravivent l'impression que lui avait faite autrefois le sacrifice à Apollon de Claude le Lorrain. Cette impression avait été fortifiée par d'autres produites par des sculptures plus faciles à reconnaître et surtout par les processions sacrificatoires de la frise du Parthénon.

Les *Odes* sont teintées de mélancolie. Keats contemple la vie dans son exubérance, son renouveau perpétuel, sa joie. Il sent qu'il n'y peut participer tout à fait et il cherche à se consoler en pensant à l'éternité de la poésie. En écrivant *To a Nightingale*, il n'entend point louer seulement « l'oiseau chanteur », mais bien « le chant-oiseau » ; le chant ailé du poète auquel il attribue une existence personnelle, indépendante et impérissable. Il met en contraste sa permanence avec la brièveté de la vie humaine : « Tu n'étais pas né pour mourir, Oiseau Immortel ! Les générations affamées ne t'ont point piétiné ! »

Dans l'ode *To Autumn*, « saison de brume et de fertilité moelleuse, amie intime du soleil qui mûrit », le poète, sur le point de regretter les chansons printanières, se console en songeant que l'arrière-saison, elle aussi, a sa musique, « tandis que les nuages rayés fleurissent le jour qui se meurt doucement et teintent de rose les chaumes des plaines. »

Avant les Odes, Keats avait composé, en collaboration avec Brown, une pièce intitulée *Otho the Great* qui devait rapporter aux deux amis beaucoup d'argent ; mais cet espoir fut vain. Ni l'un ni l'autre n'avaient le génie dramatique. Le plus important des fragments qu'a laissés le poète est *Hyperion*. Woodhouse disait qu'une première lecture donnait l'impression « d'une maîtrise sereine du poète sur lui-même et sur son art ». Le sujet, suggéré par l'étude de Ronsard et de Milton, devait être le détrônement d'Hypérion, ancien dieu du soleil, par Apollon, d'Océan par Neptune, de Saturne par Jupiter et la guerre des Titans, mais Keats simplifia cette donnée quand il l'écrivit et l'histoire ne devait plus symboliser que le renversement d'un culte ancien et barbare par un culte nouveau plus civilisé.

Torturé par la maladie, l'amour et le manque d'argent, Keats abandonna bientôt la plume. Il essayait d'oublier ses malheurs et ses souffrances en prenant du laudanum ou en s'enivrant. La dernière année de sa vie fut un martyre lent qu'adoucirent seuls l'amitié et le dévouement du peintre Severn. Le poète que la foi en son propre génie avait soutenu jusque-là au milieu des plus grandes difficultés en arrivait à douter de lui-même et à composer l'épitaphe qui révèle dans quelles profondeurs d'amertume et de désespoir il était tombé : « Ci-gît celui dont le nom fut écrit sur l'eau. » Il se trompait. La

tombe s'était à peine refermée sur lui, que Shelley inscrivait en son honneur, dans le livre d'or des élus de la Muse, l'élégie célèbre : *I weep for Adonais*. Et depuis, les biographies, les commentaires, les éditions de ses œuvres se sont multipliés et prouvent que la fleur de Beauté qu'il a semée fleurit encore dans la mémoire et le cœur des hommes. « Keats n'est point encore... un poète mondial dans toute l'acception du mot », dit Sir Sidney dans sa préface, « mais depuis trente ans, on s'est occupé de plus en plus de lui. » Il manquait encore à l'étudiant et à l'érudit une biographie complète de Keats. Sir Sidney Colvin vient de combler cette lacune. Son ouvrage, œuvre de trente années d'études, est une mine où, pendant des siècles puiseront également le chercheur et le poète curieux de tout apprendre sur Keats et son inspiration.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Critique nouvelle. — F. Garcia Godoy : *De Aqui y alla*, Saint-Domingue, Typographie du Progrès. — Roberto Giusti : *Critica y Polemica*, Buenos-Ayres, « Nosotros ». — Memento.

Le mouvement moderniste qui anima et renouvela si profondément notre poésie et notre prose d'imagination ne pouvait manquer de fortifier et de moderniser le genre qui en est comme la conséquence ou l'émanation : la critique. A la critique caduque, d'esprit dogmatique, docte ou légère, mais toujours insensible et mesquine, qui régnait dans nos lettres malgré même le bouleversement romantique, a succédé alors la critique moderne d'esprit libre et équitable, sensible à tout genre de beauté et stimulatrice de tout effort sincère. Ce furent les divagations, plus ou moins sentimentales en phrases chatoyantes, de la critique *impressionniste*, dont l'aspiration était, suivant un de ses meilleurs représentants, M. Gomez Carrillo, « d'écrire une belle page à l'occasion d'un livre admirable ». Et ce fut le commentaire délicat et raffiné, sous forme parfois fantaisiste ou lyrique, de ce qui pourrait s'appeler la *critique artiste*, dont les chapitres exquis de *Los Raros* de Ruben Dario ont été l'expression la plus élevée. Le mouvement mondonoviste actuel qui, en même temps qu'il a adapté les conquêtes modernistes, les a élargies d'accord avec les exigences présentes, a orienté enfin notre critique vers la véritable **Critique nouvelle**, c'est-à-dire vers l'interprétation sentie, mais approfondie, le commentaire intégral, mais direct, dont la fin suprême est d'estimer justement, *de créer des valeurs*. Par suite, nous qui n'avions eu, hormis de rares exceptions, que des critiques improvisés, occasionnels, nous en avons aujourd'hui de véritables, qui travaillent consciencieusement, d'accord avec la

nouvelle conception de leur rôle. Naturellement, il y a encore certains critiques qui s'obstinent à nous conter leur âme, à nous confier le fruit de leurs lectures ou à frapper sur ce vieil instrument qui ne nous émeut nullement, la réclame mutuelle. Mais ceux-là même évoluent de jour en jour.

M. F. Garcia Godoy, de la République Dominicaine, est un des plus autorisés parmi nos critiques actuels. Homme d'étude et d'action, méditatif et fervent, il s'est affirmé commentateur sagace des lettres et des idées modernes en même temps que champion ardent d'un nationalisme aussi élevé que favorable aux intérêts de sa patrie et en général de toute l'Amérique Latine. Très lettré, au courant de la production littéraire nationale et étrangère, en même temps qu'ennemi de la critique qui s'attribue le rôle de « police intellectuelle », il se plaît à exprimer, à l'occasion des livres ou des événements transcendantaux, ses impressions ou ses réflexions, son émotion ou sa pensée, avec un esprit élevé et serein, en un verbe vibrant et persuasif où transparaît cette vertu « expansive de communication émotionnelle » caractéristique de tout « véritable artiste » de la parole. Il s'attache donc moins à analyser, à étudier la technique, à classifier qu'à interpréter l'impression, à développer les idées ou discuter les principes, s'élevant aux synthèses, chères à son esprit de penseur. Par suite sa critique tient un peu encore de la manière impressionniste, mais elle tient également et beaucoup de ce genre éminemment moderne, l'essai. Ainsi M. Garcia Godoy a formé plusieurs volumes de critique de lettres et d'idées, *Recuerdos y Opiniones*, *Impresiones*, *Perfiles y Relieves*, *La Hora que pasa*, *Paginas Efimeras*, *La Literatura americana de nuestros dias*, dont le dernier est une remarquable série de chapitres consacrés à nos écrivains modernes, assez incomplet toutefois pour un pareil titre. D'autre part, enfant d'un petit pays convulsionné par les disputes intestines continuelles et menacé par la puissance impérialiste à l'affût qui a absorbé Porto-Rico, M. Garcia Godoy a dû s'adonner à une action nationaliste intense pour soulever et inspirer l'âme collective, en vue de conjurer le péril extérieur et intérieur. Il a publié dans ce but différents opuscules politiques ou historiques, *la Patria y el Heroe*, *Bajo la Dictadura*, etc. Et pensant que l'art, « sans se détacher de sa finalité esthétique », « thésaurise une véritable valeur pragmatique », il a écrit trois romans, *Rufinito*, *Alma Dominicana*, *Guanuma*, qui sont des tableaux vibrants et suggestifs de l'ancienne vie nationale héroïque et glorieuse. L'année dernière, quand l'envahisseur occupa impunément l'île sacrée dans laquelle gisent les restes du fils du Descubridor, M. Garcia Godoy publia un livre « de psychologie nationale et de vibrante protestation » contre l'inqualifiable attentat. Mais ce livre ne put circuler, le Gouverneur étranger l'ayant confisqué ..

Peu de temps auparavant, il avait publié un recueil de critique, **De Aqui y alla**, qui devient ainsi son dernier livre. De même que tous ses ouvrages de ce genre, c'est une suite de méditations et d'impressions autour de diverses figures, d'actualités littéraires ou sociales d'Amérique et d'Europe. Nous y trouvons des chapitres consacrés à divers écrivains nouveaux hispano-américains, comme le grand penseur uruguayen J.-E. Rodo, le poète dominicain G. Delinge, l'historien péruvien de la Riva Aguero, ou bien à différents publicistes et hommes politiques des Antilles, comme le sociologue porto-ricain E.-M. Hortos, l'homme public dominicain Duarte, l'historien Moya, de la même nationalité; en même temps qu'il s'y rencontre d'autres chapitres consacrés à divers livres d'auteurs européens, comme *la Folie de Jésus*, du Dr Binet-Sanglé, *Mafarka le Futuriste*, de F. T. Marinetti, *El Diario de Bacaramanga*, écrit par L. Péru de la Croy, militaire français de l'Empire qui combattit sous les ordres de Bolivar et publié par C. Hispano, ou bien à divers événements sensationnels, nationaux ou étrangers, comme le cinquantenaire de l'indépendance de Saint-Domingue, le triste sort de la Belgique dans la guerre européenne... M. F. Garcia Godoy nous parle de ces sujets si hétérogènes avec autant de savoir que de sagacité et d'élévation; mais il nous parle surtout des idées ou des sentiments que de tels sujets lui ont suggérés, en exposant ses vues ou en dévoloppant ses opinions touchant les plus importantes questions idéologiques ou littéraires. C'est ainsi, qu'en traitant de l'œuvre de Moya, il donne la conception du véritable historien, qui « doit posséder le pouvoir d'évoquer un fait sans fausser en rien sa réalité nue »; « l'historien artiste sans altérer la vérité) transforme le bloc d'épais granit d'un événement en beau marbre sculpté ». C'est ainsi qu'en parlant du jeune écrivain R. Sanchez fortement influencé par Nietzsche, il dégage la portée de ce philosophe, qui n'est qu'un pessimiste déguisé, dont la doctrine, fascinatrice extérieurement, est dans le fond « une conception d'une artificialité patente », parce que, comme tout l'anti-humain, dépourvue de « ce pouvoir de sympathie communicative », « qui se substante dans les plus prolifiques éléments d'excellence de notre esprit ». Le véritable surhomme serait l'être de vision si « ample et si lumineuse », qu'il ferait pousser « à son passage à travers la vie » les « fleurs divines » « de l'amour, de l'enthousiasme, de la charité et de la foi ». (N'est-ce pas ce que nous a dit justement Louis Mandin en un poème admirable de son dernier recueil ?) Et c'est ainsi qu'en considérant la violation de la Belgique, il découvre la cause cachée de la guerre actuelle dans la foi insensée de l'Allemagne en la Force « dégagée à l'absolu de tout nœud salutaire d'esthique ». Erreur évidente soutenue, néanmoins, par ses intellectuels; car « les armées formidables, les canons monstrueux, tous

les moyens de destruction qu'avait inventés ou que pourra inventer l'homme se briseront à la fin contre le mur formidable d'idées de rénovation sociale de jour en jour plus répandues et plus consistantes ». Ce livre hétérogène, fragmentaire, montre par conséquent l'unité la plus intense, celle de la pensée qui lui donne la vie ; car on voit s'y refléter la « manière personnelle de contempler et de sentir les choses du monde intellectuel et du monde affectif » de cet esprit aussi élevé que généreux.

M. Roberto Giusti, Argentin, est bien un représentant de notre véritable critique nouvelle. Averti et pondéré, il se préoccupe principalement en ses travaux de fixer des valeurs et d'établir des classifications, bien qu'il se plaise également à l'analyse commentée et ne dédaigne pas l'interprétation émotive. Il pense que la critique doit avant tout « classifier et définir avec clarté et précision ». En outre, fervent et cultivé, il s'est adonné à une campagne active en faveur de ces règles éternelles indispensables à tout art littéraire, la correction, la mesure, l'harmonie, avec une rigueur et une clarté qui arrivent parfois au sarcasme et à l'éreintement. A son avis, le critique doit signaler le bien et censurer le mal « avec une égale rectitude, dût-il blesser la vanité d'un ami ». C'est notre avis et, quoique plus modérément, nous ne faisons pas autre chose, sans craindre la rancune implacable des vanités froissées. Guidé par une telle ferveur, à vingt ans, M. Giusti conçoit l'idée audacieuse de publier une grande revue littéraire dans un milieu où prospéraient seuls les quotidiens d'information et les magazines à couvertures en couleurs. Il fonda donc avec un fin lettré, M. A. Bianchi, la revue *Nosotros*, qui devint bientôt l'organe de la jeune littérature argentine et qui est aujourd'hui la publication la plus remarquable des lettres de toute l'Amérique espagnole. M. Giusti a donné à l'œuvre ses meilleurs efforts ; en même temps qu'il partageait la rude tâche de la direction, il y a collaboré fréquemment et y a tenu les rubriques critiques de la « Poésie » et des « Lettres Argentines ». En utilisant ce travail, il a publié un livre sur le mouvement poétique argentin d'aujourd'hui : *Nuestros Poetas Jovenes*. C'est une étude complète, consciencieuse et suggestive, dans laquelle il présente avec autant de sagacité que d'impartialité tous les nouveaux poètes de son pays, s'arrêtant aux plus remarquables, Lugones, Banch, Estrada, Montagne, etc. Il a ainsi rendu à la jeune poésie nationale un service précieux, positif. Néanmoins ce livre a été discuté avec violence. Les mécontents ont accusé son auteur de faire de la critique de professeur : M. Giusti l'est. Accusation grave. Cette critique, très méticuleuse en ce qui est de l'extériorité, est en général aveugle à ce qui concerne l'esprit des œuvres. Nous en avons un exemple frappant. Un professeur français plus ou moins hispanophile, rendant compte de notre poème la

Piedad Sentimental, signala comme marque d'impuissance ce qu'il y a dans la manière de voulu et il s'attarda à commenter les notes finales que nous n'avions ajoutées que pour atteindre le nombre de pages exigé par l'éditeur. C'est que les professeurs, n'étant généralement pas artistes, ne sentent pas l'art, et par suite ne réussissent qu'en s'occupant d'auteurs anciens dont les valeurs sont établies. Tel n'est pas le cas de M. Giusti. La plupart de ses jugements montrent une perspicacité capable de saisir la beauté, qui atteste une très fine sensibilité d'artiste. Naturellement, il a ses erreurs ou ses omissions. Mais cela résulte de son éducation assez exclusiviste, de son enthousiasme sans mesure pour les classiques et de sa connaissance incomplète de la poésie française moderne. C'est ainsi qu'il cherche avant tout dans la poésie « les idées », qu'il dédaigne le verlibrisme et qualifie de décadents les versificateurs à forme contournée, flottante ou arbitraire. Or, l'essentiel du lyrisme est le sentiment ou la sensation; les idées n'y peuvent entrer que sur la condition d'être transmises à travers le cœur, *sensibilisées*. L'erreur de la plupart des classiques, ce qui rend leur poésie de la simple éloquence versifiée, est précisément l'emploi des idées comme concepts philosophiques, historiques ou politiques. Le surnon de décadents fut donné notamment en France à certains poètes d'inspiration morbide, mais qui ne s'aventuraient pas de beaucoup dans les innovations rythmiques. Ces poètes n'ont eu chez nous que de rares partisans, et dans une partie réduite de leur œuvre, comme Julian del Casal et Léopold Lugones, en deux ou trois pièces de son premier livre. Quant au vers libre, il faut y distinguer deux formes, celle qui est constituée par des vers plus ou moins amorphes, de rythme peu perceptible ou nul et celle qui est formée par de véritables vers classiques ou nouveaux, de rythmes différents, mais entremêlés avec tact. Si celle-là est censurable parce qu'évidemment anarchique, celle-ci est la métrification la plus propice à la complexe sensibilité actuelle, car elle se plie plus qu'aucune autre au développement naturel de la pensée.

Dans son dernier livre, **Criticá y Polemica**, le critique et le champion de la culture qui sont en M. Guisti alternent. Nous y trouvons de vibrantes pages de combat dans lesquelles, tantôt incisif, tantôt ironique, mais toujours raisonnable et fin, il répond aux censeurs de son premier livre, avec autant de logique que de désinvolture ; il met au point ou ridiculise certaines œuvres médiocres ou mal intentionnées que la critique « normale » a exaltées quand même, comme certain drame historique d'un orateur qui se pique de poésie et certains *Elémentos de Historia Contemporanea* qui sont un « plaidoyer en faveur des causes les plus indéfendables » ; ou bien il signale et condamne quelques vices littéraires qui se pro-

pagent de façon alarmante dans l'éloquence, les écrits politiques, et même dans l'enseignement, comme « la frénésie de la métaphore » et les attentats contre la langue. On sait qu'en Argentine on parle un castillan très défectueux, non seulement dans le peuple, mais aussi dans les milieux cultivés, d'où un divorce absolu entre le langage parlé et celui qu'écrivent les bons auteurs. M. Giusti plaide pour l'orthographe impunément outragée par les élèves des lycées et même de la Faculté de Lettres. Il est à souhaiter qu'il étende sa campagne au langage parlé en conjurant l'élite de s'exprimer correctement, sans craindre d'imiter les « gallegos »....En outre il y a dans ce livres de belles pages de critique sereine, et, parfois, fervente. Connaissant très bien la littérature italienne, M. Giusti consacre des chapitres remarquables à deux des plus grands poètes italiens modernes; Carducci et Pascoli admirant sans réserves l'auteur des *Odes Barbares*, il désire voir s'étendre en Amérique l'influence de son œuvre, de sa poésie hautaine et aussi de sa forme métrique adaptée de l'antique. Nous partageons son admiration pour l'illustre poète, ayant été le premier à lui consacrer une étude dans notre langue, mais nous croyons déplacé son enthousiasme pour l'adaptation de l'hexamètre, étant donnée la différence basique des métriques antique et moderne. Il n'est pas possible de donner à une telle adaptation une forme fixe, rigoureuse; aussi ceux qui l'ont essayé chez nous n'ont en réalité pu faire autre chose que des vers libres sans rime, comme l'a fait remarquer déjà M. P. Heriquez Urena. Pascoli, ce poète charmant de la nature, mérite d'être considéré, et, si l'on veut, suivi dans sa forme vivante et singulière, avec ses audacieuses onomatopées, quoique pas en ses thèmes d'évocation antique. Nous devons fuir les exhumations mythologiqnes autant que les reconstitutions versaillesques. Soyons mondovistes. Naturellement, M. Giusti s'occupe également de quelques écrivains modernes hispano-américains. Il parle longuement, entre autres, de J. E. Rodo qu'il désigne comme le maître unique et véritable, E. M. Barreda, de l'œuvre poétique duquel il donne un jugement définitif, en même temps qu'il consacre des pages émues à trois jeunes écrivains morts dernièrement: l'uraguayien F. Sanchez, l'argentin Mas y Pi, le bolivien Ipina. Enfin le jeune poète argentin Fernandez Moreno est l'objet d'un chapitre qui est un modèle d'analyse et d'interprétation émotive, montrant pleinement chez son auteur les qualités que ses censeurs lui refusent.

Memento.— Sur le titre de *Cultura*, a paru à Bogota (Colombie) une revue de lettres et de sciences qui est la plus importante publication du pays en ce genre; dirigée par les lettrés bien connus MM. A. Nieto Caballero et Gustavo Santos, elle réunit la collaboration des meilleurs écrivains colombiens; elle publie de curieuses illustrations d'après les anciens monuments

nationaux. Dans le nº de mai nous remarquons un intéressant article de MM. Grillo: *Teatro de Razon y Teatro exotico*; dans celui de septembre-octobre, un remarquable travail sur Bolivar, par Cornelio Hispano.

Il a commencé de paraître à Londres une édition espagnole de la publication de la maison Marconi, le *Marconigramme*, sous la direction du distingué écrivain colombien M. Enrique Perez; elle publie des travaux littéraires nombreux et intéressants. Dans le fascicule de juillet, nous remarquons un curieux article de M. P. C. Dominici, dénonçant le plagiat fait par M. P. Gener de son roman Dyonisos; dans celui de novembre, un intéressant article de M. E. Vallenilla Sanz, *Refutacion a un libro argentino* (La Argentinida, de R. Rojas). A Buenos-Ayres se publie une revue bi-mensuelle de politique et de littérature, *Nueva Era*, qui réunit la collaboration de la plupart des jeunes écrivains de valeur; elle est dirigée par le publiciste bien connu M. J.-F. Mantecon. Nous y remarquons une excellente étude de M. E. Montagne, poète et critique distingué, sur *La Nueva Poesia Argentina* (nºs du 10 avril, des 1er, 10 et 25 mai) et une intéressante notice sur la *Cause des Alliés en Argentine* (numéro d'octobre).

FRANCISCO CONTRERAS.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

J. Simonin : *De Verdun à Mannheim*, Pierre Vitet, 60, rue Mazarine, 4 fr. — Edouard Payen : *La neutralisation de la Suisse et de la Savoie*, Bossard, 43, rue Madame, 2 fr. — L. Dumont-Wilden : *Les Jours inquiets*, Bloud et Gay, 3 fr. 50. — Charles Rivet : *Le dernier Romanof*, Perrin 3 fr. 50. — Un officier d'état-major allemand : *Les Batailes de la Marne*, traduit de l'allemand par Th. C. Buyse, précédé d'une étude critique de Joseph Reinach, Paris, G. Van Oest, 3 fr. — Lord Ernest-W. Hamilton : *Les sept premières divisions anglaises; récit détaillé de leurs combats autour de Mons et d'Ypres*, traduction de Michel Epuy, Paris, Payot, 4 fr.

M. J. Simonin, médecin-inspecteur de l'armée, a publié sur les combats des débuts de la guerre et sa captivité en Allemagne un volume de souvenirs dont on pourra retenir le témoignage : **De Verdun à Mannheim**. Le Dr Simonin accompagnait la 7e division qui fut dirigée sur Verdun au début de la campagne et l'une des premières affaires de ce côté fut celle de Damvilliers-Mangiennes. De Gremilly, les troupes avaient gagné Mangiennes par la vallée de l'Othain, Petit-Vry et ensuite Charency, sur la ligne de Verdun à Montmédy. Elles entrèrent ensuite en Belgique, pour se porter sur le gros bourg de Ruette après quelques escarmouches, et c'est du côté de Gomery et d'Ethe qu'elles se heurtèrent aux forces allemandes, très supérieures comme toujours, tant qu'après un dur combat il leur fallut se replier. — Au moment de la retraite, le Dr Simonin se trouva atteint à la jambe, mais parvint à gagner le château de G... où se trouvaient déjà nombre de blessés. Le service sanitaire était dans le désarroi comme tout le reste. Plus de 200 blessés encombraient déjà le château et le bourg proche de Gomery, et il en arri-

vait continuellement. L'ennemi bientôt envahit la maison et le Dr Simonin se trouva pris comme otage, — pas pour longtemps du reste, car il se vit bientôt renvoyé avec ses porteurs. Mais dans Gomery les habitants étaient massacrés, les blessés fusillés à bout portant, sous prétexte qu'on avait tiré de l'ambulance. Dans le village d'Ethe il y eut de même des scènes atroces, mais sur lesquelles il vaut mieux passer. — Le château de G.. finit par être occupé par le médecin-chef du feld-lazareth nº 5 du 5e Corps, qui traînait naturellement tout un personnel, et soigné par les Allemands le Dr Simonin ne fut déplacé que le 30 août. Mais entre temps les blessés transportables avaient été emmenés en Allemagne. Le Dr Simonin fut enfin conduit à Bleid, près la frontière, où il retrouva d'autres médecins français, tant qu'une petite colonie s'établit bientôt dans le château de P... qu'avait réquisitionné l'ennemi. Le Dr Simonin déclare du reste qu'il fut traité avec courtoisie par les médecins et en général les officiers allemands dans ses divers séjours. C'est qu'il est médecin en chef, *General-Arzt*, et ses galons se trouvèrent inspirer le respect à ce peuple qui fait tout avec discipline. Il parle aussi l'allemand, ce qui n'a pu que le servir dans l'aventure. — Après quelques jours, on l'embarqua cependant pour Montmédy, mais où il ne trouva que des locaux malpropres, un personnel hostile. Heureusement il fit connaissance avec le Dr Thirion qui avait été réquisitionné pour le service de l'hôpital. Il réussit d'ailleurs à quitter Montmédy et après des péripéties diverses fut enfin installé dans un train sanitaire, mais qui le conduisit comme prisonnier de guerre à Mannheim en Allemagne, après un voyage de soixante heures ! — du reste sans nourriture et trop souvent abreuvé d'outrages en chemin par la population. — A Mannheim il se trouva cependant chez des Diaconesses dont l'immeuble avait été transformé en annexe de l'Hôpital militaire, et n'eut qu'à se louer des soins qu'on lui donna comme des égards du personnel. Le fait est assez peu fréquent et méritait d'être noté. Entre temps, il a donné la physionomie de la ville — vue des fenêtres de la clinique — et put lire des choses assez curieuses dans les journaux allemands, qui accusaient l'Angleterre et la Russie d'avoir causé la guerre ; la France n'avait qu'été entraînée par ses alliés. Une plaquette publiée à Leipzig incriminait même Edouard VII, « le Judas de la race germanique », et d'autres feuilles pensaient justifier, en pérorant longuement, la dévastation de Reims. Sur la fin de sa relation, le Dr Simonin, qui se trouvait enfin guéri de sa blessure, donne même les menus de ses repas, qui étaient plutôt remarquables et abondants, car chez les Diaconesses on mangeait six fois par jour. Il est vrai qu'on n'en était encore qu'aux premiers mois de la guerre et que le prisonnier, comme *Herr Professor*, se trouvait spécialement bien traité. Son cas fut d'ailleurs une exception, si nous

nous en rapportons à tout ce qui a été raconté à ce propos; mais les Allemands tinrent à faire connaître le fait et tous — comme récitant une leçon apprise — engagèrent le Dr Simonin, lors de son retour par la Suisse, à publier partout qu'ils s'étaient conduits en hommes civilisés. — Son récit en somme est attachant, — et après la tragédie, le drame, il donne également, la comédie. Il a consigné encore dans son volume nombre de témoignages curieux apportés par divers membres du corps sanitaire. Il raconte également d'après ces mêmes sources, l'arrivée des troupes allemandes dans le village de Gomery, et qui commencent par tirer devant elles sans s'inquiéter de qui se trouve recevoir les coups, de l'ennemi ou des siens. Ailleurs, dans les témoignages recueillis, se trouve celui du major Favier concernant la défense de Longwy, les scènes effroyables du bombardement et de l'hôpital. Mais là aussi, paraît-il, après la capitulation, on n'eut qu'à se louer du service médical allemand. — Ce sont des choses qu'en toute justice il convient de placer à côté des méfaits de l'ennemi, — et simplement que nous avons le devoir de constater.

On doit à M. Edouard Payen, sur **la Neutralisation de la Suisse et de la Savoie**, un opuscule curieux et qui étudie longuement la question — d'abord au point de vue historique. — Ce sont les événements et le rôle de la Suisse dans les guerres des deux siècles précédents qui ont suggéré aux plénipotentiaires réunis à Vienne, en 1814, l'idée de consolider, en la garantissant, une neutralité qui n'était jusqu'alors qu'accidentelle. Mais en fait, la Suisse se déclara neutre depuis le XVIe siècle, — neutralité d'ailleurs temporaire et toute relative, car elle fournissait de soldats les Etats voisins qui pouvaient payer, et en cas de conflit des voisins se hâtait de fermer ses frontières pour garantir son territoire. Au XVIIe siècle et avec les guerres de l'Autriche, de l'Espagne, l'invasion suédoise, la neutralité fut d'ailleurs assez mal observée, la question religieuse ayant tout remis en cause. Il y eut d'autres difficultés avec les guerres de Louis XIV. La querelle huguenote qui divisait le pays avait amené après diverses circontances, à la fin du XVIIIe siècle, l'invasion française et l'occupation des cantons. On sait les combats qu'eurent à soutenir les troupes du Directoire. Napoléon Ier ensuite fit quasiment de la région une province française et le Congrès de Vienne après bien des péripéties établit enfin sa neutralité. — Formée de provinces, de lambeaux détachés des Etats voisins, la Suisse avait intérêt sans doute à se déclarer neutre; mais pour les Alliés ce fut une occasion de clore pour ainsi dire la France dont on redoutait toujours les ambitions, de l'arrêter avec une solide barrière. Dès le 8 septembre 1814, dix-neuf cantons avaient signé à Zurich un traité d'alliance par lequel ils se garantissaient mutuellement constitution et territoire, et le 20

mars 1815, s'ajoutèrent aux premiers États le Valais, Genève et Neuchâtel. La neutralité de la Suisse, qui avait été un accident, devint un avantage, où les puissances d'ailleurs trouvèrent leur profit, mais en y mettant des conditions. En 1815 le pays dut accepter ainsi de laisser passage aux Alliés. Enfin la neutralité perpétuelle fut reconnue par le traité de Paris (20 novembre), et s'il y eut encore des contestations, ce fut pour les frontières. Le trafic des hommes ne cessa d'ailleurs que beaucoup plus tard, et en 1859 seulement, une loi interdit aux Suisses de prendre du service à l'étranger sans l'avis du conseil fédéral. Mais en 1848 encore, il y avait eu des difficultés intérieures qui faillirent amener l'intervention des Etats voisins. Le pays put ensuite se donner une constitution et armer une armée solide, capable de résister en cas d'agression.

Le travail de M. Edouard Payen soulève ensuite la question de la neutralité pour la Savoie, — susceptible de compléter celle de la Suisse; qui pouvait être envisagée lorsque le roi de Sardaigne en était suzerain, mais qui n'a plus sa raison d'être depuis sa réunion à la France. « La Savoie a été annexée à la neutralité suisse depuis soixante-dix-sept ans, dit cependant une lettre de M. Marc Debrit au cours d'un article que reproduit l'auteur. Elle n'a pas à défendre elle-même sa neutralité; c'est la Suisse qui en est chargée. » — On pourrait discuter longuement sur le fait sans doute, mais est-ce bien nécessaire? Les théories comptent bien peu devant les nécessités de la guerre, et je crois que, le cas échéant, la situation de la Savoie serait réglée d'avance.

M. Dumont-Wilden a donné chez Bloud et Gay **les Jours inquiets**, une curieuse série de notes, d'articles écrits depuis les débuts de la guerre, — « en marge de la grande et douloureuse histoire », — par un compatriote, M. Fulgence Delvigne, qui était professeur en Belgique dans un collège de province et, réfugié en France, a fini par se placer aux Etats-Unis. Son petit volume mérite d'être retenu, car il dénote un esprit observateur et sagace, souvent plein d'à-propos et qui s'intéresse non seulement aux choses immédiates, mais à la vie générale du pays. Esprit averti, M. Fulgence Delvigne a été frappé par nombre de choses durant son séjour et il a consigné ses observations dans les paperasses remises à M. Dumont-Wilden. C'est ainsi qu'il donne la physionomie de Paris au moment où commence la bataille de l'Yser ; de vieux souvenirs retrouvés du quartier Latin ; des conversations avec un vieux professeur inféodé autrefois aux Allemands et qui a fini par ouvrir les yeux comme tant d'autres, — tant qu'il fait le compte de ses illusions, généreuses peut-être, mais dont il fallait comprendre le danger. Plus loin, il rappelle ce que fut le réveil du pays, surtout dans les hautes classes lors de l'agression allemande, et la fièvre patriotique des premiers jours de la

guerre. C'est aussi la physionomie de la famille française, de la femme de Paris, dont on peut dire que « souvent elle jouit avec intensité du plaisir délicat de vivre au calme parmi le tumulte de la capitale ». Puis nous écoutons des conversations diverses, comme dans les réunions et parlotes d'exilés belges, aigris, mal contents. M. Fulgence Delvigne parle de la vie politique, — à laquelle les étrangers attachent plus d'importance que nous-mêmes, — et sur laquelle il a recueilli des paroles de bon sens. A propos du régime actuel, dont on médit journellement mais qui dure, il peut dire ainsi que « chez un peuple intelligent rien n'est plus solide qu'un gouvernement méprisé »; plus loin, qu'en France « les choses s'arrangent toujours, parce qu'on sait établir le contact entre les idées abstraites et la réalité ». — Il admire aussi bien le scepticisme goualleur avec lequel nous considérons le gâchis politique et cherche à s'expliquer les curiosités du caractère français comme il donne des indications intéressantes sur le retour au catholicisme et note que « chez les sectaires les plus violents, ce qui domine c'est la religion d'une autre vérité que la vérité catholique ». — Je dois passer sur diverses choses encore, concernant la visite des zeppelins, des conversations et des confidences, des discussions sur le meilleur gouvernement, ailleurs sur les destinées de la race, sur le mouvement littéraire et les obsèques de Stuart Merrill, etc... Le volume est terminé par une lettre où l'auteur parle de sa situation nouvelle en Amérique et de sa croyance absolue dans la victoire définitive, mais regrette l'atmosphère de Paris, — comme tant d'autres dont le départ, même avantageux, a toujours été l'exil.

CHARLES MERKI.

§

Voici un livre qui venait à son heure et qui a eu un grand et légitime succès. Publié peu de semaines après la révolution russe (le chapitre final porte la date de mai 1917), **le Dernier Romanof**, de M. Charles Rivet, qui connaît admirablement la Russie (autant du moins qu'on peut la connaître) et fut correspondant du *Temps* à Saint-Pétersbourg, puis à Pétrograd, apportait un tableau complet, dans sa concision, vivant et enfin véridique de la lamentable crise que fut le règne entier de ce désastreux Nicolas II, amenant, de déchéance en déchéance, d'incapacité en incapacité et de névrose en folie, la ruine de l'empire de Pierre-le-Grand. Toute cette partie du livre est excellente et du plus vif intérêt, avec l'aperçu sur le caractère russe, les classes sociales, le gouvernement, le tchinovnisme, le système policier, le parti de la cour, l'influence de l'impératrice, jusqu'à l'ignominie raspoutinienne et aux ministères de trahison de Sturmer et de Protopopof. Sans le retard de six mois qui nous permet de parler de ce livre avec quelque recul, il est probable que nous

n'aurions eu qu'à louer dans ce brillant exposé. Mais le temps a marché, les événements se sont précipités, et « la Russie ignorée » que se proposait de nous révéler l'auteur s'est trouvée beaucoup plus ignorée encore qu'il ne le pensait lui-même.

M. Charles Rivet n'a pas assez de sarcasmes au sujet de l'obscurité et de l'illusion où nous nous complaisions touchant la Russie. Il s'indigne, à plus ou moins juste titre, contre la méconnaissance dont firent preuve la France et son gouvernement à l'égard des choses russes, leur confiance et leur servilisme envers le tsarisme, l'impossibilité où se trouvaient les Français renseignés de faire connaître la vérité en France. Celle-ci d'ailleurs a souvent été dite dans des organes indépendants (dont ne faisait évidemment pas partie celui de M. Rivet) et dans des ouvrages d'écrivains compétents. Mais on ne la croyait pas, ou l'on faisait semblant de n'y pas croire, et elle n'avait aucune répercussion dans le public, non plus que dans les milieux officiels. Nous pensons pourtant qu'elle était connue, tout au moins dans l'élite s'intéressant aux affaires extérieures et dans les sphères gouvernementales. Mais que faire? Pour la France, la Russie c'était l'armée russe, et l'armée russe c'était le tsarisme et le tchinovnisme; ce ne pouvaient être les éléments libéraux et révolutionnaires, moins encore le peuple, qui n'avait jamais manifesté une existence quelconque. M. Rivet aurait voulu que la France s'appuyât sur le mouvement libéral et favorisât le constitutionnalisme. Politique généreuse, mais qui eût été bien imprudente et que la France ne pouvait risquer. Aux moindres velléités d'intrusion de la France dans les affaires intérieures russes, le tsarisme aurait immédiatement fait défection (comme M. Rivet en fournit maintes preuves) et aurait jeté la Russie dans les bras de l'Allemagne. Au reste, le libéralisme était incapable de faire une révolution, si anodine fût-elle, comme il l'a bien montré en 1905, où il avait tous les atouts en main. Il fallait donc, de toute nécessité et sous menace de rupture de l'alliance, marcher avec le tsarisme, subir le perpétuel chantage russe, avec toutes ses conséquences. La vraie politique française eût été, sans doute, l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'Angleterre pratiquait alors la politique du « splendide isolement »; ce n'est que postérieurement qu'est née l'entente cordiale, qu'il a fallu la guerre pour transformer enfin en alliance. Alors quoi? La politique Caillaux? Celle-ci est venue trop tard. Lorsqu'elle s'est précisée, l'Autriche était déjà le « brillant second ». La France fût devenue le « brillant troisième ». La France eût signé son vasselage, en même temps peut-être que son déshonneur.

Qui d'ailleurs pouvait se flatter de savoir ce qu'était la Russie en dehors du tsarisme? M. Rivet, qui la connaît si bien, a cru au faux prestige de la révolution. Il n'hésite pas à écrire :

La Russie délivrée de ses entraves, entrée maintenant dans la même voie que ses aînées en civilisation, va franchir en les doublant les étapes qui lui manquent pour les atteindre... La patrie des Solovief, des Kropotkine, des Kovalevsky va entrer dans le concert des nations d'Europe pour vivifier notre vieux continent par la fraîcheur de sentiments, l'envolée de néophytes, la sublime naïveté de ces généreux enfants que sont encore nos amis Russes.

Et ailleurs :

Quelques jours à peine ont suffi pour faire de la moyennageuse Russie un Etat moderne où les plus nobles aspirations humaines pourront se donner libre cours, où cette âme russe, si méconnue de notre Occident, va pouvoir déployer tous ses trésors de bonté et d'élévation.

Il croit aux constitutionnels-démocrates et à la sagesse des moujiks :

Le parti cadet avait sagement préparé un programme agraire. Les choses se tassant, les ruraux se rallieront, eux si paisibles, à ceux qui représentent l'ordre et l'organisation. Ils viendront grossir les rangs des éléments modérés et les Zimmerwaldiens de Russie n'auront aucune prise sur eux.

D'ailleurs ces Zimmerwaldiens existent à peine :

Ce sont eux qui firent le plus de bruit au Palais de Tauride, mais sans trouver aucun écho dans le pays. Ils ont pu impressionner ceux qui connaissaient mal la Russie ; en réalité le danger qu'ils présentaient n'était pas très grand.

Et il suffira d'un général pour les mater :

Un général victorieux mènera le soldat russe où il voudra. Et nous avons vu en Broussilof, en Roussky, en Aléxeief des hommes de taille à museler un Lénine.

Personne ne connaissait, personne ne connaît la Russie, et les Russes moins encore que les autres. Exemple ce passage d'un discours de Milioukof prononcé à la Douma peu de jours avant la révolution de mars et que cite M. Rivet :

Chaque jour, de tous les points du pays parviennent à la Douma des appels pressants. La population des provinces nous dit : « Agissez et agissez immédiatement ; le pays est avec vous. »... Lorsque la nation s'aperçoit qu'en dépit de tous ses sacrifices, ses destinées sont mises en péril par une clique de dirigeants incompétants et corrompus, le peuple devient une nation de citoyens ; il se résout à prendre en main la conduite de ses affaires.

« Paroles prophétiques ! » ajoute M. Rivet.

Personne ne connaît la Russie. Et si personne ne la connaît, c'est peut-être qu'il n'y a rien à connaître. Les Russes disent : « La Russie est le pays des possibilités illimitées. » C'est vrai ; mais ajoutons : « Illimitées dans tous les sens. » La Russie est un protoplasma

amorphe et mobile, apte à se mouler, plus ou moins passagèrement, dans n'importe quelle forme imposée par n'importe quelle force.

LOUIS DUMUR.

§

Après avoir longtemps fait silence sur notre merveilleux « rétablissement stratégique » qui s'est appelé la bataille de la Marne, les Allemands ont tenté à plusieurs reprises d'expliquer leur recul par des interprétations plus ou moins fantaisistes. On se rappelle la version truquée que l'état-major prussien souffla au socialiste de cour Anton Fendrich et que celui-ci recueillit pieusement dans une brochure parue au mois d'avril 1916 et intitulée *De la bataille de la Marne à la chute d'Anvers*. M. Hermann Stegemann, cet Allemand naturalisé suisse au début de la guerre, dans sa *Geschichte des Weltkrieges*, a repris les arguments qui, pour les peuples germaniques, passent encore aujourd'hui pour la vérité historique intangible, la seule vérité qui existe, la vérité allemande. La presse s'occupa également en maintes circonstances des événements militaires des premiers jours de septembre, dont les communiqués allemands de l'époque n'avaient fait aucune mention. Un journal espagnol, l'*Euzkadi*, paraissant à Bilbao, dans son numéro du 13 août 1916, fit paraître un récit de la bataille, attribué à un officier prussien, selon lequel l'initiative de la marche sur Paris appartiendrait au général von Kluck.

Le fameux général a du reste pris lui-même la parole, non pas pour expliquer les raisons de son offensive manquée, mais pour justifier sa retraite précipitée dans la nuit du 9 au 10 septembre. On se souvient qu'au mois de novembre 1914 un certain nombre de journalistes furent autorisés à visiter le champ de bataille de l'Ourcq. M. Robert de Caix publia son article dans le *Journal des Débats* du 28 novembre. La *Gazette de Cologne* du 6 décembre (n° 1323 donna à son tour une copieuse analyse de ce remarquable exposé. Le professeur Wegener, qui rendit visite au général von Kluck quelques jours plus tard, l'ayant interrogé au sujet de ce résumé, celui-ci lui répondit que « lui-même y avait trouvé une image complète des événements et qu'il s'était seulement rendu compte (en le lisant) que l'ennemi avait apprécié ses opérations beaucoup plus haut qu'il n'avait fait lui-même » (*Gazette de Cologne* du 17 janvier 1915, n° 59). En d'autres termes, le général ne s'était trouvé à même de comprendre toute la portée de sa mésaventure qu'en lisant le récit des incidents publiés par un journal français.

Quoi qu'il en soit de ces aveux et de ces réticences, le mystère continuera à planer probablement encore fort longtemps, en Allemagne, sur la portée véritable des opérations, par quoi préluda l'effondrement de l'hégémonie germanique. Il est de l'intérêt de nos

ennemis de ne pas insister. Aussi évitent-ils de mettre sous les yeux de leur public tous les documents qui pourraient l'inciter à réfléchir sur les causes de l'échec allemand. C'est sans doute pour cette raison que l'ouvrage anonyme *Die Schlachen ander Marne*, publié en janvier 1916 par l'éditeur militaire Siegfried Mittler, de Berlin, a été retiré du commerce. Mais le Bureau documentaire belge a réussi à en obtenir copie en Angleterre ; se rendant compte de l'intérêt historique considérable de la publication, il a tenu à mettre cette importante pièce au dossier des opérations de guerre sous les yeux du public de langue française. M. Th. C. Buyse en a fait une excellente traduction que M. Joseph Reinach a accompagnée d'une copieuse étude critique.

L'auteur anonyme, qui ne peut être qu'un témoin oculaire, probablement un officier de l'état-major de Kluck, écrit **les Batailles de la Marne** et non pas *la bataille*, voulant ainsi faire croire qu'il s'agit d'une série d'opérations décousues, et nullement d'un plan d'ensemble conçu selon une idée stratégique déterminée. Sa version a été rédigée pour démontrer que la bataille de la Marne a été interrompue pour des motifs purement « stratégiques » et qu'en conséquence elle ne fut pas « une immense victoire » des armées françaises. Mais, au cours de son récit, il lui échappe des aveux, qui, après coup, ont évidemment paru gênants pour la réputation d'invincibilité que l'armée prussienne entretient avec soin depuis cinquante ans.

Après avoir expliqué le mouvement « génial » de conversion à droite qui, « dans le grand arc de cercle qui, par Bruxelles, Valenciennes, Compiègne, Meaux, passant à l'est de Paris, rejetterait les armées françaises au delà de l'Aisne, de la Marne, et peut-être même au delà de la Seine, afin de les déborder éventuellement au sud de Fontainebleau et d'enrouler ainsi toute la ligne de bataille française », l'auteur montre par suite de quelles circonstances ce plan a échoué. Mais laissons la parole à M. Reinach :

Quelque admiration que professe l'auteur du récit allemand pour le plan allemand, il lui trouve pourtant un défaut : « Les missions des armées du centre et surtout celles des armées de l'aile droite étaient vraiment excessives. » En effet, « elles ne devaient pas seulement briser la résistance des Belges et de leurs forteresses, mais elles devaient aussi, par les accablantes chaleurs du mois d'août, exécuter une marche tout à fait extraordinaire avant de pouvoir entrer en lutte avec les Français qui se trouvaient sur de bonnes positions, choisies par eux-mêmes, et qui n'avaient à compter avec aucune difficulté de ravitaillement. »

L'objection est évidemment fondée, en ce qui concerne surtout la Ire et la IIe armée, qui, de la Meuse à la Sambre, puis à la Marne, eurent à parcourir deux et trois fois plus de kilomètres que la IVe et la Ve armée dans le même temps. D'autre part, l'objection admise, tout le plan s'écroule. La

magnificence du plan, c'est l'immense mouvement d'enveloppement par l'aile droite. Mais quand a-t on jamais vu, dans une manœuvre d'enveloppement, le pivot faire autant de chemin que l'aile marchante ?

Il s'agit donc, pour le *famulus* de Moltke ou de Kluck, de préparer, dès la première page de son étude, sa première, sinon sa principale explication de la défaite de la Marne : à savoir qu'en arrivant sur le champ de bataille choisi par les Français après leur repli stratégique, « les armées allemandes de l'aile droite et du centre étaient fort épuisées par les marches harassantes et les combats continuels » ; que, par suite des fatigues endurées, « elles avaient perdu une partie notable de leurs effectifs et de leur valeur combative » ; et que, « par suite de la rapidité de la marche, le service de ravitaillement (vivres et munitions) n'avait pas fonctionné comme on aurait pu le souhaiter ».

Il y a d'autres causes à la défaite allemande de la Marne. M. Joseph Reinach insinue que l'abus des vins de France n'aurait pas été étranger à la diminution des capacités militaires du soldat allemand. Enfin l'auteur anonyme, s'il n'ose prononcer le mot de « retraite stratégique », n'en cherche pas moins à justifier le recul allemand, mais il est obligé de convenir de l'échec du plan d'attaque minutieusement préparé par l'état-major de Berlin.

La coopération des armées britanniques pendant les trois premiers mois de la guerre est peu connue du public français. Si nous nous sommes félicités du secours efficace de nos alliés, nous ne savons pas exactement de quelle façon il s'est manifesté, ni quelles furent les difficultés presque insurmontable qu'eut à vaincre le premier corps expéditionnaire anglais. Aujourd'hui les actes héroïques de la « méprisable petite armée » du maréchal French appartiennent déjà à l'Histoire, car, des 80 à 130.000 hommes qui se battirent sur le continent d'août à novembre 1914, il ne reste pour ainsi dire que le souvenir. « La première armée expéditionnaire n'est plus. Les noms et les numéros de ceux qui le composaient figurent encore sur les registres de l'armée, mais des hommes endurcis qui s'embarquèrent joyeusement en août 1914, plus d'un tiers repose dans la terre des Flandres et de France. Parmi les survivants, quelques-uns ont dû malheureusement se vouer à de plus paisibles occupations, et les autres — dont la convalescence donne plus d'espoir — attendent impatiemment le jour où ils pourront de nouveau répondre à l'appel du devoir et de leur pays. » C'est par ces lignes, empreintes d'une gravité sans apprêt, que se termine l'ouvrage de lord Ernest-W. Hamilton, **Les sept premières divisions anglaises**, dont une traduction française vient de paraître.

Ce « récit détaillé », écrit par un témoin qui a pu compléter ses informations par des documents authentiques, a obtenu le plus vif succès en Angleterre. Il nous fait assister aux premiers combats devant Mons, où la 1re et la 2e division du Ier corps, la 3e et la 4e divi-

sion du IIe corps arrivèrent le 22 août 1914. La défaite de Charleroi décida du sort du petit contingent britannique qui se battit au Cateau le 26 août, pour se replier sur Villers-Cotterets le 31 et prendre enfin position, le 2 septembre, sur la rive nord de la Marne. En douze jours il avait fait depuis Mons 220 kilomètres en ligne droite et bien davantage dans les marches et contre-marches ; il avait soutenu deux batailles rangées et plusieurs actions d'arrière-garde et escarmouches et perdu 350 officiers et 9.200 hommes. On connaît son rôle pendant la bataille de la Marne et comment, le 12, après un bond en avant de 90 kilomètres, il se porta sur l'Aisne, pour soutenir ensuite pendant quinze jours, sur un front de 32 kilomètres, les plus durs combats. Mais « entre le 20 et 25 septembre, la bataille de l'Aisne semblait destinée à mourir d'inanition. Elle avait commencé comme un ouragan, elle s'achevait dans le calme ». C'est alors que furent décidés les mouvements que lord Hamilton appelle « les manœuvres de l'ouest » et qui consistaient à transporter l'armée anglaise sur la frontière de Belgique. A la fin de septembre et au commencement d'octobre, les Allemands et les Alliés étendirent tous deux leurs flancs vers l'ouest. « Des forces anglaises considérables allaient être envoyées à Anvers, et, en outre, la 7e et la 3e divisions de cavalerie furent débarquées à Zeebrugge, le 7 octobre, pour les faire coopérer, soit avec les troupes d'Anvers, soit avec les principales armées alliées selon les circonstances. »

L'auteur explique comment fut décidé le regroupement des forces britanniques :

L'étude de tous ces facteurs importants de la situation suggéra au généralissime le désir de confier l'extension des lignes vers l'ouest à l'armée anglaise qui occupait alors les tranchées de l'Aisne. Un tel changement de position faciliterait non seulement le ravitaillement et tout échange de communications avec l'Angleterre, mais encore les contacts entre les différents corps anglais et l'armée principale, au cas où les 7e et 3e divisions de cavalerie coopéreraient avec les armées du sud.

Le général Joffre hésita d'abord, à cause des difficultés évidentes qu'il y avait à faire des mutations de troupes qui tenaient des tranchées si près de l'ennemi, de telles mutations ne pouvant se faire que de nuit et avec de grandes précautions. Sir John French insista cependant et enfin persuada au général français que les avantages de son plan l'emportaient sur les inconvénients. *On peut bien dire maintenant que l'idée de notre général en chef fut pleinement justifiée par les événements.*

Le transfert des troupes britanniques commença le 3 octobre. On sait comment la chute prématurée d'Anvers contrecarra les plans des Alliés. Mais l'armée anglaise n'en joua pas moins un rôle important en couvrant la retraite de l'armée belge et en participant à la défense de l'Yser. La seconde partie du livre de Lord Ernest-W. Hamilton est consacrée au récit de la defense du saillant d'Ypres, des combats

de Neuve-Chapelle, Pilkem, Messines, Wytschaete, Klein-Zillebeke, etc. On goûtera la narration sobre de l'officier britannique qui a assumé la tâche de faire revivre, pour la postérité, les exploits héroïques des premiers soldats de son pays, qui prirent les armes pour la défense du droit et de la civilisation.

HENRI ALBERT.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

LES GRÈVES. — Ne nous berçons pas d'illusions dangereuses. Les grèves allemandes, où quelques-uns ont déjà cru voir le prélude d'un mouvement révolutionnaire, après s'être prolongées pendant une huitaine de jours, ont pris fin par la reprise progressive du travail, sans que les ouvriers aient obtenu aucune satisfaction. Le renforcement de l'état de siège et l'arrestation de quelques meneurs ont suffi pour mettre un terme à toutes les manifestations. A Berlin, les pouvoirs publics ont refusé péremptoirement de prendre contact avec le comité des grèves et la militarisation des usines a réduit à la soumission les chômeurs les plus récalcitrants. Ainsi, la force brutale a triomphé une fois de plus et il est apparu nettement que toutes les velléités d'indépendance qui pourraient naître dans l'avenir chez les citoyens allemands se briseraient invariablement contre la souveraineté absolue de l'autorité militaire.

Ceux qui se sont imaginés que le « rayonnement » de l'anarchie russe suffirait à réveiller de sa torpeur la social-démocratie d'outre-Rhin et la rendrait capable d'une action décisive ont de nouveau fait fausse route, à moins qu'il ne faille discerner, dans leurs dangereux rapprochements, la secrète espérance de voir le soviétisme s'étendre à la terre entière. Laissons les maniaques de Pétrograd et de Moscou saluer la prétendue libération de Liebknecht, escompter le concours du « peuple allemand » et souhaiter, pour la réalisation de leurs conceptions primitives, le concours de l'Occident. M. James W. Gérard, parlant dans une réunion publique à New-York, a apprécié, avec une saine raison, la portée des grèves berlinoises. L'ancien ambassadeur américain à Berlin s'est élevé contre ceux que le mirage fantasmagorique d'une révolution allemande détourne du véritable objectif de la guerre:

Le mouvement révolutionnaire, dont on parle, ne signifie rien à l'heure actuelle, a dit M. Gérard. Il n'y a pas une seule chance pour lui de réussir avant la fin de la guerre. A ce moment-là, une armée de douze millions d'hommes, qui ne furent pour rien dans la déclaration de la guerre et qui ont été trompés par leurs officiers, marcheront peut-être contre le gouvernement.

Il ne faut pas négliger l'importance de ce « peut-être », car l'attitude du peuple allemand dépendra avant tout de la paix que nous lui imposerons. Si nous consentions à traiter sans battre l'Allemagne, le mécontentement des soldats rentrant dans leurs foyers se heurterait à la volonté de la caste dominante, qui ne tolérerait aucun amoindrissement de ses privilèges. L'élément militaire et conservateur a renforcé ses positions pendant la guerre. S'il sortait de la lutte sans être diminué, c'en serait fait des libertés démocratiques. L'ouvrier, sous la menace de la geôle prussienne, vient de rentrer sa colère, pour retourner à ses machines. Il continuera à ronger son frein pendant des semaines et des mois, rejetant au fond de lui-même ses plaintes et ses rancœurs. C'est seulement quand ses maîtres faibliront qu'il commencera à se ressaisir et à lever la tête. Quel sera ce moment et faudra-t-il attendre la paix pour qu'il souffle en Allemagne un vent de débâcle? Aux Alliés d'en décider. Quand, par une pression vigoureuse sur le front, ils porteront atteinte à l'orgueil allemand, alors le prolétariat berlinois se souviendra peut-être de l'humiliation de ces derniers jours. N'oublions pas qu'il n'y a eu de soviets à Pétrograd que parce que la Russie tsarienne a été battue.

Les grèves qui éclatèrent à Berlin et dans les principaux centres industriels de l'Empire, le lundi 28 janvier, ont été la manifestation spontanée du mécontentement qui régnait dans les masses. Sans qu'il y ait un accord entre les différentes organisations, elles se sont produites huit jours après que les grèves autrichiennes, d'un caractère beaucoup plus sérieux, étaient terminées. Cependant, depuis quelque temps déjà, des feuilles volantes, dont on n'a pas pu déterminer l'origine, invitaient des ouvriers à cesser le travail. Dans une réunion tenue, le 25 janvier, par le comité central de l'Union des coopératives, le prolétariat était mis en garde contre les menées révolutionnaires d'un caractère antipatriotique qui se préparaient dans l'ombre. Au même moment, M. Wallraf, secrétaire d'Etat à l'office de l'intérieur, annonçait, à la dernière séance tenue par la commission principale du Reichstag, que des appels à la grève générale avaient été lancés et que le gouvernement saurait faire son devoir en maintenant l'ordre et en garantissant la sécurité publique.

Le mouvement, sorti des bas-fonds du prolétariat, n'était donc nullement inattendu et les autorités policières avaient eu le temps de prendre des dispositions en vue d'éviter les désordres. Il faut croire cependant qu'elles ont été quelque peu surprises par la masse énorme des travailleurs qui abandonnèrent les usines pour former des cortèges dans les rues de la capitale. Dès le lundi 28, on estimait dans l'agglomération de Berlin les chômeurs à 250.000, sur un nombre total de 700.000 ouvriers. Les jours suivants, ce nombre s'accrut encore, et dans la plupart des grandes villes de l'Empire, ainsi que

dans les districts miniers, des scènes analogues se produisirent. A Cologne, à Francfort, à Leipzig, à Ludwigshafen, à Kiel, les industries de guerre enregistrèrent de nombreuses défections. Les usines Krupp de Munich durent cesser le travail pendant quelques jours. Dès le début, on put constater néanmoins que certaines régions n'avaient pas été touchées par la propagande. En Silésie, par exemple, le travail continua sans interruption et sur la rive gauche du Rhin inférieur, où les syndicats chrétiens ont embrigadé les ouvriers, les appels à la grève n'eurent aucune prise.

C'est seulement après avoir cessé le travail que les chômeurs berlinois eurent l'idée de se concerter. Dans une réunion tenue à la Bourse du Travail, un programme de revendications communes fut élaboré. Il exigeait avant tout la conclusion d'une paix rapide, sans annexion ni indemnités, dans le sens des stipulations formulées par les représentants du peuple russe à la conférence de Brest-Litovsk, et la participation de travailleurs de tous les pays aux négociations de paix. Pour l'Allemagne, en particulier, un programme en cinq articles formulait la charte des ouvriers : augmentation de la ration de nourriture ; suppression de l'état de siège ; abandon de la militarisation des usines ; mise en liberté immédiate des condamnés politiques ; démocratisation de toutes les institutions politiques de l'Allemagne, en particulier institution du suffrage secret, universel et direct pour le Landtag prussien.

Les grévistes décidèrent, en outre et alors seulement, de faire appel aux organisations socialistes. Quelques députés social-démocrates du Reichstag étaient du reste présents à la réunion et adressèrent aux ouvriers des appels au calme. Un comité central de grève fut constitué qui comprenait trois députés majoritaires : MM. Scheidemann, Ebert et Braun ; trois députés minoritaires : MM. Haase, Ledebour et Dittmann, ainsi que sept représentants des ouvriers. Les locaux de réunion de la Bourse du Travail ayant été fermés le lendemain et toute assemblée de grévistes ayant été interdite, une démarche fut tentée auprès du gouvernement pour revendiquer en faveur des chômeurs le droit de se concerter. M. Wallraf, prévenu par téléphone qu'une délégation se rendrait auprès de lui, voulut bien accepter de recevoir les députés, en leur qualité de membres du parlement, mais se refusa catégoriquement à avoir aucun contact avec les délégués ouvriers. Toutes les démarches faites, dans la suite, pour le décider à revenir sur sa détermination se heurtèrent à une fin de non recevoir.

Durant les journées qui suivirent, les promenades pacifiques des ouvriers à travers les rues de Berlin prirent un caractère de plus en plus démonstratif. Les réunions dans des locaux clos ayant été rigoureusement interdites, les grévistes s'assemblèrent l'après-midi du 30 sur la Jungfernheide, où 10.000 personnes se trouvèrent aux

prises avec quelques policiers à cheval. La police berlinoise n'est pas réputée pour sa douceur. Des horions furent échangés et un agent aurait été tué par un coup de feu. A Moabit, à Charlottenbourg on signale plusieurs échauffourées, au cours desquelles il y eut de nombreux blessés. Le lendemain les excès se renouvellent dans le centre de la ville. Les conduits électriques des tramways sont coupés dans la Blumenstrasse et la Müllerstrasse et les manifestants renversent des voitures. Une réunion projetée sur Bulowplatz est dispersée brutalement par les policiers qui dégainent et poursuivent les chômeurs dans les rues voisines. L'effervescence dure plusieurs jours, tandis que les chefs font de vains efforts pour canaliser les mouvements, et que le gouvermement persévère dans sa décision de ne tenir aucun compte des revendications ouvrières.

L'attitude des journaux est intéressante à observer. Dans le clan des pangermanistes ce sont des cris de triomphe, car déjà l'on escompte les mesures de répression qui renforceront le pouvoir militaire. Le *Vorwaerts* se fait interdire pour deux jours, parce qu'il publie l'appel à la grève; quand il reparaît, il se montre plein de réticences, en affirmant qu'il se passe des choses qu'il ne peut pas dire. La *Gazette de Francfort* et le *Berliner Tageblatt*, en essayant de remonter aux causes du mouvement, mettent le gouvernement en garde contre une attitude qui ne servira qu'à développer l'hostilité du prolétariat. Dans les milieux officiels, on s'efforce de ramener les manifestations à des étourderies de gens sans aveux. La *Gazette de Cologne* plaisante lourdement en parlant des imitateurs de Trotzki, alors que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit :

Nos ennemis, spéculant sur une révolution en Europe centrale et la séparation de la social-démocratie du restant de la nation, vont croire à la réalisation de leurs espoirs par les grèves.

Néanmoins, il est prouvé aujourd'hui que les grévistes ne sont pas des gens qui pensent politiquement, mais appartiennent, en majorité, à la jeunesse des deux sexes.

A la fin de la semaine, le gouvernement, bien qu'il ait affecté jusque-là de ne pas attacher d'importance au mouvement, prend des mesures énergiques pour contraindre les ouvriers à rentrer à l'usine. Une note officielle déclare que les excès qui se sont produits jeudi (31 janvier) ont amené les autorités à réprouver toute tentative d'étendre le mouvement gréviste. Un officier de la garde du château a proclamé, le même jour, sur la place du Château, au bruit du tambour, l'institution de Conseils de guerres extraordinaires. La proclamation menaçait de l'application des mesures les plus rigoureuses dans le cas où des excès se reproduiraient. Le général de Kessel, commandant supérieur de la Marche du Brandebourg, lançait en même temps à la population un avertissement de ne pas se laisser

aller à troubler l'ordre et la tranquillité publics; ces tentatives seraient réprimées par tous les moyens ; il défendait en particulier toute participation aux réunions.

Le *Vorwaerts*, en reparaissant le 1er février, publiait, en tête de son numéro un article où il est dit :

Les socialistes allemands ne veulent ni le morcellement de l'Allemagne, ni la guerre civile ; ils demandent seulement que le gouvernement comprenne le point de vue des prolétaires. Le parti socialiste ne s'est point mêlé au mouvement des grèves ; les Syndicats et les chefs des Syndicats se sont abstenus de prendre part au conflit.

En exprimant l'espoir qu'une discussion sur les grèves viendra prochainement devant le Reichstag, le *Vorwaerts* ajoutait que la question de la collaboration de la socialdémocratie avec les autres partis de la majorité serait débattue et réglée à cette occasion.

La socialdémocratie, fidèle à son origine et à ses théories, restera en tout cas fidèle aux travailleurs.

L'organe officiel du parti invitait en même temps les ouvriers à garder le calme le plus absolu et à ne pas perdre de vue l'exemple de leurs camarades d'Autriche. Depuis ce moment il n'a cessé de persévérer dans son attitude ambiguë, s'efforçant de dégager sa responsabilité dans la direction de la grève. Les autres journaux berlinois se sont aperçus de cette prudence et n'ont pas manqué de la narguer.

Le *Vorwaerts* du 2 février s'est alors embrouillé dans les explications suivantes :

La Gazette de Berlin à Midi trouve, dans son numéro d'hier, que le *Vorwaerts* cargue ses voiles « sans sortir, toutefois, de l'ambiguité observée jusqu'à présent ». Il n'est pas possible d'interpréter plus mal nos remarques d'hier. Le *Vorwaerts* met en garde contre les événements tumultueux. Ce point de vue fut toujours celui de notre rédaction. Pour nous y conformer, point n'a été besoin de « carguer nos voiles ». Du reste, nous déclarons franchement que nous sommes pour les ouvriers et à cette heure grave plus que jamais. Peu importe que nous l'ayons souhaité, ce mouvement, et que nous l'ayons souhaité en ce moment. Bornons-nous à constater qu'il est né de causes que nous nous sommes vainement efforcés de supprimer, sans le concours du parti socialdémocrate. Lorsque les choses furent avancées, le parti socialdémocrate a agi en vertu de la vieille formule qu'il ne faut pas abandonner à soi-même un tel mouvement. Il est intervenu pour le guider dans des chemins ordonnés et pour le faire aboutir aussi rapidement que possible à un résultat qui serve la cause générale du peuple. Cette tentative ayant échoué, il n'y a d'autre « reproche » à adresser au parti socialdémocrate que celui de ne s'être pas séparé des ouvriers, ses compagnons de classe et ses frères, à une heure périlleuse. Il portera ce reproche la tête haute, insouciant du tapage que feront la *Gazette* et autres feuilles bourgeoises.

Que dire, après l'attitude lamentable des socialistes officiels, de

la « neutralité » des syndicats qui se sont empressés de fermer leur caisse aux chômeurs, enlevant ainsi au mouvement gréviste toute possibilité de se prolonger ?

Cependant les tribunaux militaires se mettaient à fonctionner aussitôt après l'institution de l'état de siège renforcé. Ils ont prononcé, durant les cinq jours qui ont succédé au décret, 118 condamnations à des peines variant de 3 ans de travaux forcés à 1 mois d'emprisonnement. La plus retentissante fut celle de M. Wilhelm Dittmann, député socialiste indépendant au Reichstag, qui a été condamné à 5 ans de prison. Les journaux berlinois n'ont même pas été autorisés à reproduire le compte rendu du procès qui se déroula devant le 2e conseil de guerre extraordinaire de Berlin et une douzaine d'entre eux furent saisis parce qu'ils avaient enfreint la consigne de la censure. D'après la *Gazette de Francfort* du 5 février, dont le compte rendu occupe deux colonnes, M. Dittmann a déclaré qu'il n'avait pas cherché à développer la grève ; qu'il avait au contraire essayé, de même que tous les autres Comités d'action, de mettre les grévistes en rapport avec le gouvernement. Il nie avoir parlé de la grève dans la fameuse réunion au cours de laquelle il fut arrêté.

La grève, a-t-il dit, ne devait durer que trois jours ; elle n'aurait pas duré plus longtemps, si le gouvernement avait accepté d'entrer en pourparlers avec les représentants des ouvriers. L'auteur véritable de la grève est, à mon avis, l'amiral Tirpitz. En tout cas, elle n'avait aucune corrélation avec la révolution russe.

Interrogé à son tour, M. Scheidemann a déclaré que la cause réelle de la grève se trouvait dans l'insuffisance de l'alimentation, dans l'abolition de la liberté de réunion et dans l'impossibilité où se trouvent les ouvriers, par suite des rigueurs de la censure, de faire connaître leurs doléances. Elle résulte également de la crainte de voir la guerre se prolonger indéfiniment, si le gouvernement n'adopte pas un point de vue plus net en ce qui concerne les buts de guerre.

Sans doute les bolcheviki, après avoir congratulé Liebknecht de son élévation à la tête du gouvernement révolutionnaire allemand, enverront-ils également des télégrammes à Dittmann?... Le malheureux n'en aura même pas connaissance.

HENRI ALBERT.

§

Autriche-Hongrie.

TO BE OR NOT TO BE. — Lloyd George, dans son discours du 5 janvier, et le Président Wilson, dans son dernier message, ont cru bon de déclarer qu'ils ne songent pas à démembrer l'Autriche-Hongrie. Ils voudraient seulement la détacher de l'Allemagne et, pour

être conséquents avec leurs principes démocratiques, l'obliger à accorder aux nationalités qui la composent une véritable autonomie. Nous ne discuterons pas les paroles de ces deux hommes d'Etat éminents ni ne chercherons à savoir comment on pourrait obliger les Habsbourgs à tenir les promesses d'autonomie qu'ils pourraient faire, eux qui n'ont jamais tenu leurs promesses, qui n'ont jamais respecté l'autonomie des pays qu'ils gouvernent, Bohême, Galicie, Croatie, etc., — car cette autonomie des Etats de l'Autriche-Hongrie existe en théorie, sur le papier, mais n'existe pas en fait. Nous nous contenterons donc de montrer que les événements de ces jours passés, observés tout à fait objectivement, suffisent à prouver qu'on ne peut songer à détacher l'Autriche-Hongrie de l'Allemagne ni à libérer les nations opprimées sans remanier la Monarchie dualiste. Cette dernière tâche, du reste, n'incombera pas aux Alliés. Les peuples de Charles Ier s'en chargeront sans doute bientôt, du moins les peuples autres que les Allemands et les Magyars.

Les Allemands, en effet, sont les maîtres de l'Autriche. Ils tiennent non seulement à ne pas céder leur place à une majorité qui compte 65 o/o, mais encore à renforcer leur influence. « Les Allemands d'Autriche, disait dernièrement le Dr Titta, président du *Volksrat* allemand de Bohême, dans une proclamation citée le 11 janvier par l'*Arbeiter Zeitung*, ont droit dans l'Etat à une influence prépondérante... Formant la majorité à la Chambre des Seigneurs et constituant à la Chambre des députés la moitié qui l'emporte, ils devraient pouvoir dicter ses voies à la politique autrichienne. » Cet aveu ingénu d'un Allemand met au point l'impudente affirmation du comte Czernin qui, en réponse au Président Wilson, prétendait que la Monarchie possède le régime parlementaire le plus démocratique qui soit. Comment, d'autre part, songer à séparer de l'Allemagne une Autriche dirigée par des Allemands, une Autriche qui, c'est le comte Czernin qui l'a dit, est prête à aider la Prusse à conserver l'Alsace-Lorraine et les régions polonaises? Croit-on que la Hongrie magyare contribuera à cette séparation? Le 17 janvier encore, suivant le *Pester Lloyd* du 18, le président du Conseil Wekerlé, répondant devant le Parlement de Budapest à une interpellation, disait :

L'Allemagne et nous, nous appuyons à tel point l'une sur l'autre, aussi bien en ce qui concerne nos relations financières qu'en ce qui touche à la situation économique, que je puis affirmer que les deux tiers de nos relations internationales — l'Autriche mise à part — reviennent à l'empire allemand... Des rapports plus étroits avec l'Allemagne, à cause de considérations de la plus haute valeur économique, ont pour nous une importance capitale. Si nous voulons participer au grand mouvement économique qui s'étendra de la mer du Nord à la mer Noire, et de là jusqu'en Asie Mineure, nous devons prendre des mesures économiques en conséquence.

Ainsi donc un président du Conseil hongrois affirme que l'Autriche-Hongrie ne saurait se détacher de l'Allemagne et qu'elle le veut d'autant moins qu'elle tient à participer à la fameuse *Mitteleuropa* qui étendra sa puissance de la Mer du Nord au Golfe Persique.

En attendant que s'ouvre cette merveilleuse perspective, la Monarchie des Habsbourgs continue à se débattre dans une situation des plus critiques.

Pour nous, disait au Reischrat, le 22 janvier, le député socialiste Adler, le plus important, c'est la paix. Nous savons que si nous ne l'obtenons pas, nous devons sombrer. Je n'embellirai rien, mais je ne veux non plus rien exagérer. Nos masses, nos femmes, ont eu jusqu'à présent beaucoup à supporter. Mon ami Trotzki — ou, si vous voulez, mon ennemi — a fort justement répondu au général Hoffmann : « Ne tirez pas de conséquences de la situation militaire, car nous ne le faisons pas de votre situation alimentaire. » Croyez-vous qu'il ne sache pas dans quelle situation nous nous trouvons? La censure peut ne pas permettre que l'empereur Charles lise les lettres du professeur Fœrster (1), mais elle ne peut empêcher Trotzki d'apprendre que chez nous la situation est tout ce qu'il y a de plus terrible, que nous vivons du poing que nous nous mettons dans la bouche, et qui ne contient pas grand'chose...

C'est cette terrible situation qui, le 16 janvier, avait provoqué, à Vienne et dans toute l'Autriche, les grèves dont on a parlé chez nous. Ce mouvement ouvrier était tout spontané. La proclamation que les chefs social-démocrates publièrent le 18 dans l'*Arbeiter Zeitung* le dit expressément. « La suspension du travail, avoue-t-elle, est le résultat d'un mouvement naturel qui a commencé en dehors de tout motif politique et de toute organisation syndicale, à cause, d'une part, des nouvelles relatives aux pourparlers de Brest-Litovsk, et, d'autre part, des mesures prises récemment au sujet du ravitaillement. » Le peuple, en effet, avide de paix et de pain, venait d'apprendre que les pourparlers avec les maximalistes semblaient mal tourner et que les rations de pain allaient être réduites de moitié. Il se souleva donc.

Ce soulèvement surprit fort les chefs de la social-démocratie allemande d'Autriche qui, bien que ne voulant pas causer d'embarras au gouvernement germanisant de l'Empire, ne pouvaient pas sembler se désintéresser d'un tel mouvement populaire. Ils firent donc dévier la grève en lui donnant une allure politique et en posant au gouvernement les quatre conditions suivantes, susceptibles, selon eux, d'assurer une reprise du travail : 1° aucun désir d'annexion ne doit entraver la conclusion de la paix ; 2° le gouvernement doit améliorer le ravitaillement ; 3° les élections municipales doivent être démocrati-

(1) Le prof. Fœrster, de l'Université de Graz, a écrit plusieurs lettres ouvertes où il exposait la terrible crise alimentaire que subissent les Empires Centraux. La censure les a supprimées.

sées par l'introduction du suffrage universel ; 4° le gouvernement mettra fin aux injustices commises à l'égard des ouvriers dans les usines militarisées. Les délégués du parti, notamment les députés Adler et Seitz, communiquèrent ces conditions au Président du Conseil, Seidler, et au ministre de l'intérieur, Toggenburg. Ceux-ci les assurèrent que le gouvernement ferait tout son possible pour aboutir à une paix séparée avec la Russie ; que le ravitaillement serait amélioré et que le régime des ouvriers militarisés serait adouci. Quant à la réforme des élections municipales, les deux ministres firent valoir qu'elle mettrait en péril le caractère germanique de la Monarchie, qu'elle serait un grand obstacle au maintien du germanisme dans l'Etat. Le député Adler remercia leurs Excellences de ces bonnes paroles et le député Seitz, tout en opinant du bonnet, fit remarquer que la social-démocratie restera fidèle à ses revendications, car les moyens de protéger le germanisme ne manquent pas en dehors du système électoral.

Si les social-démocrates allemands, plus allemands que social-démocrates, pouvaient s'estimer satisfaits de ces promesses gouvernementales qui ne répondaient pas à leurs desiderata, il n'en était pas de même des Slaves. Le gouvernement dut, pour entraver les grèves à Pola et calmer les Yougoslaves, y établir l'état de siège, malgré l'intervention du député Laginja. D'autre part, à Ljubljana (Laybach) les Slovènes se livraient, le 18 janvier, à de bruyantes manifestations que la presse officielle a passées sous silence, mais que révèle le *Slovenski Narod* du 19. Les habitants célébraient, en effet, le retour de leur ancien maire, le député Ivan Ilribar, emprisonné depuis 1915, puis interné en pays allemand d'Autriche. A cette occasion la population s'est livrée à de vigoureuses acclamations, saluant en M. Ilribar un martyr de la cause yougoslave et affirmant le désir des Slovènes de voir réalisée l'union de tous les Serbes, Croates et Slovènes en un Etat libre et indépendant. La foule profita d'ailleurs de la circonstance pour conspuer un député gouvernemental et briser les vitres aux bureaux de son journal.

Comment, de leur côté, les Tchèques auraient-ils pu se montrer satisfaits du résultat des grèves nées à Vienne, résultat qui sacrifiait la majorité slave à la minorité allemande ? Ils venaient, le 6 janvier, de tenir une assemblée plénière de tous leurs députés, ceux du Parlement aussi bien que ceux des Diètes de Bohême, Moravie et Silésie. Une résolution y avait été adoptée à l'unanimité par tous les partis, depuis les social-démocrates jusqu'aux cléricaux, résolution si radicale que la censure en interdit absolument la publication et que Seidler, en plein Reichsrat, la qualifia de subversive (*staatsfeindlich*) et, au nom de l'Empereur, menaça les Tchèques des foudres gouvernementales. Ils n'allaient pas purement et simplement accepter la dé-

faite infligée aux social-démocrates allemands. Ils résolurent donc de protester. Dans ce but les trois groupes socialistes (social-démocrates, centralistes et socialistes nationaux) s'unirent aux partis démocratiques pour organiser, le 22 janvier, une grève générale destinée à être, selon le député social-démocrate Němec, « une manifestation en faveur de la paix générale, surtout en faveur du droit de toutes les nations, notamment celles de l'Autriche-Hongrie et les Tchèques en particulier, à disposer d'elles-mêmes ».

Le 22 janvier donc le travail fut suspendu dans tous les pays tchèques, à Prague, à Plzeň (Pilsen), centre des fameuses usines Skoda, à Moravská Ostrava, etc. Des manifestations imposantes auxquelles prit part, non pas seulement la classe ouvrière, mais toute la nation, eurent lieu partout et le gouvernement put voir là qu'il ne s'agissait pas de ce que les Allemands appellent *Magen-Fragen*, questions d'estomac, mais de la volonté d'un peuple qui désire faire triompher ses justes revendications. On se rendit, d'ailleurs, fort bien compte à Vienne et à Berlin de la portée de cette grève, si bien même que le gouvernement de l'empire allemand aurait, dit le *Večer* du 24 janvier, donné ordre à la presse de n'en point parler pour que l'étranger l'ignore. Vienne a donné, par contre, une énorme publicité aux grèves allemandes, laissant même volontiers croire à un mouvement populaire contre l'Allemagne. Est-ce une manœuvre pour tromper l'Entente? C'est possible, et le journal tchèque *Venkov* du 22 janvier permettrait de le croire.

Il est on ne peut plus caractéristique, écrit-il, et rien n'illustre mieux l'état de cet empire, que de voir qu'en de tels moments (*quelques mots censurés en Autriche*) le gouvernement ne songe qu'à favoriser l'appétit des nationalistes allemands... Qu'en disent les ouvriers allemands? Ils protestent en particulier, mais officiellement ils approuvent les plans gouvernementaux. D'ailleurs, au cours de cette grève est apparu un accord surprenant entre le gouvernement et les chefs du socialisme viennois. Des deux côtés on a agi, dans toute cette affaire, presque la main dans la main.

Vienne a joué du socialisme comme Berlin. Prague en joue autrement. Il se pourrait bien, en fin de compte, que Prague triomphe, car derrière les socialistes tchèques se tient toute une nation qui veut la paix, la paix intégrale, c'est-à-dire celle qui apportera à toutes les nations la liberté et l'indépendance. Cette paix-là, on le voit, le maintien de l'Autriche-Hongrie toujours germanisante, toujours liée à la *Mitteleuropa*, ne peut la donner. Il est bon que l'Entente s'en rende compte et appuie les nations dissidentes de l'empire danubien. Une déclaration formelle, exigeant pour elles non pas une problématique autonomie, mais une véritable indépendance, aurait pour conséquence une révolution qui, mieux que toute diplomatie, obligerait le Habsbourg à se séparer du Hohenzollern.

JULES CHOPIN.

§

Balkans.

LA BULGARIE A BREST-LITOVSK ET LES EMBARRAS DE RADOSLAVOV. — Les négociations de Brest-Litovsk, qui ont déjà créé tant de difficultés aux Empires centreux en les obligeant à dévoiler leur politique annexionniste antidémocratique, ont eu également leur répercussion en Bulgarie. Elles ont d'une part réveillé l'activité des anciens partis russophiles, des populistes et démocrates dirigés par Guéchov et Malinov, et elles ont d'autre part révélé que l'Allemagne ne se souciait guère de soutenir jusqu'au bout la cause bulgare, et d'aider son alliée, ou plutôt sa vassale, à réaliser ses buts de guerre : la réunion à la Bulgarie de la Macédoine, de la Dobroudja et du pays de la Morava. La position de Radoslavov en est doublement atteinte : 1° Guéchov et Malinov, qui cherchent visiblement à trouver un accommodement avec la nouvelle Russie, veulent renverser Radoslavov trop compromis par sa soumission totale aux Allemands ; 2° L'opposition proclame la faillite de la politique germanophile de Radoslavov, et accuse le gouvernement allemand d'avoir trahi la Bulgarie au profit de la Turquie.

Pour bien comprendre la situation, il faut remonter au début des pourparlers de Brest-Litovsk. La délégation bulgare se composait de cinq membres : Popov, ministre de la Justice, président ; Ratcho-Kossev, ministre plénipotentiaire ; Stoïanovitch, consul général à Budapest ; le colonel Gantchev, attaché militaire bulgare à Berlin, et Anastassov, premier secrétaire de la légation de Berlin. Les cinq délégués quittèrent Sofia le 19 décembre, accompagnés des vœux de toute la Bulgarie, qui s'attendait à une prochaine conclusion de la paix. Après leur départ, la presse suit jour par jour les négociations, reproduit les comptes rendus des séances plénières des délégations, commente les propositions russes et la réponse des Puissances centrales, mais ne dit mot des pourparlers spéciaux qui ont dû s'engager entre les délégués russes et les délégués bulgares. La censure ne l'a pas permis, et le socialiste minoritaire Kirkov le reproche vivement à Radoslavov le 25 décembre, au Sobranié.

Soudain, le 28 décembre, sans que rien ait fait prévoir l'événement, les *Narodni Prava* et le *Mir* annoncent que Radoslavov communiquera le même jour au Sobranié une nouvelle sensationnelle : la conclusion de *la paix* entre la Bulgarie et la Russie. Et de fait, Radoslavov, au début de la séance, lut à l'Assemblée la dépêche suivante :

La délégation russe a fait, le 27 décembre, aux délégations des Puissances centrales la proposition suivante : 1° La guerre entre la Bulgarie et la Russie est terminée ; 2° Le *statu quo ante* est rétabli, de même que les traités de commerce, les relations consulaires et autres ; 3° au sujet de la question du Danube, il sera décidé demain, lors de la réunion

plénière des délégations, que la Bulgarie aura un représentant dans la Commission internationale du Danube. Nous avons accepté tous ces principes importants, et nous nous sommes félicités mutuellement.

Le Sobranié, dit *l'Echo de Bulgarie*, a accueilli cette dépêche par des applaudissements enthousiastes sur tous les bancs. La nouvelle s'est immédiatement répandue dans la capitale, causant dans tous les milieux la plus profonde joie. Le journal de la Cour salue le peuple russe, « ce grand peuple frère que nous n'avons pas cessé d'aimer, même aux jours tristes où nous étions forcés de combattre son armée afin de faire triompher notre juste cause ». La même note se retrouve dans toute la presse gouvernementale, qui a vite fait de se retourner, et d'oublier en un moment les violentes insultes qu'elle adressait naguère au gouvernement et à l'armée russes ! Si les organes de Radoslavov et de Ferdinand sont si bien disposés pour la nouvelle Russie, que dire des journaux des milieux russophiles? Ils exultent :

On cessera, dit l'organe de Malinov, *le Préporetz*, de verser le sang fraternel sur le champ de bataille, et par-dessus la lutte sanglante la paix et l'amitié régneront de nouveau entre libérateurs et libérés.

C'est dans les mêmes termes que la feuille de Guéchov, le *Mir*, salue la paix conclue entre les deux frères slaves, « libérateurs et libérés ». Il rappelle qu'il a toujours prêché la fraternité et la solidarité slaves, et il cite à l'appui un article paru dans le journal le 5 août 1914 : si la guerre a pu éclater entre la Bulgarie et la Russie, c'est parce que la Russie a laissé les Serbes s'allier aux Grecs et aux Roumains, parce que les grandes puissances ont laissé signer le traité inique de Bucarest, parce que le tsar n'est pas intervenu, en avril 1913, dans la querelle serbo-bulgare, comme il le pouvait, et comme le lui demandait Guéchov, le président du Conseil d'alors. Même après août 1914, la guerre russo-bulgare aurait pu encore être évitée, si les Puissances de l'Entente avaient accepté le principe russe actuel « à chacun le sien » et engagé Serbes, Grecs et Roumains à rendre ce qu'ils avaient pris. Et le journal ajoute :

Il y avait alors chez nous un courant en faveur de l'Entente à ces conditions, et notre parti le soutenait formellement.

Le 2 janvier, le *Mir* revient sur les rapports russo-bulgares, et il entrevoit un avenir sans nuages : De même que Milioukov, qui connaissait bien et aimait les Bulgares, Trotski a vécu à Sofia à l'époque des guerres balkaniques, et il est plein de sympathies pour nous. D'ailleurs, tous les révolutionnaires russes sont très bien disposés à notre égard.

Dans un article paru en 1916 dans un journal de l'émigration russe, *Na tchoujbiné* (« A l'étranger »), Tchernov condamnait toute la politique balkanique du tsarisme, et il disait qu'une des plus

grandes fautes avait consisté à donner à la Roumanie en 1877, la Dobroudja qui est bulgare, et à lui enlever par contre la Bessarabie qui est roumaine. Le *Mir* s'empresse d'enregistrer cet aveu si précieux, et qui vient légitimer à point un des buts de guerre les plus chers aux Bulgares.

On pense bien que cette renaissance du russophilisme, ces avances intéressées à l'adresse des nouveaux dirigeants de la Russie inquiètent et indignent le journal de Radoslavov. Les *Narodni Prava* répliquent au *Mir* en dénonçant la politique funeste de Guéchov, l'esclave du tsarisme russe, qui veut flirter maintenant avec les révolutionnaires de Pétrograd. Il rappelle que la politique balkanique russe a toujours été en opposition complète avec l'idéal national bulgare, et il défend la politique de Radoslavov, qui a su, en accord avec les Puissances centrales, tracer les limites naturelles de la Bulgarie.

A trois reprises, le 31 décembre, les 2 et 4 janvier, les *Narodni Prava* reviennent à la charge : on ne sait comment qualifier, dit le journal, l'aveuglement de nos ex-russophiles qui ne veulent pas avouer la faillite de leur politique passée. Qu'on n'oublie pas que la défaite russe a justement permis la libération de la Bulgarie. C'est une faute très grave que de faire de personnalités russes, quelles qu'elles soient, des idoles pour le peuple bulgare. Toute manifestation en ce sens est une offense du sentiment national.

Milioukov n'est pas un bulgare, mais un bon russe, qui, sous le masque de sa bulgarophilie, voulait entraîner la Bulgarie dans la sphère d'influence de la Russie. Milioukov a toujours voulu Constantinople et les Détroits. Il ne s'agit donc pas de parler de paix entre libérateurs et libérés. Non, mille fois non. C'est là falsifier l'histoire et dénaturer les faits. Milioukov a voulu les Balkans aux Russes, ainsi que le prouvent les traités secrets récemment publiés. Il est toujours pour la guerre. Il excite actuellement l'Ukraine à marcher avec l'Entente, à combattre avec elle contre les Puissances centrales, donc contre nous. En Bulgarie les gens sensés ne comprennent les rapports russo-bulgares que de la façon suivante : « chacun chez soi, chacun ses affaires. »

Ainsi donc les pourparlers de Brest-Litowsk ont provoqué à Sofia une polémique ardente entre radoslavistes et guéchovistes, entre les partisans de l'orientation allemande et les ex-russophiles qui cherchent, à la faveur d'une paix avec la Russie, à recouvrer leur influence et à préparer leur retour au pouvoir.

— L'annonce de « la paix » conclue avec la Russie était d'ailleurs prématurée, et il ne s'agissait en réalité que d'une « entente » préalable entre délégués russes et bulgares. Contrairement à ce qu'a cru un temps le peuple bulgare, le rôle de la délégation de Popov n'était pas terminé. Ce fut une grosse désillusion. Le 31 janvier, Rado-

slavov dut déclarer au Sobranié que la dépêche dont il a été question plus haut « avait été mal interprétée par quelques-uns comme une conclusion de la paix ». Il a affirmé d'autre part, devant l'opposition sceptique, « que les revendications nationales ne rencontrent point d'obstacles à Brest-Litovsk et forment un point essentiel du programme des alliés, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ». En réalité, l'opposition se montra très mécontente des derniers discours de Hertling et de Czernin en réponse aux 14 propositions de Wilson. Alors que le président des Etats-Unis proposait des solutions concrètes pour assurer l'indépendance politique et économique et l'intégrité territoriale des pays balkaniques, les deux hommes d'Etat austro-allemands firent le silence sur les Balkans, ou plutôt on vit Hertling laisser à Czernin le soin de régler les affaires balkaniques. Cette attitude est interprétée à Sofia comme un désintéressement de l'Allemagne dans la question des revendications bulgares. Et l'opposition russophile, qui est également très nationaliste et furieusement annexionniste, en rejette toute la faute sur Radoslavov. Malinov réclame une défense beaucoup plus énergique de la cause bulgare. Bien que personne, dit-il, ne songe à modifier le cours de notre politique intérieure actuelle, la Bulgarie doit avoir *sa pleine indépendance politique et économique*. Ainsi donc la tutelle allemande commence à peser lourdement sur la Bulgarie, surtout qu'elle ne rapporte rien, et qu'à l'approche de la liquidation, l'Allemagne se dérobe.

A la suite de la séance du 31 janvier, où il avait été si violemment pris à partie par ses adversaires, Radoslavov a jugé la situation assez grave pour rappeler son collègue Popov de Brest-Litovsk et se mettre dorénavant à la tête de la délégation bulgare. Il est arrivé le 1er février, à un mauvais moment, à l'heure où l'on discutait la question des deux délégations de l'Ukraine, et où les pourparlers semblaient arriver au point mort, sinon à la veille d'une rupture. A peine arrivé à Brest-Litovsk, il prenait la route de Berlin avec von Kühlmann, Czernin et Talaat pacha. Les dépêches annoncent qu'il a participé aux diverses conférences qui ont eu lieu chez le chancelier d'Empire, qu'il a été également reçu par le Kaiser. A-t-il été question dans les diverses entrevues des aspirations bulgares ? Radoslavov a-t-il pu obtenir la garantie que la cause bulgare serait à l'avenir mieux soutenue par ses alliés? On le saura peut-être prochainement. Quoi qu'il en soit, l'Allemagne, qui a dû dévoiler devant Trotski ses visées annexionnistes sur la Pologne, la Lithuanie et la Courlande, doit être singulièrement embarrassée d'être flanquée à Brest-Litovsk d'une alliée dont l'annexionnisme est aveuglant, et dont les appétits n'ont cessé de croître au fur et à mesure que la guerre lui imposait de plus lourds sacrifices.

A. PIERRE.

§

Belgique.

L'INDÉPENDANCE DES FLANDRES. — La trahison des traîtres de l'activisme flamingant a été consommée à Bruxelles le 19 janvier dernier, une date qui restera comme un des souvenirs les plus écœurants de l'occupation. Notre gouvernement du Havre est parfaitement documenté sur les détails de la manœuvre. La proclamation de l'Indépendance des Flandres eut lieu dans la salle du Théâtre de l'Alhambra devant un public recruté parmi la lie de la populace. Sur les 750.000 habitants que compte Bruxelles, les Boches et leurs complices avaient bien raccolé mille voyous. Ils décorèrent ce ramassis du titre pompeux d' « Assemblée populaire ». Mais ils n'osèrent annoncer publiquement cette réunion de sportulaires que vingt-quatre heures à l'avance. Ils en déguisèrent même le but. Les affiches, portaient en effet, qu'il s'agissait d'un simple meeting où trois orateurs seulement prendraient la parole ; il est vrai que les « *Vlaamsche Nieuws* » de Raphael Verhulst, un des plus agités parmi les traîtres à la patrie belge, laissaient entendre qu'« il y aurait une bonne nouvelle pour les Flamands », histoire de mettre l'eau à la bouche des félons.

D'après les renseignements recueillis par le bureau documentaire belge, la même comédie se préparerait dans les principales villes flamandes : Gand, Bruges, Ostende, Malines, etc. On y manigancera des « assemblées populaires » du même genre qui approuveront, pour la forme, des listes de candidatures préparées d'avance et d'où doit sortir le « Parlement de la Flandre » appelé à constituer l'odieux et bouffon Conseil des Flandres dont j'ai déjà parlé et qui assumera les prérogatives du pouvoir exécutif.

Ce Conseil des Flandres, j'en ai expliqué, dans ma chronique précédente, la genèse troublante, d'après des documents rapportés de Zurich, dès le commencement de 1917, par le noble écrivain belge, mon ami M. Louis Dumont-Wilden.

Il comprenait, à l'origine, sept membres et en groupe actuellement 50, d'aucuns disent 70. Les Boches s'efforcent de le maquiller de telle sorte qu'il donne l'illusion d'avoir un caractère électif ; ils le prétendent issu d'une « Diète des Flandres » qui n'existe que dans leur imagination. Dans la réalité, ils se sont investis eux-mêmes d'un pouvoir fallacieux et qui fait rire jusqu'aux cochers de fiacre. Messieurs les membres du Conseil des Flandres sont des vaniteux et des nuls, quelques-uns sont des naïfs à qui les « articles » de tel petit reporter financier et d'autres « *belges français* » à la *Carl-Otto*, habilement présentés par les Boches, ont fait croire que la séparation administrative était également désirée par les populations

wallonnes et flamandes. Mais pas plus que ces personnes ne sont classées dans le mouvement wallon ni dans les « lettres belges d'expression française », pour reprendre la formule de feu le critique verviétois Francis Nautet, les sept individus qui ont servi d'embryon au Conseil des Flandres et sont allés banqueter à Berlin et « échanger des vues » avec Bethmann-Hollweg — peut-être aussi changer leur monnaie de singe contre des marks trébuchants — ne représentent l'opinion flamande, ni même une signification sociale ou simplement professionnelle nettement définie. En vain, la presse gouvernementale allemande cherche-t-elle à leur donner du relief. Ce sont de petits bourgeois fort obscurs, mais ridiculement avides de notoriété et qui vendraient leur patrie pour faire parler d'eux. Notre gouvernement du Havre est fixé sur leur valeur intrinsèque : de tout petits bourgeois, quelques membres de l'enseignement moyen, un avocat sans causes, un médecin obligé, faute de clients, à faire le commerce des cigares, deux ou trois fonctionnaires. Et c'est tout. On aurait pu imaginer quelque chose de plus reluisant. Mais les Boches en sont réduits à faire flèche de tout bois. C'est ce que doit répondre aux reproches de Berlin l'ancien « banquier » bruxellois, le herr Reichmann qui surveille, d'Amsterdam et de la Haye, les menées séparatistes dans notre malheureuse mais inébranlable Belgique occupée.

Nous verrons plus loin ce que pensent les chefs qualifiés du mouvement flamand, y compris les plus intransigeants, tels MM. Camille Huysmans, Von Cauwelaert et Julius Hoste fils, de l'ignominieuse proclamation du 19 janvier dernier. En attendant, je tiens à souligner les réflexes de l'âme populaire. Nos marchandes bruxelloises de quatre saisons avaient l'habitude de crier leur marchandise en flamand. Mais aussitôt que le Boche eut entériné l'indépendance des Flandres et classé Bruxelles, ville bilingue, dans la zone flamande, ces vaillantes femmes du peuple belge mirent un point d'honneur à ne plus avertir leur clientèle qu'en français.

Que pensez-vous de ce crâne et pimpant bilinguisme, Monsieur *Carl-Otto* Goebel (ces deux prénoms *Carl-Otto* ne fleurent-ils pas subtilement l'Ile de France?), vous, Monsieur, qui semblez craindre davantage le bilinguisme national et l'unité nationale belge, bien difficile pourtant à supprimer, que le péril boche lui-même?

Pour ma part, ce n'est pas sans émotion, je l'avoue, que dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, j'entendais, le Dimanche 10 février dernier, notre ministre des Colonies, M. Jules Renkin, député de Bruxelles, insister sur la belle et courageuse résistance des admirables habitants, wallons et flamands, de la capitale belge.

Mais à peine les activistes flamingants venaient-ils de proclamer « l'Indépendance des Flandres » que la *Fédération belge flamande* (*Vlaamoch Belgisch Verbond*), qui comprend plus de 7.000 adhé-

rennts, votait un ordre du jour énergique de protestation et de flétrissure contre les transfuges de tout poil (voir le *Times* du 31 janvier 1918). De même *De Belgische Socialist*, l'organe de M. Camille Huysmans (article reproduit dans le second numéro du journal périodique *Le Droit des Peuples*), affirmait une fois de plus que « l'activisme complice de l'Allemagne ne représentait pas du tout l'opinion de la masse flamande et travaillait contre l'intérêt flamand autant que contre l'intérêt belge ». On pourrait en dire tout autant des thèses de certains activistes wallingants auxquels le *Berliner Tageblatt* donne présentement des certificats de civisme belge.

Tout comme la *Fédération belge flamande* et *de Belgische Socialist*, les chefs flamingants très connus et très écoutés, MM. Von Cauwelaert et Julius Hoste fils, ont formulé dans leur *Vrij Belgie* l'expression de leur dégoût pour les manœuvres de diversion linguistique.

Selon la *Vry Belgie*, la proclamation de l'Indépendance de la Flandre par une soi-disant « décision populaire » prolongerait la guerre et n'apporterait à la Flandre aucun avantage, au contraire ! M. Julius Hoste ajoute fort justement que cette proclamation serait une consécration de la politique militariste et annexionniste de l'amiral Von Tirpitz. On retrouve la même note dans les autres journaux flamands *Het Vaderland*, *Ons Vlaanderen*, *De Belgische standaard*, *Het Belgische Dagblad* et *De Stem uit Belgie*. Auparavant, *Het Vaderland* avait déploré l'attitude d'un journal wallingant publié à Paris, et peu dans le ton et dans le sentiment de l'union sacrée que les événements ont imposée à la Belgique plus étroitement encore qu'à tout autre pays de l'Entente, mais, remarquait-il philosophiquement, « quelques chauves-souris ne font pas la nuit ».

Devant cette unanimité du sentiment flamand et du sentiment belge, les Boches se sentent désemparés et se demandent non sans angoisse, s'ils n'ont pas fait du mauvais travail. La plupart des journaux allemands conseillent maintenant la plus grande prudence vis-à-vis du Conseil des Flandres ; ils ne parlent plus de l'appeler aux délibérations du Congrès de la paix... C'est que les Allemands sont en train de se rendre compte, en Russie, de l'inconvénient des collusions avec les extrémistes et ils se méfient de nos activistes, ne voulant pas voir se renouveler en Flandre la farce bolchevik.

Au front belge, on se soucie peu de ces vilaines histoires. Je viens de recevoir le Bulletin de nos gens de lettres et artistes du front que dirige noblement un membre de la société des poètes français, le flamand de Masschalk (alias Vinicius Martial). Il rappelle l'admirable élan avec lequel des milliers de Flamands s'engagèrent volontairement en Août 1914, pour défendre leur pays et la civilisation occidentales ; il montre notre chef d'Etat-major, le général wallon

Ruquoy, s'imposant d'apprendre le flamand. En ce qui me concerne, je reçois des lettres de soldats wallons me demandant de leur envoyer des grammaires et des dictionnaires flamands ; de même des Flamands ne mettent au courant de leurs efforts pour écrire et parler le français.

Cependant, d'Amsterdam, herr Reichmann, l'agent boche, se démène. *De Toorts* et *Toekoms*, les revues qu'il inspire, ne craignent pas de faire un appel aux activistes wallons. Ces organes de la Wilhelmstrasse aperçoivent nettement le danger que présenterait le Conseil des Flandres dans le cas où les Wallons n'opéreraient pas un mouvement parrallèle.

Or, nos Wallons n'y sont pas du tout décidés. Les exagérations de tel canard dont j'ai eu déjà l'occasion de parler ne sont aucunement de leur goût et n'est-ce pas un des plus importants d'entre eux, M. Oscar Gilbert, président de l'Union Wallonne de Paris, membre de l'Assemblée Wallonne, fondateur de la Ligne Wallonne de Charleroi, qui écrivait à *l'Indépendance belge* cette déclaration si caractéristique de son bon sens et de son patriotisme : « Par scrupule, notre association *s'est toujours refusée de se prononcer sur les questions raciques et linguistiques de la Belgique de demain, estimant que la plus élémentaire délicatesse commande aux Belges exilés de ne trancher et de n'agir, en telle matière, qu'après avoir consulté ceux qui sont restés au pays.*

Un bon Français de Valenciennes, M. de Poncheville, qui, déjà, avait dans le *Mercure de France* exposé les amitiés de France et de Flandre, développe en ce moment un mouvement fort intéressant en faveur des relations sans cesse croissantes entre le Nord de la France et nos populations flamandes. Il sait par l'exemple de son propre pays que les Flamands sont loin d'être inaccessibles à la culture française ; il connaît nos poètes et nos écrivains français de Flandre ; il n'ignore pas que plus d'un million de nos Flamands sont actuellement acquis à la langue et à la pensée française ; les contraindre à la flamandisation serait quelque peu absurde du point de vue de l'idéal latin dont se réclament sans cesse quelques Wallons, singuliers patronnés par le *Berliner Tageblatt*?

Vanité et poussière de vent que la tourbe activiste!

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 6 février 1918.

Monsieur Alfred Vallette, Directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

L'article que, pour la deuxième fois, M. Gustave Fuss Amoré consacre à *l'Opinion Wallonne* et à moi-même dans le *Mercure de France* du 1er fé-

vrier 1918 contient plusieurs inexactitudes que je vous prie de signaler à vos lecteurs, dans votre prochain numéro, par l'insertion de la présente dans les termes de la Loi.

1° M. Fuss-Amoré parle des tentatives, vers *l'Opinion Wallonne*, de l'agent principal de l'espionnage allemand en Hollande. Drôle de tentatives, car je n'en ai jamais eu connaissance non plus qu'aucun de mes amis.

2° Plusieurs fois, au cours de son article, votre collaborateur m'appelle « journaliste financier » ; je ne vois point l'importance que ce fait pourrait avoir pour M. Fuss-Amoré, mais, ne lui en déplaise, je ne suis et n'ai jamais été « journaliste financier ».

3° Votre collaborateur transforme — et j'ignore toujours pour quelles raisons — le nom du journal dont j'étais le rédacteur en chef à Bruxelles, avant la guerre. Ce journal s'intitulait *l'Intransigeant* tout court. *L'Intransigeant* s'occupait de questions politiques et économiques. Très médiocrement soucieux d'intérêts financiers quelconques, c'est ce journal qui, dès 1911, a mené contre l'invasion pacifique de l'Allemagne une campagne qui lui a valu de précieux témoignages de haine dans la presse et dans de nombreux milieux allemands de Belgique.

4° Ce n'est pas dans l'*Intransigeant* que j'ai débuté dans les lettres, et dans le journalisme. Je suis entré dans le journalisme en 1906, à la *Réforme* de Bruxelles, et j'ai collaboré, depuis, à de nombreux journaux et revues français et belges. Mais, encore une fois, Monsieur, quel rapport cela a-t il avec le programme de l'*Opinion Wallonne* ?

5° Je n'ai jamais reçu « d'avertissement » direct de M. Louis Dumont-Wilden. Quant aux articles de ce journaliste, dont l'autorité en matière politique n'est reconnue par aucun parti, je n'y ai jamais attaché d'importance.

6° Il est faux de prétendre que *l'Opinion Wallonne* ne représente pas l'opinion des Wallons. Nous avons fondé l'*O. W.* sans capitaux. Or, pendant deux années elle a vécu grâce à ses propres recettes d'abonnement et de vente au numéro, ce qui démontre son succès. Je n'avance rien ici que je ne sois capable de prouver et ma comptabilité est à la disposition de M. Fuss Amoré. Quant aux collaborateurs qui se sont groupés autour de *l'Opinion Wallonne*, leur liste est longue. Mais ne convient-il pas de rappeler à M. Fuss-Amoré que nous avons publié des articles de MM. Paul Adam, Comte Albert du Bois, homme de lettres, membre de l'Assemblée Wallonne, Georges Beuvillers, directeur de *France-Belgique*, Charles Bronne, homme de lettres, rédacteur à l'*Express de Liége* et à *l'Événement* de Paris, Albert de Bersaucourt, du *Mercure de France*, Pol Biellandé, directeur du *Falot* de Bruxelles, Borguères, Théo Bovy, auteur wallon, vice-président de la Ligue Wallonne de Liége, François Bovesse, homme de lettres, avocat, directeur de *Sambre-et-Meuse*, secrétaire de la Ligue Wallonne de Namur, Sylvain Bommariage, homme de lettres, Louis Boumal, homme de lettres, membre de la Société des Amis de l'Art wallon, Clément Gerlin, homme de lettres, Charles Conrardy, directeur de la revue d'art : *Les chants de l'aube*, Lucien Christophe, rédacteur au *Farfadet* de Verviers, Baron José de Coppin, homme de lettres, Célestin Demblon, député de Liége, professeur d'histoire et de littérature française à l'Université nouvelle de Bruxelles, Charles Delchevalerie, homme de lettres, membre

de l'Assemblée Wallonne, René Deckers, homme de lettres, Maurice Gauchez, homme de lettres, Joseph Hulet, ingénieur, vice-président de la Ligue Wallonne du Brabant, Philéas Lebesgue, du *Mercure de France*, Edouard de Keyser, homme de lettres, rédacteur au *Mercure de France*, Louis Lagauche, auteur wallon, Honoré Lejeune, rédacteur à l'*Echo Belge*, Chevalier de Lamine, Léon Lobet, ingénieur, vice-président de la Ligue Wallonne de Verviers, Marcel Loumaye, homme de lettres, avocat à la cour d'appel de Liège, Thomas Maisonneuve, homme de lettres, Paul Magnette, directeur de la *Nouvelle Revue Wallonne*, Lucien Marchal, secrétaire de *Sambre-et-Meuse*, directeur de la *Belgique Nouvelle*, Albert Mockel, homme de lettres, membre de l'Assemblée Wallonne, rédacteur au *Mercure de France*, Marcel Pâquot, homme de lettres, M. C. Poinsot, secrétaire de la direction du *Pays*, Jean Nélis, avocat, Docteur Clément-Philippe, secrétaire général de la Ligue des Patriotes de Belgique, Willy Renier, homme de lettres, rédacteur à *Notre Belgique*, Albert Toisoul, homme de lettres, etc., etc.

N'est-il pas utile de rappeler à votre collaborateur que *l'Opinion Wallonne* a reçu, en outre, l'adhésion de nombreuses personnalités qui représentent les groupes wallons les plus puissants et les plus écoutés ? Ainsi M. Joseph Hulet, vice-président de la Ligue Wallonne de Brabant ; MM. François Bovesse et Lucien Marchal, représentant le groupe *Sambre-et-Meuse* de Namur ; M. C. O. Goebel, secrétaire général des *Jeunes Gardes de Wallonie* ; Firmin Lorand, délégué au comité directeur de la Fédération Wallonne des Etudiants de Louvain ; M. Lucien Dautrebande, vice-président de la Carolo, président des étudiants du Hainaut à Louvain ; M. Fernand Mercenier, président des étudiants wallons de Liége, sont venus maintes fois nous offrir leurs sympathies, démontrant que le programme de *l'Opinion Wallonne* rencontre le vœu unanime des Wallons conscients, qu'il soient du front ou de l'arrière...

7° Il est faux de prétendre que le Gouvernement Français ait supprimé la *Wallonie*, qui a précédé *l'Opinion Wallonne*. Des protestations de l'Union Wallonne de France et des démarches faites par cette Association ont permis de conclure que c'est à la demande du Gouvernement Belge que la Wallonie a été interdite par la censure française ; c'est la même autorité belge qui blanchit le premier article que l'*O. W.* a publié en faveur du système fédéral en Belgique. Cet article était signé par notre éminent collaborateur Albert Mockel, celui qui, aux termes même de M. Fuss-Amoré, *« est un des plus distingués d'entre les Wallons, qui transplante la plus haute culture française en Wallonie »*.

8° Il est faux de prétendre que je ne suis que simple membre de l'Union Wallonne de France. M. Oscar Gilbert, membre de l'Assemblée Wallonne, et moi fûmes les fondateurs de cette Association, et depuis le mois de février 1916 je fais partie du Comité directeur de l'Union Wallonne de France.

9° M. Fuss-Amoré joue donc sur les mots en insinuant qu'il y a une animosité entre l'Union Wallonne de France et *l'Opinion Wallonne*. A plusieurs reprises, bien qu'elle ait pris pour mot d'ordre de ne point proclamer, *actuellement*, d'opinions wallonnes favorables ou contraires au fédéralisme et qu'elle se soit contentée d'étudier et de préparer, dans l'exil, la solution de la question belge, l'Union Wallonne de France est intervenue en faveur de *l'Opinion Wallonne*. Des manifestations d'art et de solidarité

wallonnes ont consacré la sympathie qui unit l'Union Wallonne de France à *l'Opinion Wallonne*. Comment en serait-il autrement? Le programme de l'Union Wallonne de France porte le texte suivant qui reflète les tendances de notre journal :

L'U. W. de F. a pour but de grouper les Wallons réfugiés en France en vue d'examiner, au *point de vue régional*, les questions d'ordre général que *pourraient soulever les pourparlers de paix* et le statut *futur* de la Belgique. De faire mieux connaître aux Belges la grandeur et la générosité de la France, trop calomniée chez eux par une secte inféodée au pargermanisme, et de faire connaître à la fois aux Belges et aux Français la part active qu'ont prise les Wallons dans la lutte de l'idéal gallo-romain contre la barbarie germanique, de rechercher, dénoncer et combattre toute manœuvre ou toute ingérence germanophile dans tous les domaines : économiques, politiques ou moraux, pendant la guerre et après la conclusion de la paix.

10° Jamais je n'ai appelé l'U .W. de F. « à la rescousse». Je me défends parfaitement tout seul. Me voyant attaqué, l'U. W. de F. a sollicité un complément d'informations de M. Fuss-Amoré. Elle a écrit à ce dernier une lettre dont j'ai approuvé le texte. Les explications de votre collaborateur ayant paru suffisantes à notre comité, le rôle de mes amis s'est terminé là. Si les insinuations diffamatoires de M. Fuss-Amoré avaient été fondées, l'U. W. de F. m'aurait justement exclu de ses rangs.

11° Je n'ai reçu aucune lettre de protestation de mes collaborateurs pour l'usage que je fis de leurs noms en les publiant. Je les connais assez pour ne pas croire, jusqu'à preuve du contraire, la fable du complot imaginée par M. Fuss-Amoré.

12° Contrairement aux mesquines insinuations de votre collaborateur, je n'ai jamais sollicité de faire partie du Comité de patronage de la *Nouvelle Revue Wallonne*. Cependant, en des lettres récentes, l'un des directeurs de cet organe sollicitait ma collaboration.

Voici, Monsieur le Directeur, mises au point quelques « contre-vérités » dont s'est rendu coupable votre rédacteur. Je suis d'autant plus disposé à les excuser que M. Fuss-Amoré est parfaitement inconnu dans le mouvement wallon et qu'il semble n'avoir de celui-ci que des informations de seconde main. Pour le surplus, je crois que les lecteurs du *Mercure de France* déploreront que M. Fuss-Amoré passe son temps à faire des personnalités au lieu de les éclairer sur un courant d'idées qui reste, quoiqu'il en ignore, un des aspects les plus intéressants de la vie politique belge et du mouvement général des nationalités.

Veuillez accepter Monsieur le Directeur, l'expression de ma haute considération.

RAYMOND COLLEYE
Directeur de *l'Opinion Wallonne*
Secrétaire du Comité de Défense Wallonne.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Fuss-Amoré, qui nous répond :

Paris, le 15 février 1918.

Mon cher Directeur,

Je me permets de vous répéter que je ne connais pas du tout M. Colleye et mes confrères de la presse belge ne le connaissent pas davantage. C'est un fait.

Je dois à la vérité de dire que j'ai vu sa photographie dans un des derniers numéros de l'*Opinion Wallonne*.Ce portrait, qui était tout un poème — un lord Brummel de la *Samaritaine* (chez nous, en Belgique, on dirait des *Neuf provinces*) — illustrait d'une manière tout à fait adéquate ma dernière chronique du *Mercure de France* sur le dit Monsieur Raymond Colleye et ses agissements contre l'unité belge.

Tout de même, l'idée est singulière, convenez-en, et ne viendrait ni à vous ni à moi de publier son image dans son propre journal, à moins que ce ne soit par Rouveyre !

M. Colleye vous conte un tas d'histoires. N'importe quel Belge au courant des choses de son pays ou de la vie des Belges en exil réduirait ces histoires à néant — d'un sourire tout simplement. Votre « distingué » correspondant cite beaucoup de noms que vous reproduisez,car vous êtes libéral au *Mercure*.

Les tiers cités par M. Colleye seront médiocrement flattés. Ce sont des Belges. S'ils lisent *l'Opinion Wallonne*, ce qui pourrait bien ne pas être, ils constateront (1re page, 2me colonne du numéro daté des 7 et 14 février) que, dans son besoin de se couvrir de références, M. Colleye les place en fort mauvaise compagnie. Comme si les attestations qu'il vous donne ne lui suffisaient pas, il se réclame du témoignage du *Berliner Tageblatt*, lequel écrit de M. Colleye : « *On ne peut pas soupçonner un tel homme de travailler pour les Allemands* ».

Les Allemands du *Berliner Tageblatt* ont cette opinion de M. Colleye. Le gouvernement de mon pays en a une autre, puisqu'il a interdit le « journal » de M. Colleye. Entre les deux opinions, vous comprendrez que je n'hésite pas.

Veuillez croire, mon cher Directeur, à mon cordial dévouement.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Italie.

Depuis « l'affaire de Caporetto » (c'est ainsi qu'on désigne le fait initial qui a provoqué la retraite d'octobre), la politique italienne a été dominée par une idée : consolider la position du « ministère de guerre » et lui donner un peu de l'énergie qui lui avait tant manqué avant le mois d'octobre. Du même cabinet font partie des hommes de tendances très variées : M. Nitti, ex-giolittien, M. Meda, catholique, M. Bissolati, socialiste interventiste, M. Colosimo, qu'on dit encore giolittien. Car la valeur de ce mot : « giolittien » reste entière. Les séances parlementaires de novembre et de décembre ont montré que l'ancien Président du Conseil était toujours puissant. En novembre, il donna son adhésion au pacte d'Union sacrée que signaient tous les partis sauf le « socialiste officiel », devant l'invasion austro-allemande.

Mais en décembre, les intrigues furent nombreuses : au Comité Secret, les discussions recommencèrent, très vives, entre anciens interventistes et anciens neutralistes. Peu après la séance du

14 novembre, où M. Giolitti avait donné carte blanche au gouvernement, on avait d'ailleurs vu renaître la propagande qui réclamait pour les Parlementaires l'exercice intégral du droit de contrôle. Il s'agissait de créer à la Chambre des commissions analogues à celles qui fonctionnent au Palais-Bourbon. L'idée en elle-même pouvait être excellente : mais le fait qu'elle était appuyée avant tout par le groupe de « l'Union Parlementaire », assez nettement giolittien, la rendait suspecte. « Le gouvernement, disait le *Resto del Carlino*, nous a mis en présence du fait accompli ; si c'est un moyen de se renforcer, lorsque ce fait représente l'heureuse conclusion d'une initiative précise, c'est certainement un moyen de s'affaiblir politiquement et financièrement, lorsque la conséquence de l'œuvre gouvernementale est un échec militaire, diplomatique et financier. » (20 novembre.) C'était avouer que les commissions parlementaires étaient une arme contre le ministère de M. Orlando. Aussi le *Corriere della Sera* se prononça-t-il avec vigueur contre la manœuvre :

Pendant que le peuple italien se sentait profondément solidaire de l'armée combattante, s'efforçant de rassembler toutes ses forces pour dresser contre l'ennemi une barrière infranchissable, pendant que le gouvernement vivait de cœur et d'esprit plus au front qu'à Rome, il y a eu des députés qui ont imaginé de collaborer à la défense de la nation en organisant — dans le dos du gouvernement, qui nécessairement regardait ailleurs — le mouvement en faveur des Commisions. Il était difficile que M. Giolitti fût moins bien inspiré (9 décembre).

Ces avertissements du grand organe milanais eurent une influence assez profonde sur les anciens interventistes. Ces derniers, pendant de longs mois, s'étaient montrés incapables de s'organiser, avaient laissé les autres reprendre le dessus ; la tentative par laquelle M. Ettore Ciccotti avait essayé d'en faire un groupe compact était restée sans succès. Après Caporetto, ils comprirent la nécessité de s'unir fortement : ceux qui en mai 1915 s'étaient prononcés contre la guerre menaçaient de les évincer de nouveau dans les votes parlementaires. C'est pourquoi, en face du groupe d'Union parlementaire, se créa le « groupe de Défense nationale » (fascio di Difesa nazionale), beaucoup plus résolu et beaucoup plus combatif que l'ancienne ligue de M. Ciccotti. Deux cents députés se déclaraient décidés à soutenir la même politique : continuer énergiquement la guerre, et empêcher que le revers d'octobre ne fût exploité contre le gouvernement qui jouissait de la confiance des Alliés.

A peine les séances de la session de décembre étaient-elles commencées qu'on voyait se dessiner un très fort courant antiministériel. Le *Corriere della Sera*, dont l'importance politique a encore grandi au cours des derniers mois, fut prompt à exposer les dangers des intrigues qui se tramaient alors. Son article du 14 décembre, inti-

tulé : « Au carrefour », contenait des menaces qui produisirent une vive impression sur l'opinion publique. L'auteur se demandait si tous les sacrifices de deux ans et demi de guerre avaient été faits en vain, et si l'on devait retourner aux pires errements du temps de paix. Il accusait non seulement les « léninistes » du socialisme officiel mais surtout ceux qui espéraient profiter de la « bonne occasion » pour rattraper le temps perdu. Cette espérance, c'était le Comité secret, au cours duquel les ennemis du Ministère comptaient livrer une bataille décisive. Mais, continuait le *Corriere*, il y a encore un gouvernement qui peut montrer de l'énergie, et dans la Chambre des députés une « partie saine » dont l'action doit être bienfaisante. Tous deux n'ont qu'à s'unir pour conjurer le danger.

Nous sommes au dernier carrefour de notre lamentable politique intérieure. Ou nous le dépassons, en suivant tous la même route — celle que nous montre la patrie affrontant les difficultés suprêmes ; — ou alors au carrefour se livre un combat décisif. On a proclamé la concorde nationale dans des moments trop graves pour que nous puissions nous contenter d'une apparence.

D'où : nécessité de combattre le « défaitisme » sous toutes ses formes, et d'imiter l'exemple de la France, « qui porte le fer dans la plaie ; car elle comprend qu'il faut ou ruiner les calculs infâmes de l'ennemi ou périr ».

Le gouvernement sur lequel comptaient le *Corriere* et avec lui l'opinion publique ne déçut pas l'attente : car le discours de M. Orlando fut aussi net que possible. De plus le « groupe de Défense nationale » sut imposer sa volonté aux séances publiques : la discipline dont il fit preuve étonna ses adversaires qui, après avoir violemment attaqué M. Sonnino au Comité secret, n'osèrent pas voter publiquement contre le Ministère. Il était évident que le « fascio » récemment créé était sûr de la majorité de la Chambre, et qu'il valait mieux remettre à plus tard le projet de renverser le Cabinet Orlando-Sonnino. « L'Union parlementaire » ne laissa cependant échapper, au cours des séances, aucune occasion de montrer à qui allaient ses sympathies. Lorsque, le 20 décembre, le député républicain de Ravenne, M. Pirolini, dans un discours où il définit longuement le caractère des menées défaitistes en Italie, esquissa une comparaison entre la politique de Caillaux et celle de M. Giolitti, il y eut de violentes protestations. Ce fut l'occasion, pour l'ancien Président du Conseil, de prononcer quelques brèves paroles. M. Giolitti parle toujours très peu ; et lorsqu'il s'y décide, ses explications ont en général une forme ambiguë sur laquelle les journaux peuvent épiloguer à l'infini. Interrogé sur son attitude durant la guerre, il se contenta de répondre qu'il n'était pas « favorable à une paix séparée ou à un acte quelconque qui fût un acte de déloyauté à l'égard des

Alliés ». Les amis de M. Giolitti exaltèrent dès lors la pureté de ses intentions ; et ses ennemis déclarèrent : « Oui, mais qui nous prouve que M. Giolitti ne désire pas voir l'Italie prendre l'initiative de cette paix générale qu'en ce moment l'Allemagne voudrait obtenir à tout prix? »

Après le vote de confiance (22 décembre), on continua à discuter sur les intentions de M. Giolitti ; on alla jusqu'à essayer de deviner la valeur de ses poignées de main ; il n'avait pas serré la main de M. Orlando après son discours ; mais il avait serré celle de M. Nitti ; au fond, cela revenait au même ; et c'était peut-être la preuve qu'il ne désapprouvait pas la politique du gouvernement...

Une fois que le Ministère Orlando eut pu consolider sa situation devant la Chambre des députés, il eut à apprécier la valeur des divers courants de l'opinion publique en matière de politique extérieure. Ces courants se manifestèrent nettement après les discours de M. Lloyd George (5 janvier) et Wilson (8 janvier). Les deux hommes d'Etat avaient fait allusion aux désirs de l'Italie. « Nous considérons comme essentiel, avait dit M. Lloyd George, de donner satisfaction aux revendications des Italiens qui veulent être unis à ceux qui leur sont frères par la race et par la langue. » « Les frontières de l'Italie, avait dit M. Wilson, devront être *réajustées* selon des lignes de nationalités clairement reconnaissables. » En outre le ministre anglais et le Président des Etats-Unis avaient déclaré que le démembrement de l'Autriche ne faisait pas partie des « buts de guerre » des Alliés. La presse italienne essaya aussitôt de donner un sens précis aux formules vagues et ambiguës que contenaient les deux discours. Quelques journaux eurent l'impression que les Alliés n'étaient plus tout à fait aussi affirmatifs que par le passé quand ils parlaient du programme italien, exposé nettement par M. Sonnino à Montecitorio, et approuvé, semblait-il, par toute l'Entente. Visiblement on voulait « ménager » l'Autriche. Est-ce que le souci de ne pas lui être trop désagréable ne comportait pas une diminution de la place accordée à l'Italie ? La plupart des quotidiens italiens répondirent en affirmant qu'pareille pensée était bien loin de l'esprit de MM. Lloyd George et Wilson ; mais leurs explications embarrassées prouvaient que malgré tout ils étaient inquiets. Pour éclaircir le problème, il fallait donc : ou bien qu'un des Ministres italiens, M. Orlando par exemple, fît un nouvel exposé des justes aspirations de l'Italie ; ou bien que l'Entente se décidât à rédiger le « document unique et définitif » où serait condensé son programme minimum : il ne pourrait plus y avoir de discussions possibles, ni chez les ennemis, ni chez les Alliés ; et on n'aurait plus à déplorer de malaises de l'opinion publique semblables à celui qui s'était manifesté en Italie vers le milieu de janvier. Dans la rédaction de ce document unique, l'Italie jouerait facilement un grand rôle.

Si, elle sait et si elle veut, disait le *Resto del carlino* (12 janvier), elle a encore le moyen de se donner force et prestige, et d'intervenir comme facteur essentiel dans l'établissement d'un juste équilibre européen et méditerranéen, destructeur des ambitions impérialistes de la monarchie des Habsbourg.

Encore fallait-il que tout le monde fût d'accord sur les divers articles du programme italien. Dans la *Tribuna* du 13 janvier, M. Malagodi affirmait le devoir de « reconnaître la légitimité des revendications de l'élément slave dans la mer Adriatique et dans les terres qu'elle baigne ». Et ainsi devaient renaître les polémiques sur la question des rapports italo-slaves. Le problème dalmate était analysé à nouveau, les uns exprimant l'idée qu'il était nécessaire pour l'Italie de revendiquer Zara (et parmi eux le socialiste interventiste Mussolini, directeur du *Popolo d'Italia*) ; les autres pensant qu'il valait mieux ne plus parler d'une Dalmatie italienne, et faire ainsi disparaître ce qui était le principal motif de désaccord entre Italiens et Yougoslaves. Le *Secolo* et *l Unità* de M. Salvemini avaient été, il y a 5 ou 6 mois, les plus ardents à soutenir cette thèse, aussi souvent que le leur permettait la censure, qui était impitoyable dès qu'il s'agissait de la question yougoslave. Or, au cours du mois de janvier, on a vu le *Corriere della Sera* accepter leur point de vue ; et on conçoit l'influence qu'a eue sa campagne. C'était sans doute la preuve que les milieux dirigeants avaient procédé à une espèce de révision du programme de revendications, et que cette révision avait été approuvée par M. Sonnino, accusé autrefois d'avoir des sympathies pour les impérialistes.

Le *Corriere* se reporte donc au vieux programme de Mazzini, le jugeant meilleur et plus sensé que celui de bien des hommes politiques passés maîtres dans l'art des combinaisons diplomatiques. Il faut avant tout inspirer confiance aux Slaves de l'Autriche. « Sans un accord complet, sincère et durable entre l'Italie et l'autre nation adriatique, la formation d'un bloc des nationalités d'Autriche-Hongrie sera impossible. Les malentendus entre Italiens et Yougoslaves ont empêché jusqu'à présent cette union. » Ceux qui en ont profité ont été les gouvernements d'Autriche et d'Allemagne. Il faut en finir avec cette politique, et « avoir une intelligence claire et une volonté résolue ». Que l'on pense aux avantages énormes qu'aurait un accord entre Italiens et Slaves ; ils seraient si grands « que, si l'on n'est pas un esprit mesquin et obstiné, on doit considérer comme tolérables les sacrifices éventuels auxquels serait contrainte l'une et l'autre des parties contractantes ». Supposons en effet que puisse se constituer une espèce de « ligue des nations orientales ». « Si les Tchèques, les Roumains, les Polonais, les Ukrainiens, les Italiens et les Yougoslaves sont d'accord pour dire au monde quelles doivent

être les futures assises de l'Europe orientale, quelles doivent être leurs frontières réciproques, et comment ils règleront leurs rapports, il n'y a aucune force ennemie qui soit capable de s'opposer à la réalisation de leurs volontés. » Un nouvel avenir s'ouvrirait devant l'Italie, si elle assumait le *patrocinio* des peuples orientaux et balkaniques ; « il en résulterait pour elle une supériorité spirituelle et une expression économique dans les pays d'Orient telles qu'elle ne devrait pas regretter l'abandon de quelques kilomètres carrés de territoire. »

On voit quelles sont les deux thèses en présence : les uns n'ont pas confiance dans les Yougoslaves et maintiennent leurs revendications sur la Dalmatie ; les autres, pour favoriser une entente avec les Slaves du sud de l'Autriche, sont disposés à abandonner ces revendications. D'ailleurs, l'adhésion du *Corrière della Sera* donne à ces derniers une force que jusqu'à présent ils n'avaient pas ; entre les deux programmes, c'est évidemment le leur qui semble aujourd'hui le plus favorablement accueilli par l'opinion publique.

JEAN ALAZARD.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, 26 janvier 1918.

Monsieur le Directeur,

C'est avec une profonde surprise, que j'ai retrouvé dans un article de M. Louis Piérard, intitulé « l'Italie à l'épreuve » et publié en tête du numéro du 16 janvier du *Mercure de France*, des affirmations gratuites concernant les responsabilités des revers militaires de l'Italie, affirmations qui ont traîné dans toute cette presse dont la recherche de la vérité est le moindre des soucis, mais qu'il est pénible de voir reproduire dans une grande revue s'adressant à un public instruit, sans qu'elles aient été soumises à un examen critique sévère.

M'étant efforcé depuis vingt ans, ici et ailleurs, de faire apprécier les qualités de ce peuple italien, si mal connu et souvent si injustement décrié au Nord des Alpes, je tiens, comme ancien collaborateur du *Mercure* et comme ami de l'Italie qui a été pour moi une terre d'élection, à rétablir une fois de plus la vérité.

M. Piérard se fait l'écho d'une de ces légendes qui ne satisfont que les esprits doués de plus d'imagination que de réflexion et servent à couvrir les responsabilités multiples des gens, toujours si nombreux, dont la conscience et les capacités ne sont pas à la hauteur des tâches qui leur ont été dévolues.

J'attends encore qu'on m'apporte un seul témoignage sérieux de cette fabuleuse histoire « des soldats italiens et autrichiens jetant leurs armes et s'en allant bras dessus, bras dessous dans les lignes autrichiennes en criant « Vive la Paix ! Vive le Pape, Vive l'Internationale ! » Par la brèche ainsi ouverte (*sic*) se seraient précipitées les 6 divisions « toutes prêtes » de von Below.

Or le correspondant de Hongrie du *Nieuwe Rotterdamsche Courant*,

qui télégraphiait à son journal du front de l'Isonzo le 28 octobre, immédiatement après la rupture du front italien, ne dit pas un mot de cette désertion des soldats italiens, mais donne des indications précises sur la manœuvre stratégique qui a consisté à retenir par une attaque les forces italiennes massées en grand nombre sur le plateau de Bainsizza, tandis qu'on portait le coup décisif plus au Nord, en un endroit où les Austro-Allemands savaient qu'il n'y avait que deux brigades pour leur résister (voir la traduction de cet article dans le *Journal du Peuple* du 15 décembre).

Près de deux mois plus tard, à la session de décembre du parlement italien, la légende rapportée par M. Piérard apparaissait si dénuée de tout fondement sérieux, que les pires ennemis des socialistes n'osèrent pas s'en servir et durent se contenter d'accusations toutes génériques comme celle de dépression du moral des troupes par suite de l'attitude d'opposition irréductible à la guerre, prise par le parti socialiste.

En revanche, il a été établi de manière irréfutable dans la même session que, contrairement à ce que prétend M. Piérard, les revers de la fin d'octobre ont eu avant tout des causes militaires. Après le comité secret, Turati a pu énumérer en séance publique les principales de ces causes. Pour le public français, ce n'était là qu'une confirmation de ce qu'il savait déjà, grâce au journal de M. Clemenceau : en tête des numéros des 20 et 25 novembre 1917 de *l'Homme Libre* ont paru deux articles intitulés « le Désastre italien » et qui exposent les faits avec cette précision et cette netteté que donnent la connaissance de la question et la compétence dans la matière : on n'y trouve pas un mot de la légende dont M. Piérard s'est fait l'écho, mais en revanche l'auteur insiste sur ce qu'il y a d'erroné à rechercher dans la trahison les raisons d'un insuccès et il énumère les fautes principales du commandement italien : mauvais alignement des armées, absence de réserves, confiance aveugle dans la solidité des conquêtes opérées et par suite manque complet de retranchements de repli, amoncellement des approvisionnements à une très courte distance du front, pas un seul pont de retraite sur le Tagliamento. Enfin si le commandement supérieur n'avait pas varié, immédiatement au-dessous « l'inconstance, la mobilité, l'incertitude du lendemain pour chaque commandant d'unité était la loi ». On comptait par centaines les généraux mis à pied ; des chefs, même de premier ordre, après avoir remporté des succès, étaient les victimes de la regrettable oligarchie qui s'était constituée autour du généralissime. Or « les positions même les mieux fortifiées ne valent qu'autant que valent les hommes et ceux-ci ne valent qu'autant que valent leurs chefs ».

A ces notations précises, à ces remarques d'un homme compétent que confirment entièrement les paroles du député Turati, résumant les débats du comité secret, M. Piérard qui, « après une enquête au front, à Rome, à Milan, à Gênes », prétend que les causes de la retraite italienne sont « d'ordre exclusivement moral et politique » n'a à opposer que des racontars provenant évidemment de gens qui font des efforts désespérés pour endosser à autrui la responsabilité de leurs propres fautes.

Pour faire une enquête sérieuse en Italie, il manquait notamment à M. Piérard une condition essentielle : connaître l'italien. Il nous raconte que les soldats débandés à qui on demandait « Où-vas tu ? » répondaient :

« Alla casa. A la maison ». Or quiconque possède les premiers éléments de la langue italienne sait que : aller à la maison se dit *andare a casa* et jamais *alla casa*.

Et maintenant que le lecteur juge.

En vous remerciant, Monsieur le Directeur, de l'hospitalité que vous voudrez bien accorder à cette lettre rectificatrice, je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments distingués.

JACQUES MESNIL.

Nous avons communiqué cette lettre à M. Piérard, qui nous répond :

Paris, le 17 février 1918.

Cher Monsieur Vallette,

J'ai pris connaissance de la longue lettre que vient de vous adresser M. Dwelshauwers (Jacques Mesnil) au sujet de l'article : *L'Italie à l'épreuve* que vous m'avait fait l'honneur de publier dans votre numéro du 16 janvier.

Votre correspondant m'y fait la leçon sur un ton à la Beckmesser qui ne m'émeut aucunement.

Je crois tout de même qu'il abuse à mon endroit du reproche d'incompétence et de légèreté en voulant faire croire que je me suis inspiré, pour apprécier les causes du désastre de Caporetto, de racontars et de légendes propagés, selon lui, par le haut commandement italien désireux de déplacer les responsabilités. J'ai tout au moins sur votre correspondant une supériorité. J'ai passé six semaines en Italie au lendemain de la retraite. J'ai tâché là-bas, par une enquête loyale, de démêler les causes d'un événement malheureux et stupéfiant. Mon enquête a porté surtout au front, à Rome, à Milan, à Gênes, sur les milieux politiques et journalistiques. Je tiens même certains des faits que j'ai cités dans mon article de confrères italiens que M. Dwelshauwers, j'en suis sûr, ne récuserait pas. Votre correspondant se trompe donc grossièrement en croyant et voulant faire croire que je me suis laissé « bourrer le crâne » par des militaires ayant intérêt à donner le change. Quant à lui, il est resté à Paris et les seuls arguments qu'il oppose à ma version des événements, il les emprunte à un journal et à des déclarations de parlementaires.

Voilà qui est assez curieux chez un anarchiste — un anarchiste bourgeois, il est vrai — et chez quelqu'un qui affecte le plus parfait mépris « pour cette presse dont la recherche de la vérité est le moindre des soucis ».

Il est vrai que le journal qu'il cite est neutre. C'est ce bon *Nieuwe Rotterdamsche Courant* qui refusa de porter un jugement quelconque sur le torpillage du *Lusitania* et dont plusieurs correspondants, au cours de cette guerre, ont fait preuve d'une germanophilie par trop zélée. Il me souvient notamment de certain correspondant de Sofia qui, de retour en Hollande, fit des conférences ouvertement patronnées par la propagande allemande. On m'oppose un article du correspondant en Hongrie de ce journal, article traduit dans le *Journal du Peuple*, du 15 décembre 1917. Le traducteur ne serait-il pas M. Jacques Mesnil, collaborateur de la revue *Demain* ? M. Mesnil me calomnie gratuitement en insinuant comme il le fait que j'ai

voulu diminuer le peuple italien. J'ai dit et crois avoir prouvé au contraire que, dans ce qui s'est passé sur l'Isonzo, rien n'entache l'honneur de ce peuple.

Pour tous ceux qui auront lu objectivement mon article, il est bien évident en outre que je n'ai point recherché les responsabilités d'une façon unilatérale. J'ai pris la peine de lire les deux très intéressants articles de l'*Homme Libre* sur lesquels s'appuie M. Mesnil. Celui-ci les a bien mal lus, et en tout cas mal résumés. Je ne résiste pas au désir de reproduire la fin de l'article du 20 novembre 1917. Elle est une précieuse confirmation de nombreux faits que j'ai pu invoquer :

Les socialistes, les giolittiens neutralistes, les cléricaux, ennemis avérés ou cachés de la guerre, sont devenus, depuis la retraite sans réticences, sans hypocrisie, ses plus ardents partisans. Un peuple qui était prêt à faire la révolution, à abattre la monarchie (on avait parlé de cela à Montecitorio comme d'une fatalité, le mois dernier) se retrouve aujourd'hui tout entier autour du gouvernement, de son Parlement et de son roi. Il y avait, avant le 25 octobre, là-bas en Sicile, en Sardaigne, dans la campagne romaine, en vingt autres lieux, des villages entiers, peuplés de déserteurs. C'étaient pour la plupart des hommes, venus en permission, qui refusaient de retourner au front et que les gendarmes n'osaient pas aborder. Ces nids de futurs bandits ont disparu. Les déserteurs ont suivi les débandés vers les casernes. Il y avait de grandes villes comme Turin, Gênes ou, dans les Romagnes, Ravenne, qui avaient été, à certains jours, le théâtre d'émeutes sanglantes, où l'anglophobie, la francophobie, l'aversion pour les alliés, accusés d'avoir entraîné l'Italie dans la mêlée, semblaient s'enraciner dans le tréfond de l'âme populaire. Les Français et les Anglais les traversent aujourd'hui parmi les acclamations frénétiques des populations.

Les émissaires allemands, qui se promenaient librement l'autre mois encore à travers la péninsule, ne reconnaîtraient plus aujourd'hui l'Italie.

M. Mesnil ignore-t-il les circulaires adressées par Lazzari aux organisations locales du parti socialiste, aux municipalités socialistes? Les décisions du Congrès socialiste de Florence ? Sait-il qu'après l'article de Turati dans la *Critica Sociale* sur la nécessité de la défense nationale, après les discours de Modigliani et Prampolini niant que la propagande socialiste eût été pour quelque chose dans la crise morale qui « soviétisa » une partie de l'armée, un certain nombre de pointus, de jeunes exaltés et d'enfants terribles reprochèrent à Turati et Modigliani leur attitude?

Et maintenant que M. Dwelshauwers (Mesnil), qui est Belge, me permette de lui poser trois questions fort simples : Oui ou non, approuve-t-il l'Italie d'être entrée dans la guerre au côté de la France, de l'Angleterre, de la Belgique?

Est-il convaincu qu'elle y est entrée sous la pression d'un mouvement, d'un élan populaire qui n'avait rien d'impérialiste qui était, bien au contraire, la révolte d'un peuple généreux contre la monstrueuse puissance austro-allemande? M. Dwelshauwers a-t-il entendu parler de ce qui s'est passé dans son pays, à Dinant, Tamines, Andenne, Louvain, Aerschot et cent autres lieux ?

Hier, M. d'Arsac, ancien rédacteur en chef au *Soir* de Bruxelles, publiait dans la *Victoire*, à propos de l'arrestation de Lazzari, secrétaire du parti socialiste officiel d'Italie, un article très documenté qui écrase littéralement la thèse de M. Mesnil. Je sais que d'Arsac connaît au moins aussi bien l'Italie que mon contradicteur. Il y a passé deux ans et demi durant cette guerre. En outre, d'Arsac n'est pas suspect de socialophobie : sa sympa-

thie pour les idées et les partis d'extrême-gauche est connue de tous ceux qui l'ont fréquenté naguère à Bruxelles. Il me reproche, lui, d'avoir parlé avec trop de ménagements de l'action des Lazzari et autres Morgari qui submergea complètement Turati. En lisant l'article documenté de la *Victoire*, vos lecteurs diront si j'ai exagéré.

Qu'il nous suffise d'en reproduire les deux passages suivants :

On ne peut encore évaluer ce que Caporetto a valu aux Empires centraux, ce qu'il a coûté à l'Entente. Les responsabilités de Caporetto sont multiples, nous ne l'ignorons pas. Pour les giolittiens, il suffit de se reporter au réquisitoire de Gabriele d'Annunzio.

L'attitude *austriacante* du Vatican est connue de tous. Les cas de Mgr Baumgartner, l'ami de l'espion Scheikhardt, et de Mgr. de Gerlach, — condamné aux travaux à perpétuité pour espionnage et trahison, sont suffisamment probants. Les responsabilités militaires vont être établies par enquête ; les généraux Cadorna, Porro et Capello devront fournir des explications. Reste la responsabilité des socialistes unifiés. Il n'en est pas de plus grande ni de plus certaine.

On peut l'établir par des faits et des documents précis, publics, que chacun peut contrôler, vérifier.

L'Italie n'a pas été battue sur les Alpes Juliennes : elle a été trahie.

Et la part de responsabilité des socialistes dans l'acte honteux et criminel de Caporetto est indéniable.

Caporetto, comme la défection russe, était en germe dans Zimmerwald.

L'attitude des socialistes défaitistes de la péninsule est suffisamment explicite d'ailleurs.

Non seulement les amis de M. Lazzari n'ont pas renié Caporetto, mais ils se sont encore vantés d'en être les auteurs ! Ils ont fait mieux. Ils ont reproché aux socialistes qui les représentent à la Chambre d'avoir enlevé, en désavouant Caporetto, un titre d'orgueil aux vrais socialistes !

On peut consulter à ce sujet les déclarations faites par M. Orlando à la Chambre italienne, le 23 décembre 1917.

Agréez, cher Monsieur Vallette, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

LOUIS PIÉRARD.

§

Suisse.

LA MANŒUVRE ALLEMANDE PAR LA PRESSE. — J'ai déjà signalé le concours apporté par la plus grande partie de la presse suisse à l'Allemagne dans ses offensives de tout genre contre l'Entente. On commence à s'en rendre compte en France et à ne plus traiter ce très réel danger par l'indifférence, le mépris, sinon même par une aimable tolérance. Dans un article intitulé *la Contrebande des idées* et qui paraît inspiré de haut lieu, *l'Homme Libre* du 1er février écrivait :

Grâce aux hommes dont elle dispose, aux organisations ouvrières sur lesquelles elle a la haute main, grâce aux journaux qu'elle possède ou qu'elle domine par ses agences de presse et de publicité, l'Allemagne peut à son gré stimuler ou ralentir l'agitation révolutionnaire en Suisse. Elle tient donc un moyen de chantage sur le gouvernement fédéral dont elle usera au moment propice. Elle pourra, quand il lui plaira, susciter dans ce pays des troubles sérieux qui justifieront l'établissement de la dic-

tature militaire, favorable à ses desseins. Une telle menace à notre porte ne saurait nous laisser indifférents.

La Suisse, où l'Allemagne, par un labeur opiniâtre et une conquête incessante, occupe des positions morales et économiques de premier ordre, sert de véhicule à toutes les idées dissolvantes que l'ennemi entend faire pénétrer chez nous. La manœuvre enveloppante qui doit détruire le moral de la France, avant que ses armées ne soient attaquées, se développe avec le concours, et la complicité des journaux suisses. Nous en exceptons, bien entendu, ceux qui nous sont loyalement fidèles. Mais, tous les thèmes de la propagande allemande ont été soutenus, dès le début de la guerre, par l'ensemble de la presse suisse avec une partialité qui n'a rien d' « objectif », c'est un fait indéniable. Depuis la défection russe, on constate, dans la presse de Bâle, de Zurich et de Berne, une recrudescence de germanophilie.

Et plus loin :

Au lieu de nous bercer d'illusions réconfortantes, voyons la réalité en face : la Suisse, foyer d'internationalisme, berceau du bolchevikisme, terre nourricière de Zimmerwald, n'a pas compris la portée morale de cette guerre, son caractère sacré, et pourquoi nos soldats la mènent au bout de trois ans avec le même entrain, parce qu'ils sont sûrs de combattre pour la justice et pour la vérité. Naturellement hospitalier et généreux envers nos prisonniers et nos évacués, le peuple suisse a été dans cette occurrence égaré par ses classes dirigeantes, par sa bourgeoisie germanophile et par sa presse dont l'Allemagne joue comme d'un violon.

Quelles que soient la sympathie et la reconnaissance que nous devions garder à la Suisse pour ses bons procédés à notre égard, la sécurité nous commande de nous défendre contre l'infiltration de certaines idées, dont elle se nourrit et qui nous empoisonneraient.

Comment l'Allemagne osera pour organiser cette « contrebande des idées », se tirer le plus avantageusement possible et y trouver un de ses principaux moyens de guerre, c'est ce que j'ai plus d'une fois indiqué et c'est ce qu'expose à son tour, avec des détails circonstanciés, notre distingué et très renseigné concitoyen, M. Georges Batault, qui vient de faire, pour *le Petit Parisien*, un voyage d'enquête en Suisse, dont il publie les résultats sous le titre : *Les Menées allemandes en Suisse*. Ses deux premiers articles sont précisément consacrés à la presse.

L'achat ou la création de journaux ne sont pas le seul procédé dont usent les Allemands. Ils recherchent en outre les moyens propres à influencer les organes de la presse qui, tout en n'étant pas systématiquement hostiles, tiennent cependant à conserver une certaine indépendance. Or, dans le journalisme contemporain, dit M. Georges Batault, il y a trois facteurs essentiels : l'information, la publicité et la diffusion. —

Les Austro-Allemands ont fait de grands efforts en Suisse dans ces trois directions essentielles.

Ils ont tout d'abord créé des agences télégraphiques et des agences d'information dont les principales sont : pour l'Allemagne, le *Schweizerische Press Telegraph*, qui a son siège à Zurich, tout comme sa sœur autrichienne, la *Schweizerische Telegraph Information*. De plus, il y a ce qu'on appelle les agences de nationalités, installées spécialement pour exploiter le principe des nationalités au bénéfice de la cause austro-boche. A côté d'une agence grecque constantinienne et d'une agence lithuanienne, il faut citer surtout l'*Agence ukrainienne* de Lausanne, inspirée par l'Autriche ; c'est également l'Autriche qui a créé l'*Agence polonaise* de Berne tandis que l'Allemagne prêtait tout son appui à l'agence *La Pologne et la Guerre*, installée à Lausanne, et dont le chef n'était autre que M. Kucharzewski, actuellement président du Conseil polonais à Varsovie (1).

Toutes ces agences, fort bien organisées au point de vue technique et généralement adroitement dirigées, ont pour mission de transmettre, la plupart de temps gratuitement, à tous les journaux, les informations, nouvelles et fausses nouvelles officieuses, et les versions austro-allemandes des événements. Les documents ainsi transmis étant loin d'être tous sans intérêt, même lorsqu'ils ne sont pas d'une parfaite véracité, leur publication s'impose à beaucoup d'organes neutres qui accueillent les nouvelles des deux partis belligérants. Les agences de nationalités font passer leurs informations de tendance germanophile ou austrophile d'un « parfum de revendication patriotique ». Les Grecs germanophiles, par exemple, sous la haute direction de l'ex-roi Constantin lui-même, qui réside en Suisse, entouré de ses Scharnk, Theotokis et autres [illegible], s'acharnent à prouver que le cas de la Grèce et de son roi démissionné est en tout point pareil à celui de la Belgique et de son roi fidèle aux alliés et assassiné par les Teutons.

Après avoir offert gratuitement leur « copie » aux journaux qui se publient en Suisse, les Allemands — et j'entends par Allemands les Autrichiens aussi bien que les Bulgares et autres Turcs dirigés par Berlin — s'occupent de la dispersion des journaux partisans de la bonne parole. Ils en poussent commercialement la vente avec d'autant plus de zèle que ces journaux accueillent plus largement les *bonnes* dépêches et les *bonnes* versions. A cette fin, les Allemands ont des arrangements avec les agences chargées de la distribution et de la vente des journaux.

Les petits dépositaires sont abondamment pourvus, par les soins de ces agences qui sont en contact étroit avec l'Allemagne, des feuilles les mieux pensantes au gré de la direction de la propagande. De leurs gains sont consenties, tous les bouillons sont repris, des bénéfices sont généreusement envoyées aux détaillants pour leur recommander tel ou tel organe particulièrement loyaliste au point de vue germanophile. L'agence Zuna, de Neuchâtel, par exemple, qui est concessionnaire de tous les kiosques des gares du 2e arrondissement des chemins de fer fédéraux, qui comprend les villes de Berne, Bâle et Bienne, a pris à son service de direction un nommé Behrmann, Allemand naturalisé, qui fut condamné pour espionnage au bénéfice de l'Allemagne dans une affaire qui eut, il n'y a pas bien long-

(1) Il aurait donné sa démission (mais la nouvelle, au moment où nous corrigeons ces épreuves, n'est pas confirmée, à la suite du traité de paix germano-ukrainien de Brest-Litovsk dépouillant la Pologne de territoires importants. — L. D.

temps, un grand retentissement à Berne et dans toute la Suisse. Behrmann a pu ainsi reprendre son service à la solde des organisations de la plus grande Allemagne.

Il s'agit ici du fameux espion dont j'ai longuement parlé en 1916 et dont je n'avais plus de nouvelles. Personnage considérable, directeur du Bureau des renseignements de la ville de Berne, membre influent de la Nouvelle Société helvétique, rédacteur touristique au *Bund*, Behrmann, après avoir fini par être arrêté, fut remis en liberté sous caution de 5.000 francs. Parmi les agents qu'il faisait travailler en France figurait le nommé von Meyerem, condamné à mort par le 1er Conseil de guerre et fusillé à Vincennes le 15 janvier 1917.

Mais, continue M. Georges Batault, pour qu'un journal *bien* informé et soigneusement répandu trouve intérêt à vivre et pour qu'il puisse développer sa puissance, il faut qu'il soit nourri par une publicité fructueuse. Les Allemands, toujours attentifs pour les journaux qui aident à la diffusion de la propagande, y ont pourvu par des moyens variés: tantôt par l'intermédiaire de certaines agences de publicité, tantôt par des contrats passés directement par des maisons allemandes avec des journaux suisses ou pseudo-suisses. L'Allemand, étant méthodique, a bientôt senti le besoin de systématiser ses procédés de publicité. Une institution a été créée à Zurich dans le but de travailler la presse suisse, de façon à privilégier les « bons journaux ». Il s'agit de l'agence A.L.A., dite agence Ala (*Auslandanzeigergesellschaft*). Cette organisation a pour but :

1° La conclusion de contrats de publicité avec le plus grand nombre possible de journaux suisses pour le compte d'industriels allemands ;

2° la surveillance des journaux ayant obtenu des contrats de publicité. Pour les journaux qui ne sont pas encore germanophiles, le renouvellement des contrats lucratifs est subordonné à un changement d'attitude favorable aux empires centraux ;

3° L'organisation du boycottage des journaux indociles. A cette fin, les Allemands ont inventé un raffinement ingénieux, consistant à prendre note des maisons et des industriels suisses qui font de la publicité dans les organes indociles, afin de leur interdire toute publicité dans les journaux allemands et d'organiser le boycottage de leurs produits en Allemagne.

Les Allemands, qui tiennent absolument à créer une organisation capable de façonner méthodiquement l'opinion publique en Suisse, attachent une très grande importance à l'agence Ala, dont les promoteurs sont un groupe puissant d'industriels de la région du Rhin et de Westphalie, parmi lesquels les usines Krupp, d'Essen. On a beaucoup parlé, en Suisse, de la récente tournée du Dr A. Thorndike, secrétaire général de la direction des usines Krupp, au sujet de l'organisation et de l'extension de l'agence Ala. Selon des renseignements de source sûre, je crois pouvoir ajouter que l'idée première et le plan général de cette redoutable institution sont dus au Dr Walter Rathenau, directeur général de l'A.E.G., et qui est, en fait, le général commandant en chef, ou, si l'on préfère, le directeur de toutes les opérations de guerre et d'après-guerre économique que l'Etat allemand mène en Suisse actuellement.

Passant aux moyens directs de propagande, c'est-à-dire aux journaux créés de toutes pièces ou subventionnés d'une manière ou d'une autre par les Empires centraux, M. Georges Batault signale tout d'abord que les Allemands importent en Suisse, en dehors des véritables journaux allemands qui sont abondamment répandus, plusieurs organes spéciaux imprimés en Allemagne ou en territoires occupés.

Tels, au premier plan, la fameuse *Gazette des Ardennes*, et son analogue pour la Belgique, le *Bruxellois*. Ce genre de feuilles de trahison est trop connu pour que j'y insiste. Il y a en outre la *Paix*, un journal français imprimé à Berlin, dont le titre est assez explicite et qui est abondamment distribué dans les camps de prisonniers français en Allemagne, de même que ses frères russes et anglais, le *Rousskoié Westnik* (*Messager russe*) et le *Continental Times*, sont respectivement destinés aux prisonniers russes et anglais Dans le même ordre d'idées, on peut encore citer la feuille germano-ukrainienne destinée aux prisonniers ukrainiens en Allemagne, le *Wilnoe Slovo*, édité à Salzwedel (Allemagne).

Parmi les grands quotidiens alémaniques complètement inféodés à l'Allemagne et qui n'ont plus rien de suisse que le nom, M. Georges Batault en cite trois : le *Berner Tagblatt*, « que chacun considère à juste titre comme l'organe officieux de la légation d'Allemagne », les *Neue Zürcher Nachrichten*, du docteur Baumberger, et la *Züricher Post*. Mais il y en a bien d'autres, et chaque canton, chaque ville, même peu importante, a le sien : la *Solothurner Zeitung*, à Soleure, la *Thurgauer Zeitung*, à Frauenfeld, l'*Ostschweiz*, à Saint-Gall, etc., sans compter d'innombrables petites feuilles des campagnes et des vallées, encore plus farouchement boches que les autres. Nous ne parlons, bien entendu, que des journaux notoirement et complètement soumis à l'Allemagne, non de ceux qui sont simplement germanophiles, auquel cas il faudrait citer à peu près toute la presse de langue allemande.

Un paragraphe spécial doit être consacré à la presse socialiste et zimmerwaldienne, à laquelle l'Allemagne attache, depuis 1915, une importance toute particulière, en vue de l'action démoralisatrice et défaitiste qu'il lui est précieux d'exercer à l'extérieur, et dont on a pu apprécier les résultats en Italie et en Russie. L'Allemagne affecte à ce dispositif de son offensive morale des crédits considérables. Déjà en 1914, le *Volksrecht*, le grand quotidien socialiste de Zurich, reconnaissait sans ambages qu'il était subventionné par le parti socialiste allemand. Mais il ne s'agit plus de fonds de parti, après tout avouables, il s'agit de fonds impériaux, comme en font foi les documents publiés par le *Petit Parisien*, les 5, 6 et 8 février, et dont voici deux :

Circulaire du 22 février 1915.

Directeur de la presse, ministre des Affaires étrangères, à tous les ambassadeurs ministres plénipotentiaires et autorités consulaires dans les pays neutres.

Il est porté à votre connaissance qu'il est fondé sur le territoire du pays où vous êtes accrédité des bureaux spéciaux d'organisation de propagande dans les pays de la coalition en guerre avec l'Allemagne. La propagande aura pour but de faire naître des mouvements sociaux accompagnés de grèves, des explosions révolutionnaires, des mouvements séparatistes et la guerre civile, ainsi qu'une agitation en faveur du désarmement et de la cessation de cette guerre sanglante.

Vous aurez à protéger et à aider par tous les moyens ceux qui sont à la tête de ces bureaux de propagande. Ces personnes vous fourniront les attestations nécessaires.

BARTELME.

Genève, 15 juin 1917.

A M. Furstenberg, à Stockholm.

Monsieur,

Je porte à votre connaissance, avec prière d'enregistrer, que sur la demande de M. Katz une somme de 82.000 francs sur le compte du Syndicat a été remise pour l'édition de brochures socialistes maximalistes. Prière de faire connaître télégraphiquement, au nom de Decker, la réception des brochures, le numéro de la quittance, ainsi que la date.

KNIGH.
Deutsche Bank.

Les principaux chefs maximalistes russes, et en particulier Lénine, collaborateur de la *Berner Tagwacht* de Grimm, étaient inscrits auprès des banques allemandes en Suisse pour des crédits illimités, comme l'établit le document suivant :

Ordre du 2 mars 1917.

La Banque Impériale à tous les représentants des banques allemandes en Suisse.

Par la présente, nous vous faisons savoir que des demandes d'argent pour la propagande pacifiste en Russie vont être faites de ce pays par la Finlande. Ces demandes seront faites par les personnes suivantes : Lenine, Zinovief, Kamenef, Trotski, Soumenson, Kostovski, Kolontaï, Sivers et Mme [illegible], dont les comptes sont ouverts par notre ordre no 2754 dans les agences des établissements privés de crédit allemands en Suède, en Norvège et en Suisse. Toutes ces demandes doivent être confirmées par l'une des deux signatures : Dirschau ou Molkenburg. Sur le vu de ces signatures autorisées, les demandes des propagandistes susindiqués en Russie seront considérées comme régulières et exécutées immédiatement.

No 7438, Banque Impériale (1).

(1) M. Litvinof, délégué maximaliste à Londres, a cru devoir contester l'authenticité des documents publiés par le *Petit Parisien*. M. Litvinof n'a aucune autorité

On pense si dans cette sarabande formidable de chèques défaitistes toute la presse zimmerwaldienne a largement pris sa part. Lénine et Zinovief n'avaient qu'à signer, et sans nul doute aussi Grimm et Platten. (Ce dernier, député de Zurich au Conseil national, s'est si bien soviétisé qu'il a été blessé, à Pétrograd, alors qu'il se trouvait en automobile à côté de Lénine, dans un attentat dirigé contre ce dernier, et qu'il vient de partir, en qualité de représentant de Trotski, avec une délégation maximaliste qui doit visiter l'Angleterre et la France.)

A la presse zimmerwaldienne il faut joindre, dans les faveurs corruptrices de l'Allemagne, comme on le voit par le premier des documents que nous venons de reproduire, la presse pacifiste. Les tendances sont d'ailleurs souvent communes, et, comme celle-là, celle-ci est au service, abondamment rétribué, des desseins germaniques. On peut assurer, d'une façon générale, qu'à peu près tout ce qui est pacifiste est boche, comme tout ce qui est zimmerwaldien. M. Georges Batault cite la *Neue Europa*, revue mensuelle du docteur Cohn, paraissant à Zurich ; *l'Internationale Rundschau*, du docteur Fellbogen, qui se publie seize fois par an, également à Zurich, et dont le directeur est un juif converti au catholicisme ; le bimensuel *Zeit Echo*, qui paraît simultanément à Bamplitz, près Berne, et à Leipzig ; la *Versœhnung*, du docteur Broda, qui fonda, avant la guerre, à Paris, la revue *les Documents du Progrès* et qui, de nationalité autrichienne, s'est fait récemment naturaliser Suisse par la commune de Bumplitz. On pourrait excepter, bien que ce ne soit pas l'avis de M. Batault, la *Friedenswarte*, du pacifiste autrichien A.-H. Fried, qui se publiait à Vienne bien antérieurement à la guerre et qui est venue se réfugier à Zurich au début des hostilités, ainsi que les Bulletins des successives ligues pacifistes, dont quelques-unes, celle de Genève notamment,

pour le faire. Qu'en sait-il ? Rien du tout. Il jette son démenti en l'air. Le seul argument qu'il donne, c'est que l'un des bénéficiaires, Kamenef, était en Allemagne à la date de l'ordre bancaire allemand et que ce n'est que plusieurs semaines après la révolution de mars qu'il rentra en Russie. Qu'est-ce que cela prouve ? Kamenef est un ami intime de Lénine, et il est tout naturel que celui-ci ait fait figurer son nom sur la liste des personnages maximalistes autorisés à tirer des chèques à colonts sur l'Allemagne, dans un ordre dont la validité était indiscutée. A quoi rime d'ailleurs ce démenti ? Les maximalistes ne se sont jamais cachés de recevoir de l'argent de l'Allemagne. Est-ce parce qu'on apporte aujourd'hui quelques précisions sur la façon dont les fonds étaient versés que cela change quoi que ce soit à ce qui était connu de tout le monde et reconnu par les intéressés eux-mêmes ?

L'Allemagne, par l'intermédiaire de l'agence Wolff, a également contesté l'authenticité de ces documents. On pouvait s'y attendre. L'agence Wolff oppose son démenti de cet argument plutôt comique : l'attitude des maximalistes à Brest-Litovsk. La preuve qu'ils n'ont pas touché, dit-elle, c'est qu'ils ont voulu tenir tête à l'Allemagne. Il faut ne rien comprendre à la mentalité et aux méthodes des maximalistes pour s'imaginer que le fait d'avoir pris l'argent qu'on leur tendait ait pu les engager envers leur bailleur de fonds. Les millions de l'Allemagne ont d'ailleurs abondamment rendu, puisqu'ils ont servi à désorganiser le front russe.

ont fait d'irréprochables déclarations et, au vieux cri pacifiste de : « Guerre à la guerre ! » se sont élevées avec force contre le militarisme allemand, réclamant la victoire du droit et la paix par le droit, la guerre étant pour elles, représentée par l'Allemagne. La date de 1915, qui est celle de Zimmerwald et des premières manœuvres austro-allemandes pour la paix, peut à cet égard servir de clef pour faire le départ, sans crainte de se tromper, entre ce qui est allemand et ce qui ne l'est pas. Tout ce qui est postérieur à cette date, inclusivement, n'est autre chose que de la propagande allemande, subventionnée, directement ou indirectement, par les Empires centraux.

Dans notre prochaine chronique nous examinerons, à la suite de M. Georges Batault, la presse de propagande allemande en langue française.

LOUIS DUMUR.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Un rédacteur du *Japon Advertiser* a obtenu d'interviewer M. Hara, chef du Seiyukai, le parti politique le plus important du Japon. Voici, publiée par « l'Informateur d'Extrême-Orient », l'analyse de cette interview:

Après avoir fait l'éloge de la Mission Ishii aux Etats-Unis et approuvé dans l'ensemble la politique étrangère du cabinet Terauchi, M. Takashi Hara répond au sujet de l'envoi de troupes japonaises en Europe :

« C'est là un problème très difficile. Pour moi, cette proposition, si elle a été faite, d'envoyer des troupes japonaises en Europe, est irréalisable. La conscription au Japon repose entièrement sur le principe de la défense, et ce serait porter un coup sérieux à ce principe que d'envoyer les soldats japonais combattre au loin sur les fronts d'Occident. Puis il faut examiner la question des frais, des bateaux... Où envoyer des troupes ? La Russie ne manque pas d'hommes, mais elle ne veut pas se battre. A quoi servirait-il d'envoyer des hommes à ce pays ? Pouvez-vous, d'autre part, vous imaginer le Japon envoyant 500.000 hommes en France par le Cap de Bonne Espérance? C'est impossible. J'imagine que ce projet serait celui de quelques Américains ignorants de l'effort fait par le Japon au cours d'une guerre dans laquelle leur pays ne fait que s'engager ; effort mieux apprécié par l'Angleterre et par la France. Le ravitaillement de la Russie en munitions, l'aide financière et autre que nous avons donnée à l'Angleterre et à la France ont absorbé toutes les capacités du Japon, et c'est ce que, peut-être, les Américains n'ont pas vu clairement ; mais la visite du Vicomte Ishii les aura éclairés à ce sujet. »

A une remarque du reporter, que certains publicistes japonais considèrent l'intervention de l'armée nipponne sur les fronts d'Europe comme une chose réalisable, M. Hara répond :

« Oui, je sais, le Japon n'a jamais été vaincu par aucune nation étrangère, si bien que des jeunes gens au sang vif, particulièrement de jeunes officiers,

croient qu'il n'y a qu'à envoyer des troupes pour cueillir la victoire. Ils manquent de réflexion pour concevoir l'énormité du problème. Il est facile d'accomplir en paroles de grandes choses, mais à quoi bon des fanfaronnades qui ne sont suivies d'aucune réalisation pratique ? »

A une autre question concernant les tendances germanophiles qu'on remarque dans une certaine classe de journalistes japonais, M. Hara déclare avec indignation :

« Ces gens-là sont bien ennuyeux. Mais qu'y faire ? N'y a-t-il pas dix millions de Germano-américains aux Etats-Unis ? Beaucoup de nos savants et de nos officiers ont fait leur éducation en Allemagne et ils sont si infatués de leur science qu'il leur faut toujours faire l'éloge de leurs professeurs. Mais leur opinion ne mérite pas une attention bien particulière. Des hommes comme eux, il y en a dans tous les pays. Il y a des Japonais américophiles et anglophiles, et en plus grand nombre, j'en suis sûr, que de germanophiles..... Qu'il y ait quelques Japonais germanophiles, cela ne signifie pas que le gouvernement japonais ait aucune inclination pour l'Allemagne. Le Japon n'agira jamais déloyalement envers ses alliés. Qu'importent quelques phrases irréfléchies de quelques journalistes ? Néanmoins le rôle de ces derniers est très regrettable et ne peut avoir qu'une influence fâcheuse sur les rapports du Japon avec les autres nations. »

Pour conclure, M. Hara tient à assurer son interviewer que c'est la pensée sincère du gouvernement japonais, et sa propre pensée à lui que le Japon restera fidèle jusqu'au bout à la cause de ses alliés.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Lokal Anzeiger* nous donne sur le centre radiotélégraphique allemand de Nauen des détails intéressants pour plus d'une raison :

Nauen est située dans une contrée déserte qui, dans l'air limpide, offre aussi peu d'attraits naturels que dans un épais brouillard. Mais ceux qui ont obtenu l'accès de ce lieu peuvent y venir jouir d'un spectacle plus significatif, plus puissant : ils peuvent admirer la station de radiotélégraphie a plus grande qui existe au monde, aujourd'hui.

De même que l'aviation, la radiotélégraphie s'est non seulement développée avec une grande rapidité en Allemagne, mais s'est transformée d'une manière imprévue pendant la guerre. Nauen est un exemple frappant de cette vérité.

En 1906, la société pour la télégraphie sans fil établissait en ce lieu une station d'essai dans laquelle une énergie de trente-cinq chevaux servait à la production d'ondes électriques. Aujourd'hui, cette énergie est de 1.000 chevaux. La grande station qu'est devenue cette installation primitive peut ainsi envoyer des messages télégraphiques ou les recevoir d'une distance de plus de 10.000 kilomètres.

Déjà, avant la guerre, des communications étaient établies avec nos colonies de Togo (5.400 kilomètres) et de l'Afrique du Sud (8.000 kilomètres) et avec nos territoires de protectorat du Pacifique.

Des progrès furent accomplis malgré que les éléments aient souvent

empêché le développement de l'établissement. Au mois de mars 1912, il possédait une tour de 200 mètres de hauteur et trois de 150 mètres.

Un violent orage démolit la plus grande de ces tours. Mais, non déprimée par ce contretemps, la société non seulement la rebâtit, mais en construisit une nouvelle qui s'élève à 250 mètres de hauteur. Aujourd'hui, l'établissement en possède deux de cette taille et 7 de 120 à 150 mètres de hauteur.

Une communication fut établie avec les Etats-Unis de l'Amérique par la station de Sayville près de New-York, en 1913 et, il y a juste 4 ans, le 12 février 1914, des télégrammes de salutation furent échangés par ce moyen, entre la presse allemande et la presse américaine.

Avant que l'Amérique n'eût abandonné sa neutralité apparente et se fût rangée ouvertement aux côtés de nos ennemis, le trafic au-dessus de l'Atlantique avait pris une extension considérable.

Après la déclaration de guerre, la ligne Nauen-Sayville qui était employée jusque-là à des essais fut mise en service public et a rendu ensuite au gouvernement et au monde des affaires des avantages incalculables. Dans les premiers mois, on n'envoya que des télégrammes officiels et des télégrammes de presse, mais, en automne 1914 déjà, des télégrammes privés étaient transmis dont le nombre s'accrut tellement qu'on envoyait enfin 150.000 mots par mois dans la direction de l'Amérique. Pour le développement du trafic par la station de Nauen, les faits suivants sont éloquents :

En 1915, on envoya 1.330.000 mots.

En 1916, on envoya 2.580.000 mots et, jusqu'en septembre 1917, on envoya 3.680.000 mots. Cet accroissement ne fut possible que parce que la rapidité de transmission fut élevée de 100 lettres à la minute à 250 lettres.

Dans la lutte avec la télégraphie ordinaire, la radiotélégraphie conservera l'avantage au point de vue de la rapidité, mais elle sera en infériorité quant au secret du contenu des télégrammes. Mais, au fur et à mesure que la technique se perfectionne, les difficultés de compréhension pour les profanes s'accroîtront, et la technique allemande se perfectionne chaque jour.

Mais l'intérêt de la radiotélégraphie pour nous réside dans le fait qu'elle nous offre le moyen de rester en communication avec le monde dont les Anglais, autrement, nous auraient coupés, puisqu'ils sont en possession de tous les câbles.

C'est ainsi que les rapports de nos autorités militaires furent transmis au Nouveau Monde, ainsi que les discours de nos hommes d'Etat et cela avec une telle rapidité que le début de ces discours y arrivait avant même que la fin n'en fût prononcée à Berlin. Quant à la valeur de la télégraphie sans fil pour la conduite de la guerre sous-marine, il n'est même pas la peine de la discuter ici.

Tous ceux à qui il fut permis de visiter cette fabuleuse installation remercieront la société de ce qu'ils ont pu se convaincre de l'étendue de la participation de la science allemande et de la technique allemande à l'assujettissement des forces de la nature.

LA PRESSE NEUTRE. — Un article signé Bruno Elkuchen, de la revue *Wissen und Leben*, sur les étudiants d'hier et de demain, nous

fait connaître en quelque sorte où en est tombé, dans la jeunesse intellectuelle allemande, l'enthousiasme guerrier d'il y a trois ans, et l'esprit nouveau qui paraît y succéder.

... Le grand enthousiasme des jours d'août 1914 s'en est allé. Comme tout ce qui est humain, il a passé. Lentement, il s'est fané, pareil à ces fleurs diaprées que les mains blanches de femmes attachèrent au casque du bien-aimé. La réalité commença à parler sa langue rude, et cette langue était effroyable par sa monotonie constante. Le sang coulait à flots, sans relâche, à toute heure, chaque jour, des mois... des années durant. On était parti pour la guerre en songeant à un combat sanglant mais bref et décisif de deux géants, à une lutte élémentaire de deux forces dont l'une devait demeurer à terre anéantie. « Avant que ne tombent les feuilles de l'automne », espérait-on ici et là-bas, oubliant les dix années devant Troie.

Par trois fois les hommes ont été surpris dans leur tâche folle par le printemps, par cette fête vieille comme le monde et toute de soleil de la Jeunesse, cette fête d'une vie se renouvelant éternellement. Mais la jeunesse ne pouvait guère penser au printemps, car d'elle on exigeait du sang, du sang et l'anéantissement de la vie et du travail.

Et, la main dans la main des anciens, la Jeunesse a accompli un solid travail. Là où jadis les demeures souriantes des hommes éclataient dans la lumière du soleil, des décombres s'amoncelèrent. Là où vers le ciel bleu s'élançait jadis la cathédrale, cette expression formelle des aspirations métaphysiques de l'homme, un squelette mutilé déchire caricaturalement et fantômatiquement l'air fumant et lourd. Oh ! c'est que la Jeunesse s'entend à créer, pour peu que soient présents ses vrais chefs, les Grands, les conducteurs du peuple, les coryphées dans le domaine de la politique, de l'art et de la science. « Combien splendide ! combien splendide ! Nous nous mettons en tête et, volontairement, ils nous suivent, dans l'enthousiasme ! »

Mais alors, alors la fin arriva, effroyable : les anciens voulurent éteindre la toute petite étincelle ardente encore au cœur de la Jeunesse ! C'est alors que la jeunesse se réveilla.

Du sol follement bouleversé des champs de bataille, des décombres fumants de l'ancienne splendeur élevée par le travail pénible et long de l'esprit et de la main des hommes ; des innombrables tombes où des millions de tués dorment un sommeil prématuré et sans espoir, surgit une nouvelle non une ancienne idée, morte depuis longtemps : *Europe*... Alors la Jeunesse sortit de son sommeil de fer, étonnée un instant, et baisa tendrement la fleur délicate de ses lèvres frémissantes, avec ce désir doux et indicible que, seule, la Jeunesse connaît : « Nous apportes-tu le printemps, fleur chérie depuis longtemps disparue ?... »

« Nonsens ! » crièrent impérieusement les anciens, vous vous adonnez à des utopies, Mais gouverne l'heure ! » Eh oui, l'heure est gouvernée par Mars... et, machinalement, cédant à la force brutale, la Jeunesse, durement éprouvée, sucée aux moelles, ressaisit le glaive.

Mais les rugissements des anciens furent vains. Pareille à l'éclair soudain déchirant les ténèbres, *une seule* pensée fait tressaillir actuellement les jeunes cerveaux : « Europe, Europe », entend-on de toutes part.

« Le soleil va bientôt se lever », songe la Jeunesse, « le jour point, la vie

nous attend qu'on lui crée une forme nouvelle. Pendant trois ans, trois longues années, nous avons détruit, tué, pillé au nom de vos vieilles idoles. Comme nous avons été misérablement trompés ! *Mais nous nous réveillons, nous nous réveillons peu à peu !* »

Et maintenant vers qui doit aller le cri de cette Jeunesse asservie?

Vers les *anciens* peut-être, dont les critériums ont subi un pitoyable fiasco au cours de cette guerre? Vers ces anciens dont le ventre n'était jamais assez rempli de leur « autorité » et de leur « tradition » et qui osaient plutôt deux pas en arrière qu'un demi en avant?

Ou bien vers *ceux-là* qui trafiquent en hommes, en bestiaux ou autres, pour qui la vie n'est qu'une grande affaire de Bourse, vers ces parasites de la race humaine qui pèchent en gants glacés des pièces blanches dans un océan infini de sang et de larmes?

Le cri de la Jeunesse doit-il aller à ces *puissants* de la terre pour qui les peuples ne sont guère bons que pour un va-banque à jouer sur eux ?

Ou bien à ces « *rois* » *du domaine de la science ?* Mais leur dignité « royale », leur « objectivité scientifique » au nom de laquelle ils ont tout détruit, qu'était-elle devenue alors qu'il s'agissait, dans l'orgie de la guerre, de mettre à l'abri le trésor spirituel ?

Au « nom de la science » ils sont devenus traîtres à leur nation et à l'humanité, au « nom de la science » ils ont rendu à l'Etat et à l'opinion publique un service d'Ilotes, alors que le moment était enfin venu de prouver au peuple, mené par le bout du nez, quelle part « active » les hommes de la science ont prise à la formation du présent.

Le cri de la Jeunesse doit-il parvenir jusqu'aux *prêtres,* qui ne craignirent point de faire descendre le Saint des Saints sur la terre détrempée de sang, pour l'atteler commodément, tel qu'un cheval de trait, au misérable véhicule de leur convoitise chauviniste ?

Non, *c'est en elle-même que la Jeunesse trouvera le courage de l'avenir, le courage d'une réformation intellectuelle de la Vie!* Certes sa tâche a été effroyablement sanglante, mais son cœur est pur, son désir est fort, et son cerveau n'a pas de tares héréditaires. Tête nue, la Jeunesse s'avance pieusement vers le soleil levant.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Chiffons de papier et Expressions diplomatiques. — J'ai sous la main un ouvrage singulier, trouvé dans une bibliothèque saccagée par les obus, à deux pas de la forêt de Parroy. On le connaît à peine en France, ou pour mieux dire on ne le connaît pas. C'est en vain que vers 1887 le lieutenant-colonel Hennebert a pris le soin de le traduire et de le commenter: les précisions cyniques, les résolutions froides qu'il émet ne nous ont point intéressés. Le lecteur verra qu'il annonce sans vergogne les méthodes allemandes du début de notre grande guerre.

Il s'agit de la *Frankreich unter den Waffen* (1) du baron Blan-

(1) Baron Blanchard de Meisendorf: *La France sous les armes* (*Frankreich*

chard de Meisendorf. Le traducteur nous prévient dans l'introduction que « la France sous les armes n'est autre chose qu'une anthologie d'extraits d'ouvrages techniques, d'articles de journaux et de revues, de mémoires et de souvenirs historiques, de discours parlementaires, etc... Ce livre est signé Baron Blanchard de Meisendorf, général-major, mais ce n'est là qu'un nom d'emprunt qui ne figure point sur l'Etat du corps des officiers allemands. »

Je fais grâce de tout ce qui concerne les considérations philosophiques sur la grande Allemagne, « *le pays le plus pacifique du monde* », les notions de géographie militaire, de technique et de tactique, pour arriver aussitôt au chapitre VIII de l'ouvrage et que l'auteur a intitulé d'un pendant convenable au « chiffon de papier » de 1914 : *Expressions diplomatiques*. Ce chapitre débute ainsi :

Il est toujours dangereux de se payer de mots. Aussi nous garderons-nous bien de commettre des impairs de ce genre. Pour signifier quelque chose une neutralité doit être armée, assez bien armée pour inspirer et même pour imposer le respect. Mais il est rare qu'il en soit ainsi. Les petites puissances européennes élevées au rang de matelas, de tampons, de bouche-trous ne sont généralement dotées que de forces militaires insuffisantes. Dès lors leur neutralité n'est plus qu'une simple expression diplomatique, leur situation de spectateurs désintéressés des luttes possibles n'est qu'une simple fiction.

Cet exposé du dogme teuton ne peut pas ne point porter à la réflexion. Dans le réquisitoire qui doit être prononcé à l'issue de la guerre contre la race des barbares germains, il faudra tenir compte de la préméditation vieille de trente années déjà, et surtout appuyer sur cette idée que la résolution froide, la détermination réfléchie que nous avons eu l'occassion de discerner si fréquemment dans les plus monstrueuses négations allemandes de cette guerre, sont, non plus déterminées par les circonstances du moment, mais bien par un calcul demi-séculaire.

L'exemple choisi à l'appui de la thèse est plus saisissant encore :

La neutralité de la Belgique pourrait-elle avoir quelque valeur ? Pas la moindre. Cette puissance a fait table rase de ses anciennes fortifications et concentré toutes ses ressources dans le noyau central d'Anvers, grande place à forts détachés, qui, en cas de besoin, doit servir de refuge à la totalité des forces nationales. Le pays serait envahi, pense-t-elle, et tout entier livré aux hasards de la guerre, que le drapeau belge flotterait encore sur les murs de la citadelle pour y attester la vitalité d'un pays jaloux de défendre envers et contre tous une neutralité digne de tous les respects...

Le territoire belge est donc libre !

C'est toujours le champ-clos où certaines puissances ont pris l'habitude

unter den Waffen), traduit de l'allemand par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, Librairie illustrée, rue du Croissant, S. d. (1887), in-8, 398 p.

de venir vider leurs différents. Pour nous, Allemands, nous observons que nous n'y trouvons, en fait d'obstacles, que la citadelle de Namur et les forts de Liége, qu'il nous est par conséquent facile de passer la Meuse et de tomber sur le Nord de la France : là que rencontrons-nous ?

Voici donc le plan étudié et préconisé dès 1887 par la nation *la plus pacifique du monde*, qui se lamente, *chose plus douloureuse, que la France ne craigne même pas de la blesser au cœur, de troubler sa quiétude, d'agacer sa placidité.* La préméditation éclate, la préméditation qui, devant toutes les juridictions du Monde, écarte « a priori » l'application des circonstances atténuantes ; le crime est ici patent et les cambrioleurs ont désigné, vingt-neuf ans avant l'acte, le point où ils appliqueront la pince qui doit faire sauter la porte.

Après une étude brève, quoique détaillée et susceptible d'instruire bien des Français eux-mêmes, sur nos forteresses de la « fameuse frontière de fer », l'auteur poursuit :

Cette cuirasse vaubanesque est coupée de trois routes que nous pourrions pratiquer après avoir commis ce crime que la diplomatie nomme pompeusement : le *viol des neutralités.*

Tournant ses yeux vers l'Est, le tacticien n'hésite pas plus à se prononcer :

La neutralité de la Suisse n'a pas non plus pour nous grande signification. Ce n'est également là qu'une simple expression diplomatique... Limitrophe de quatre grandes puissances : Allemagne, Autriche, France, Italie, son territoire est d'une importance militaire considérable. Et voilà pourquoi aussi les congrès l'ont déclarée neutre; mais le mot est à peu près vide de sens, puisque cette neutralité n'est pas armée. La confédération n'entretient pas de troupes permanentes, elle n'a que des milices. En fait de fortifications, elle n'a rien ; son système défensif est de nulle valeur. Pour nous, en cas de conflit avec la France, nous n'hésiterions pas à passer outre aux déclarations de la diplomatie, à mettre la main sur le faisceau de lignes d'opérations dont ledit territoire est coupé. Nous prendrions possession de cette précieuse bande de terrain qui a reçu le nom de Plaine ou de Plateau Suisse. Cette zone bien peuplée est sillonnée d'excellentes routes; le réseau des chemins de fer y a pris un développement considérable, les armées peuvent aisément y vivre et s'y mouvoir. De cette base nous pourrions facilement prendre notre élan pour nous jeter sur la frontière de France.

Je ne puis en citant ces lignes me dispenser d'évoquer la légende d'une image que tout le monde connaît en France et qui fit quelque bruit en Europe avant la guerre. La figure représente Guillaume II en visite en Suisse, auquel on vient de présenter les tireurs extraordinaires que sont les Helvètes. « C'est très bien, dit l'empereur au président de la Confédération : mais que feraient vos cent mille hommes si j'en faisais arriver ici deux cent mille? — Chacun de nos hommes aurait à tirer deux balles », répond l'autre.

La félonie du fait saute aux yeux de l'auteur lui-même ; il cherche une contenance facile dans l'ironie et se plaît à plaisanter notre « honnêteté louable ». Il dit :

La partie du territoire dite *Chablais* a été cédée à la France en 1860 avec le reste de la Savoie dans les conditions où le roi de Sardaigne en était lui-même possesseur. Bien que cette situation de terrain neutre ne puisse se justifier aujourd'hui par aucune des raisons qui l'ont fait stipuler autrefois, les Français ont été obligés d'en tenir compte lors de la réorganisation de leurs frontières. Aux termes du traité, les belligérants doivent en cas de guerre retirer leurs troupes des régions neutralisées : la Suisse seule peut y tenir garnison. Plein de respect pour la lettre de ces stipulations, nos voisins n'ont cru pouvoir y élever aucun ouvrage de fortification.

Très bien.

Pour nous, bien certainement, au cas d'un conflit avec l'ennemi héréditaire, nous n'aurions pas pour la neutralité de la Savoie plus de vénération que pour celle de la Suisse. Ce sont là de simples expressions diplomatiques usitées dans le seul langage diplomatique.

Nous avons donc partout nos coudées franches !

Avis à la Belgique et à la Suisse !

Qu'elles ne comptent point sur les effets du concert européen où tant de voix détonnent aujourd'hui. Ce fameux concert ne peut que les doter d'une égide de papier qui, même en temps de paix, ne leur serait que d'une utilité douteuse.

C'est sur ces mots que se termine un chapitre dont l'importance n'échappera point au lecteur. Si après plus de trois ans de guerre il existe des esprits assez hésitants pour ne point déterminer quel est l'agresseur véritable, les lignes précédentes, datées de 1887, suffiraient à les éclairer. Mais ce qui est infiniment plus certain, c'est qu'avant le prononcé de ce verdict que sera notre paix une voix dans le pays devra faire entendre le réquisitoire ; et, dans l'énumération des faits à charge, il nous plaira, à nous qui nous battons sans lassitude, de retrouver tout au long cette cynique dissertation. Elle documentera la propagande de ceux qui feront connaître à l'étranger les véritables origines de la guerre, elle éclairera la religion des neutres indécis, et ce sera justice.

Ainsi l'humble brochure, retrouvée dans les décombres, aura été épargnée par l'obus allemand pour servir pieusement à la justification de la guerre française.

JEAN BOUCHOT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

José. P. Otero : *La révolution argentine, 1810-1816 ;* Bossard. 6 »

Littérature

Pierre Kohler : *La littérature personnelle* ; Francke, Berne. 0 80

Montesquieu : *Lettres persanes* ; Larousse. » »

Laurent Tailhade : *Les livres et les hommes, 1916-1917* ; Crès. 3 50

Musique

Paul-Marie Masson : *Printemps guerrier*, suite pour piano ; Sénart. 6 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

André Bellessort : *Un Français en Extrême-Orient au début de la guerre* ; Perrin. 3 50

Vicomte Bryce : *Réflexions d'un historien sur la guerre dans le passé et dans l'avenir*. Trad. de l'anglais par Lucien Herr ; Colin. 1 »

Marcel Dupont : *L'Attente*, impressions d'un officier de légère ; Plon. 4 »

Guides Michelin pour la visite des champs de bataille II : *Les Marais de Saint-Gond*. Avec photo et cartes ; Berger-Levrault. 3 50

André Maurel : *La jeune Italie* ; Emile Paul. 3 50

Jean Mélia : *L'Algérie et la guerre* ; Plon. 4 »

J. Pinguet : *Trois étapes de la brigade des marins*. Preface par Avesnes ; Perrin. 3 50

Gaetano Salvemini, *Delenda Austria* ; Bossard. 1 «

Lieutenant Lucien Scoudert : *Lettres à mon cadet* ; Bossard. 2 50

Sebastien Serbesco : *La Roumanie et la guerre* ; Colin. 3 50

Robert Vaucher : *Constantin détrôné* ; Perrin. 3 50

Philosophie.

Edouard Abramowski : *Le subconscient normal*. Avec figures et planches ; Alcan. 7 50

Eugène Lévy : *La Révélation française*. Preface d'Ed. Schuré ; Perrin. 2 50

Poésie

Galipaux : *Petits vers sur de grands mots*. Lettre-Préface de Edm. Rostand ; Renaissance du livre. 4 »

Eugène Réveilland : *Poèmes patriotiques* ; Berger-Levrault. 3 50

Antoine Rigaud : *La guerre chez nous* ; Cahiers du Centre. 1 50

Publications d'art

Camille Mauclair : *Auguste Rodin* ; Renaissance du livre. 2 50

Les Paraboles, illustrées par Eugène Burnand ; Berger-Levrault. 20 »

Questions militaires

Traité de la guerre en général, par un officier de distinction ; Bossard. 2 50

Roman

F. Austey : *Voces populi*, scènes de la vie anglaise. Traduit de l'anglais par G. J. M. F. ; Berger-Levrault. 3 50

Lucie Delarue-Mardrus : *Deux amants* ; Fasquelle. 3 50

Charles Derennes : *Leur tout petit cœur*. Cent illust. de Yba ; Renaissance du livre. 4 »

Gogol : *L'Inspecteur* ; Larousse. » «

Valery Larbaud : *Enfantines* ; Nouv. Revue franç. 3 50

Paul Margueritte : *Pour toi, patrie !* Plon. 4 »

Camille Mayran : *Histoire de Gotton Connixloo* suivie de *L'Oubliée* ; Plon. 4 »

André Savignon : *Une femme dans chaque port* ; Flammarion. 3 50

Tourguenev : *Eaux printanières* ; Larousse. » »

Sociologie

Justin : *La responsabilité du Parlement sous le régime parlementaire* ; Bossard. 1 20

Louis Marchand : *Les Idées de Berryer*. Préface de Ch. Maurras ; Nouv. librairie nat. 6 »

Probus : *Construire* ; Crès. 1 »

Louis Taberlet : *Le roman collectiviste* ; Jouve. 2 50

Charles Weimann : *Les deux races* (France et Allemagne) ; Fischbacher. 3 50

Varia

Robert Morche : *Guide de l'écrivain*. Préface de Stéphen Liégeard ; Revue des Indépendants. 3 50

Voyages

Marie, Reine de Roumanie : *Mon Pays*. Trad. de Jean Lahovary ; Crès. 1 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Edouard Chavannes. — Antonio Baratta. — Rois de Jérusalem. — A propos de mouches. — Wicket et Cricket. — Deux Amies. — Pasdeloup. — Granados. — Centenaire posthume. — Le Pape et l'Entente. — Le Musée Rodin. — Académiciens qui ne firent pas leur « remerciement ». — Une Cousine du Kaiser à Rome. — Un éloge à Ugo Ojetti. — Agence littéraire française. — Uhlans nègres. — Publications du *Mercure de France*. Majoration des prix.

Mort d'Edouard Chavannes. — L'éminent sinologue est mort dans les premiers jours de février. Il était né en 1865. Dès sa sortie de l'Ecole normale il partit pour la Chine. En 1893, retour de Pékin, il occupa, au Collège de France, la chaire d'Abel Rémusat et de Stanislas Julien. En 1903, il entra à l'Institut. Il était également secrétaire de la Société asiatique où il avait remplacé Darmesteter qui avait lui-même succédé à Renan. En 1907 il retourna en Chine et son voyage eut des résultats magnifiques.

Chavannes s'était donné la tâche de traduire les mémoires historiques de Sseu-ma Ts'ien écrits au second siècle avant l'ère chrétienne. La mort a interrompu au cinquième volume ce lourd labeur. On cite : *La sculpture sur pierre au temps des deux dynasties Han* (1893) ; *Mission archéologique dans la Chine septentrionale* (1913).

§

Antonio Baratta. — On a évoqué récemment l'étrange figure de l'épigrammatiste Antonio Baratta, né à Gênes, mais qui peut être justement considéré comme un citoyen de Turin.

On l'appelait « cavajer senssa camisa », le *chevalier sans chemise*, à cause de sa pauvreté, bien qu'il fût chevalier de l'ordre Mauritien et eût mené longtemps une vie brillante.

Ses farces, ses épigrammes sont célèbres. Quand le fameux chanteur de la chapelle Sixtine, Testore, mourut, le peuple dont sa « voix blanche » faisait les délices voulut honorer sa mémoire et l'on demanda à Baratta, qui appartenait au parti clérical, de composer l'épigraphe.

Le poète envoya une épigramme à double entente en quatre vers allusifs et... salés que personne tout d'abord n'entendit et qui parut fort pieuse. Elle fut peinte sur une large bande de toile hissée, selon la coutume, au-dessus de l'entrée de l'église. Mais le peuple comprit les allusions et tout le monde se tordit de rire à ces funérailles du fameux Castrat.

Sur sa propre mort, Baratta fit une terrible épigramme. Il fut blessé à la tête au cours d'une promenade par un chêne que l'on abattait au moment où il passait. Et, porté à l'hôpital, il composa avant de mourir quelques vers dont voici la traduction

Comme prix de ma longue chanson
Je ne désirais qu'un seul rameau de chêne,
Mais la Cité qui pour armoiries a un taureau
Me couronna d'un chêne tout entier.

Une seule personne accompagna le mort au cimetière. Mais elle en valait beaucoup. C'était Cesare Cantu.

§

Rois de Jérusalem. — Borton Pacha a été nommé par l'Angleterre gouverneur de Jérusalem. A propos de cette décision, il est intéressant de rappeler que trois souverains portent actuellement le titre de roi de Jérusalem; ce sont l'empereur d'Autriche, le roi d'Espagne et le roi d'Italie. A vrai dire, Victor Emmanuel II a cessé de porter ce titre à partir du jour où il devint roi d'Italie, mais sur toutes les monnaies des rois de Sardaigne on peut lire : « Roi de Chypre et de Jérusalem ». Le royaume de Jérusalem dura de 1099 à 1187, époque où la Ville Sainte fut prise par Saladin. Il eut une courte résurrection de dix ans avec l'empereur Frédéric II, de 1229 à 1239. Comme la loi salique n'existait pas dans le nouveau royaume, la couronne passa de la fille de Baudoin II à la maison d'Anjou, par son mariage avec Foulques 1er. Yolande de Brienne, petite-fille d'Isabelle d'Anjou, ayant épousé Frédéric II, empereur d'Allemagne, ce dernier obtint Jérusalem du sultan Abd-el-Melek et se couronna lui-même, parce qu'aucun prêtre ne voulut couronner un souverain excommunié par le pape. Mainfroy, fils naturel de Conradin, dernier des Hohenstaufen, s'empara du royaume de Sicile et laissa une fille mariée au roi d'Aragon. Les Aragon, devenus rois de Sicile, prétendirent au titre de roi de Jérusalem, qu'ils ont légué à la maison de Castille et, par celle-ci, à la maison d'Autriche, dont la maison de Bourbon-Espagne a hérité. Comme la Toison d'Or a été partagée entre l'Autriche et l'Espagne, les deux maisons ont revendiqué le titre du roi de Jérusalem, qui est encore porté par l'empereur Charles et le roi Alphonse XIII.

Pour les rois de Sardaigne, le titre est venu par les Lusignan, rois de Chypre, qui n'ont jamais cessé de le porter en raison de leur double alliance avec la maison d'Anjou. Le dernier roi de Chypre et de Jerusalem, Jean III de Lusignan, mort en 1468, laissait une sœur mariée à Louis, duc de Savoie, et une fille, Charlotte de Lusignan, qui fut reine de Chypre, dépouillée par son frère naturel, Jacques de Lusignan, et qui n'eut pas d'enfants de ses deux maris, Jean de Portugal et Louis de Savoie, comte de Genève. Elle laissa donc ses droits au petit-fils de sa tante, Charles 1er, duc de Savoie, qui fut le premier de sa maison à porter le titre de roi de Chypre et de Jérusalem. De là descend aussi la branche cadette de la maison de Savoie, qui règne actuellement en Italie.

Et voilà comment trois souverains peuvent revendiquer actuellement le titre de roi de Jérusalem.

§

A propos de mouches.

Bristol, le 11 février 1918.

Monsieur,

L'Electeur de Saxe, dont parle le *Mercure* du 1er février (p. 571), n'est pas le seul muscophile de l'histoire. Comme tous les Boches, il a imité.

Le vénérable saint irlandais, Colman, partageait sa cellule avec trois compagnons, un coq, une souris et une mouche.

Le coq le réveillait par son cocorico matinal ; la souris, si elle le voyait tarder à se lever, lui mordait l'oreille ; et si, au cours de ses études, il se

fatiguait de lire, ou qu'il fût interrompu par des visiteurs, la mouche se posait obligeamment sur la page ouverte pour marquer le mot même où la lecture avait cessé.

Recevez, monsieur, les salutations empressées d'un nouvel abonné anglais, qui s'excuse de son français douteux.

Rev. S. T. COLLINS.

§

Wicket et Cricket.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Au sujet de votre écho, d'ailleurs fort amusant, intitulé : les « Invalides Anglais d'autrefois »,me permettrez-vous de vous signaler que le jeu décrit comme « partie de wicket » n'est autre que le *cricket* qui fit son apparition vers 1780 avec des règles très précises et très formelles, et qui, depuis cette époque, est resté sans grandes modifications le jeu national du peuple britannique.

Recevez, monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGES RICHÈS.

§

Deux amies. — A l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Mme Cosima Wagner, la presse allemande a publié de nombreux articles célébrant la veuve du grand musicien avec plus de conviction que d'originalité. De toute cette littérature commémorative, les Souvenirs parus dans la *Gazette de Voss* sont à peu près les seuls qui méritent de fixer l'attention, sinon par l'intérêt qu'ils présentent, du moins en raison du nom de celle qui les rédigea : Mme Fœrster, sœur de Frédéric Nietzsche.

Elle évoque avec émotion les douces heures passées avec son frère dans le site romantique de Triebschen — « l'île bienheureuse »,disait Nietzsche, — et plus tard à Bayreuth (1875) en compagnie de Wagner, de sa femme et des cinq enfants qui peuplaient la villa Wahnfried. Dès que la progéniture était allée se coucher, on devisait dans la bibliothèque, tranquillement, amicalement. Parfois, un ouragan imprévu troublait ce calme ; il arrivait à Wagner de s'emporter pour des misères, en proie à de soudaines fureurs qui, la plupart du temps, se tournaient contre l'innocente Cosima. « C'est un pesant fardeau que d'avoir pour mari un homme de génie », remarque Mme Fœrster. Peut-être son hôtesse put-elle constater, dans le même temps, que la sœur d'un homme de génie doit subir, elle aussi, quelques bourrasques injustifiées.

On a maintes fois signalé la ressemblance de Mme Wagner avec son père. Mme Fœrster la note à son tour, insistant sur la trop haute taille de son amie, sur sa maigreur excessive, sur la grandeur *immodérée* de son nez et de sa bouche... En tout cas, à défaut de charme, la fille de Franz Liszt possédait un instinct de domination indiscutable. « Elle fut toujours pour moi, l'incarnation de la volonté. » Son désir de Puissance se développa surtout quand, devenue veuve, elle mit en valeur l'héritage du maître avec une autorité sans contrôle qui fit d'elle, selon le mot caustique de Nietzsche, « la margrave de Bayreuth ».

In caudâ... Mme Fœrster clôture son Mémorial en relatant, non sans amertume, que, lors du différend qui éloigna Nietzsche de Bayreuth, Mme Cosima Wagner, incapable de pardonner ce qu'elle considérait comme une trahison, anéantit quatre-vingt-dix lettres jadis adressées à l'auteur du *Ring* par son « disciple préféré ».

Certes, il est regrettable qu'une correspondance « superbe » ait ainsi disparu. Mais Mme Fœrster pourrait-elle affirmer que, mise en possession de ces documents, elle-même les aurait intégralement révélés au public? Les Nietzschéens en doutent, qui ont vu les lettres de Peter Gast caviardées par les soins de cette sœur trop zélée dont ils n'ont pas, non plus, oublié les interminables procès (affaire Overbeck) intentés à Carl-Albrecht Bernouilli qui savait trop de choses sur Nietzsche et prétendait les publier malgré elle. — HENRY GAUTHIER-VILLARS.

§

Pasdeloup.— Les Concerts Pasdeloup viennent de ressusciter, en cette même salle du Cirque d'hiver qui, depuis plusieurs années, était devenue, comme tant d'autres, une vaste entreprise de cinématographe.

Pasdeloup : ce nom évoque pour les vieux amateurs de musique les belles luttes en faveur de Berlioz et de Wagner, — avant 1870, — et l'initiateur de tant de jeunes musiciens français, à commencer par M. Saint-Saëns qui, on ne sait pourquoi, n'a jamais exprimé de sentiments bien tendres à l'égard du fondateur des concerts populaires.

Dernièrement, dans cette série d'articles qu'il a intitulée *Germanophilie*, M. Saint-Saëns n'accusait-il pas celui qui a révélé ses premières compositions symphoniques au public parisien d'être d'origine allemande, et d'avoir francisé en Pas-de-loup son soi-disant patronyme *Wolfgang* ?

Or, le chef d'orcheste qui avait rempli, en 1848, les fonctions éphémères de régisseur du château de Saint-Cloud, tout en composant d'innombrables quadrilles, polkas, valses et autres pots-pourris, était un bon Français de France, fils d'un prix de Conservatoire, alto à l'Opéra-Comique, et petit-fils d'un certain François Pasdeloup, musicien à Dreux, qu'on trouve faisant partie, sous la Révolution, de la Société populaire de cette ville.

A part cela, Pasdeloup,fils et petit-fils de musiciens drouais, *devait* être boche et s'appeler *Wolfgang*, tout comme M. Saint-Saëns doit s'appeler *Cohn*.

§

Granados. — Le 24 mars 1916, un sous-marin allemand torpillait dans la Manche le paquebot anglais *Sussex*.

Parmi les victimes de ce torpillage se trouvait le compositeur catalan Enrique Granados, qui regagnait l'Espagne, *viâ England*, après avoir été faire applaudir son dernier ouvrage au Metropolitan Opéra de New-Yorck.

Après deux ans de réflexion, le gouvernement allemand vient d'accorder une indemnité à la famille du grand musicien. Les journaux annoncent en effet que le consul allemand de Barcelone a fait savoir au gouvernement espagnol que son gouvernement enverrait (par sous-marin ou par sans fil??) à son ambassadeur à Madrid la somme de 666,000 pesetas, à titre d'indemnité pour la famille de Granados.

Tel est le prix auquel l'Allemagne estimait ce musicien qui, sur la sug-

gestion d'Américains germanophiles (il y en avait encore en 1916), avait retiré sa partition de l'Opéra de Paris pour la porter à celui de New-York. Au cours actuel des pesetas, cela fait environ 920,000 francs de notre monnaie, ou 832,000 mark, au cours de Genève.

§

Centenaire posthume. — Ces jours derniers, les journaux de Paris annonçaient la mort, à Rome, de la princesse Sayn-Wittgenstein, « à l'âge de 102 ans », précisait-on ; et l'on rappelait l'amitié qui lia la princesse aux grands musiciens du siècle dernier, Liszt d'abord, qui fut plus que son ami, Berlioz, Wagner, etc., et la petite cour artistique de Weimar qui s'était formée autour du maître hongrois et de la princesse russe.

L'informateur romain qui a lancé cette nouvelle ne nous paraît pas très bien renseigné. La princesse Sayn-Wittgenstein, qui devint l'amie de Liszt, en 1848, avant de le convertir et de l'amener à porter le petit collet, loin d'avoir atteint sa cent-deuxième année, est décédée peu de temps après Liszt lui-même, le 8 mars 1887, à l'âge déjà respectable de 68 ans, et sa tombe est toujours visible à Rome, au cimetière allemand de Saint-Pierre.

§

Le Pape et l'Entente. — Le Vatican prépare une série de solennités pour l'après-guerre. Dès maintenant, l'Entente semble devoir être spirituellement tout particulièrement favorisée.

Au cours d'une séance plénière de la Congrégation des Rites, en présence du Pape, on s'est prononcé sur le *tuto procedi posse* dans la cause de canonisation de la bienheureuse Marguerite Alacoque, la voyante du Sacré-Cœur, au monastère de la Visitation à Paray-le-Monial.

Dans la même séance on a aussi examiné la question de savoir si le vénérable Olivier Pluncket, primat d'Irlande et archevêque d'Armagh, a été vraiment martyrisé pour la défense de la foi, en 1681, et si des prodiges ou miracles confirment son renom de sainteté.

§

Le Musée Rodin. — M. Lafferre vient de donner des ordres pour mettre en état le musée Rodin et en permettre l'accès au public; ce sera une véritable révélation que cette exposition permanente où vivra l'œuvre du plus grand sculpteur moderne et d'un des plus grands artistes du monde.

Victor Hugo eut de magnifiques funérailles nationales. Et ce n'était pas trop que des obsèques nationales pour Auguste Rodin.

L'art, en 1917, perdit les plus grands parmi ses représentants: après Degas, Rodin ! Ce fut trop dans une même année !

On sait que Rodin eut encore bien de la peine à faire accepter, contre les forces coalisées de l'Institut, le don de presque tout son œuvre et de ses collections d'antiques. Néanmoins, il resta vivement affecté par la cabale que les médiocres avaient montée contre son génie, son génie qu'il voulut avant tout véridique.

Et, à ce propos, M. Paul Gsell, qui s'est fait le Francisco de Hollanda du nouveau Michel-Ange ou l'Eckermann de ce Gœthe de l'art plastique que fut Auguste Rodin, a noté cette déclaration faite à propos de ses bustes, mais qui peut s'appliquer à tout son œuvre : « J'ai fait de mon mieux. Je n'ai jamais menti. »

C'est encore à Paul Gsell qu'il fit connaître cette profonde vérité :

Quand, après mure réflexion, vous aurez posé en matière d'art les prohibitions les plus raisonnables, vous pourrez légitimement reprocher aux médiocres de ne point s'y soumettre, mais vous serez tout surpris d'observer que les génies les enfreignent presque impunément.

Et il ajoutait :

Je vous avoue qu'en ce qui me concerne, je supporte malaisément les défenses de passer.

L'ouverture du musée Rodin sera une occasion de dire officiellement que, depuis la mort de Tolstoï, la pensée lumineuse de cet artiste sublime dominait le monde. Son autorité, sa grandeur, son art, n'étaient plus discutés que par quelques envieux qui rusaient et n'osaient plus l'attaquer de face.

Mais lui-même, celui que Maurras appelait, le 18 novembre, « le grand Rodin », n'a-t-il pas déclaré à M. Gsell : « L'art est mort. »

Tolstoï avait proclamé l'inutilité de l'art. L'enseignement de Tolstoï a comme résultat les Soviets.

Mais Rodin, tout en constatant le peu d'intérêt que l'on marque à l'art, insistait sur l'utilité des artistes : « L'on ne se préoccupe aujourd'hui que d'intérêt. Je voudrais que cette Société pratique se convainquît qu'elle a au moins autant d'intérêt à honorer les artistes que les usiniers et les ingénieurs. »

Nous irons tous à l'Hôtel Biron, devenu le musée Rodin, honorer la mémoire du grand sculpteur.

§

Académiciens qui ne firent pas leur « remerciement ». — Emile Ollivier fut de l'Académie, mais il n'y eut pas pour lui de cérémonie de réception. Il ne prononça pas de discours.

Le comte de Clermont n'en prononça pas non plus. Louis de Bourbon, comte de Clermont, prit la place de Richelieu en février 1758 ; un général incapable remplaçait ainsi un général déplorable. Le comte de Clermont était arrière-petit fils du grand Condé et frère du duc de Bourbon et du comte de Charolais.

Quoique abbé de Saint-Germain-des-Près, il avait servi en 1737 dans les armées du roi et s'était déjà distingué dans de nombreuses campagnes en particulier à Lawfeld.

Il ne désirait pas se marier, bien qu'il ne fût que clerc tonsuré, afin de conserver ses nombreux bénéfices ecclésiastiques ; il menait joyeuse vie et nul n'ignorait ses relations avec la Camargo et avec la Leduc, de l'Opéra. L'Académie française l'admit parmi ses membres. Il se dispensa cependant de prononcer son discours de réception. On le chansonna fort méchamment et fort spirituellement. On le traita de « moitié plumet, moitié rabat ». Ce huitain résumait fort bien tous les griefs du public :

Est-ce un abbé? L'Eglise le renie.
Un général? On l'a bien maltraité.
Mais il lui reste au moins l'Académie ;
N'y fut-il pas muet par dignité!
Qu'est-il enfin? Que son mérite est mince !
Hélas! j'ai beau lui chercher un talent,
Un titre auguste éclaire son néant,
Pour son malheur le pauvre homme est un Prince.

§

Une Cousine du Kaiser à Rome. — Malgré toutes les mesures prises en Italie à l'égard des sujets ennemis, une cousine de Guillaume II habite encore Rome en toute liberté. Il s'agit d'une religieuse du Sacré-Cœur dont le couvent est sur le Janicule.

On sait que cet ordre foncièrement français doit sa fondation à la vénérable mère Barat, une héroïne de la guerre de 1870. Malgré cela la princesse allemande y a acquis une grande influence et s'occupe de former à leur rôle d'éducatrices les dames du Sacré-Cœur de la Trinité du Mont qui joue un rôle fort important dans l'éducation des jeunes filles de l'aristocratie.

§

Un éloge à Ugo Ojetti. — Le général Diaz, généralissime italien, a adressé au critique d'art M. Ugo Ojetti un éloge solennel avec ce motif : « Chargé de la sauvegarde dans la zone de guerre de tout ce qui a de l'intérêt pour l'art et pour l'histoire, sous la menace de la dernière offensive ennemie, avec un zèle infatigable et avec promptitude, surmontant des difficultés multiples et affrontant le péril dans les lieux les plus exposés, a réussi à sauver les ouvrages précieux qui s'y trouvaient encore, malgré les sages dispositions prises précédemment, et qu'il était encore possible de transporter. »

§

Agence littéraire française. — Il vient de se fonder, sur le modèle d'agences qui existent à l'étranger et y rendent de grands services, une agence littéraire française dont M. Marcel Berger est le directeur littéraire.

Cette agence assumera la tâche d'intermédiaire ; elle « placera » l'œuvre que l'auteur créera.

Tel écrivain notoire a abandonné pour des sommes forfaitaires des ouvrages qui, plus habilement négociés, lui eussent rapporté une fortune. Tel autre, peu encouragé par son éditeur, ignore qu'une firme rivale serait justement disposée à consentir un sacrifice pour se l'attacher. Tel romancier qui vient de peiner une année durant sur une œuvre n'ose plus, pressé par le temps, l'adresser à une revue, alors que telle publication cherche quel roman elle va offrir, le mois prochain, à ses lecteurs. L'auteur ignore tout cela ; l'Agence en sera avertie.

Les éditeurs eux-mêmes auront grand avantage à se voir apporter les ouvrages du « genre » que justement ils recherchent.

§

Uhlans nègres. — Quoique la chose paraisse singulière, il y en eut cependant et on lit dans une pièce des archives de Dresde (2740) une lettre écrite de Paris par Fontenay à Bruhl, le 30 novembre 1748.

Il s'agit d'une revue du régiment de uhlans du maréchal de Saxe passée par Louis XV dans la plaine des Sablons :

« Le régiment des uhlans, écrivait Fontenay, est composé de six brigades ; chaque brigade l'est de quatre-vingts uhlans et de quatre-vingts che-

vaux. Les uhlans de la colonelle sont tous nègres montés sur des chevaux blancs. »

La veille, à Versailles, la marquise de Pompadour joua Uranie dans le ballet de *la Lyre enchantée* et Vénus dans celui d'*Adonis*. Ces deux ballets étaient de Rameau.

Quelques jours auparavant, la cour était à Fontainebleau et assistait, le 24 octobre, à la première représentation de la *Sémiramis* de Voltaire, dont le succès ne fut pas très vif.

§

Publications du « Mercure de France ». *Majoration des prix.* — Par décision du Syndicat des Éditeurs, une majoration provisoire de 30 o/o du prix marqué est applicable, à dater du 1er mars, au volume à 3 fr. 50, dont le prix de vente est ainsi porté à 4 fr. 55.

Nous informons nos lecteurs que nous sommes obligés d'appliquer également cette majoration provisoire à tous les autres prix de notre catalogue, sauf à ceux de la revue (abonnements et vente au numéro).

Voici le tableau des prix marqués et des prix majorés :

Le volume marqué	0 fr. 75	se vend	1 fr. » (1).
—	1 fr. »	—	1 fr. 30
—	1 fr. 50	—	1 fr. 95
—	2 fr. »	—	2 fr. 60
—	2 fr. 50	—	3 fr. 25
—	3 fr. »	—	3 fr. 90
—	3 fr. 50	—	4 fr. 55
—	5 fr. »	—	6 fr. 50
—	7 fr. »	—	9 fr. 10
—	7 fr. 50	—	9 fr. 75
—	10 fr. »	—	13 fr. »

(1) Par unité. Par plusieurs exemplaires : 0 fr. 97,5.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

L'expectative demeure la note dominante, et l'on se borne à peu près dans tous les groupes à répéter les cours de la précédente quinzaine.

Parmi nos rentes, toutes d'ailleurs fermement tenues, le 5 o/o progresse à 87 fr. 75 et le 4 o/o à 69 fr. 60.

Les fonds russes ne varient pas de façon bien sensible : Russe 4 o/o 1901, 39 fr.; Consolidé 4 o/o 3e série, 41 fr.; 3 o/o 1891, 35 fr. 75. — Depuis bien des semaines on a envisagé les conséquences possibles de la révolution en se plaçant au point de vue du bire, aussi les derniers événements n'influent-ils que très peu sur les cours qui se mon-rent résistants.

M. Klotz, ministre des finances, a présenté à la signature du président de la Répu-blique un projet de loi portant autorisation d'avances aux pays alliés ou amis. Ce projet comprend les sommes nécessaires pour assurer, quant à présent, dans les mêmes con-ditions qu'au cours des derniers mois le service en France des emprunts émis ou garan-tis par la Russie.

Le ministre des finances a également soumis au conseil les conditions de l'émission, à laquelle il va être procédé d'une seconde tranche de l'emprunt de 242 millions que les lois des 17 mars 1914 et 25 mars 1916 ont autorisé le protectorat du Maroc à contrac-ter. Cette émission, qui épuisera le montant des autorisations accordées, portera sur le capital de 172 millions.

Nos grands réseaux, de même que les chemins espagnols, ne présentent pas d'impor-tantes modifications, les derniers pourtant faisant montre d'un peu de faiblesse.

Dans l'ensemble, nos grands établissements de crédit font bonne contenance; la Ban-que de l'Algérie est en avance à 3370 fr., ainsi que le Crédit foncier de France à 685.

En valeurs de Transports, le Métropolitain et le Nord-Sud sont mieux, respectivement à 430 fr. et 126 francs.

Les valeurs cuprifères, notamment celles traitées en coulisse, sont très fermes : Tharsis 160 fr. 50; Montecatini 122 francs.

L'activité est moins grande sur les valeurs métallurgiques, qui abandonnent en géné-ral un peu de terrain. Le Creusot revient aux environs de 2400 fr., et les Moteurs Gnôme se tiennent aux environs de 3.700 francs.

Il y a une légère reprise des valeurs mexicaines : Estrellas 132 fr.; Mexico Mines of El Oro 154 fr. 50.

LE MASQUE D'OR.

Etudes des Commissaires-Priseurs de Nice

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

DE L'IMPORTANTE BIBLIOTHÈQUE

De feu M. le Général FLOUVAT

Livres anciens et modernes

Belles éditions, livres à gravures, belles reliures

La Vente aura lieu les 5, 6 et 7 Mars, à 14 heures et jours suivants, s'il y a lieu

EXPOSITION PUBLIQUE LE LUNDI 4 MARS

Envoi du catalogue sur demande

M. J. CAMAT
COMMISSAIRE-PRISEUR
2, rue Provana, Nice

M. RENÉ MOROT
EXPERT PRÈS LES TRIBUNAUX
2, Jardin Public, Nice

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

———

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.....	32 fr.	Un an.....	37 fr.
Six mois.....	17 »	Six mois.....	20 »
Trois mois.....	9 »	Trois mois.....	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.